

10.18. *Éléments de philosophie 2000/2001 Première année : Logique (ou théorie de l'esprit)*

Contenu : voir p. 160

Le titre.

Le terme “éléments” (grec ancien : stoicheia ; lat. : elementa) désigne les composants d’une totalité (collection ou système). Il signifie également “prépositions”. Il est lié au grec ancien “archai”, latin : principia, littéralement : tout ce qui gouverne.

Ici : tout ce qui régit les observations et les raisonnements (en tant qu’axiomes de ceux-ci). En bref : ce qu’il faut mettre en premier pour comprendre quelque chose.

Cours de propédeutique.

“Éléments” signifie également “la plus simple des propositions”, compréhensible pour les débutants en tant qu’introduction.

D’ailleurs, “propaideia” ou “propaideuma” (grec ancien) signifiait “enseignement d’introduction”. D’où : “cours de propédeutique”.

1. *Objet.* La réalité est compréhensible. La logique vise l’intelligible dans la réalité. Conséquence : les concepts, dans la mesure où ils sont utilisés dans les jugements et les raisonnements, sont l’objet de la logique.

2. *Méthode.* La “mode” (qui est un mode de pensée trop superficiel) et l’“idéologie” (qui est une simple construction de la pensée) sont exclues. Mais la méthode, c’est-à-dire la responsabilité. Ce qui va progressivement devenir clair.

En particulier.

Le cours fournit des concepts. Mais pas de manière dilettante (“Un dilettante sait quelque chose sur tout”), ni de manière (hyper)spécialisée (“Un spécialiste sait tout sur quelque chose”).

La philosophie. “Philosophia”, la familiarité avec la sagesse, était pour Isocrate d’Athènes “l’éducation générale” (comme dans les livres de sagesse bibliques). Pour Platon, c’était aussi le cas, mais pour ses meilleurs élèves, c’est devenu un savoir spécialisé.

“Principe de Harvard”.

L’université de Harvard forme des hyper-spécialistes. Mais pour éviter que les diplômés ne deviennent des “idiots professionnels” (comme le disait M. MacLuhan, “le tendre anarchiste”), cette université de renommée mondiale dispense un “enseignement général” qui dépasse le champ étroit des spécialistes. On apprend à situer sa profession dans le cadre plus large de la culture dans laquelle chacun vit. Et en même temps, on apprend à relativiser ses propres connaissances professionnelles, parfois trop étroites... C’est d’ailleurs le but de la philosophie dans un institut supérieur de pédagogie.

Raisonnement : quotidien et formel.

Bibliographie : G. Bolland, *Hrsg, Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 253f.

L'auteur partage le dégoût de Hegel pour la logique "formelle" de son époque. Pourtant, son attitude est nuancée. "Cette rose est rouge. Eh bien, le rouge est une couleur. Cette rose est donc quelque chose de coloré". Il s'agit d'une forme formelle de raisonnement. Bien qu'il serait superflu et pédant d'exprimer à chaque occasion la formule formelle du raisonnement dans son intégralité, le raisonnement sous ses nombreuses formes est néanmoins continuellement à l'œuvre dans notre vie de connaissance.

Exemples.

Par un matin d'hiver, quelqu'un se réveille et entend la voiture qui grince dans la rue. Cela déclenche la pensée "Il a gelé dur".

Devant les tribunaux, la tâche des avocats est de faire valoir le titre juridique favorable à leurs clients. -- De même, dans les négociations diplomatiques, les deux parties présentent des arguments qui font partie d'un raisonnement global.

Dans ces cas, le traitement des données se fait par un raisonnement logique. Le raisonnement est une chose que nous faisons tous, encore et encore, dans nos situations souvent compliquées. Il est très important que nous, en tant qu'êtres pensants, prenions explicitement conscience de nos actions quotidiennes à cet égard.

Il est d'une importance reconnue que nous nous familiarisions non seulement avec les fonctions de notre vie organique - digestion, formation du sang, respiration, etc. - mais aussi avec les processus et les formes de la nature qui nous entoure. Ce faisant, on niera sans hésiter que, de même que nous devons d'abord étudier l'anatomie et la physiologie pour pouvoir digérer nos aliments ou respirer, nous devons d'abord étudier la logique pour pouvoir raisonner correctement.

Note : Bolland partage avec Hegel la stricte réserve à l'égard de la surestimation rationaliste de la raison. Non sans témoigner de l'influence du romantisme (1790+).

En même temps, le texte de Bolland constitue une défense de la "psychologie populaire" de la pensée si méprisée par les cognitivistes.

En d'autres termes, pour l'hégélien à la pensée très rationnelle, l'humanité ordinaire reste une humanité normale - sauf exception - à la pensée logique.

1. Cette première section traite de ce qu'est réellement la logique.

Conséquence : un concept, avec son contenu et sa portée, est dit et expliqué. Le concept, objet de la logique conceptuelle, est situé dans la réalité : tout ce qui est, est fondamentalement compréhensible - on dit aussi "rationnel" - et en même temps objet de logique. Les concepts sont pensés et prononcés dans un jugement (proposition), y compris entre eux.

La dualité "phénoménal/logique" a déjà été brièvement évoquée : nous parvenons à comprendre une chose dans la mesure où nous la saisissons telle qu'elle apparaît (phénoménologique) et où nous pénétrons seulement ensuite dans sa raison ou son fondement (logique).

Après le concept et le jugement vient le raisonnement (phrase conditionnelle)

Avec Platon, on distingue la déduction (on suppose le contenu du concept, qui concerne tous les spécimens ou parties) et la réduction (on suppose des échantillons de la portée du concept (collection (= classe) ou système (= système)).

Comme la taille d'un concept se réfère à la fois aux spécimens individuels d'une collection et aux parties cohérentes d'un système - on parle de taille distributive (tous les spécimens sont semblables) et de taille collective (toutes les parties d'un système sont liées entre elles) - lorsqu'il s'agit de réduction, on parle de "généralisation" ou de "généralisation".

Il existe une logique formelle, c'est-à-dire théorique, et une logique appliquée ou méthodologique. La logique appliquée est parfois appelée "logique" pour faire court.

La méthode est invariablement triple : GG (donné)/ GV (demandé) et OPL (solution).

Ce que l'on appelle "raison" ou plutôt "esprit" dans la tradition antique-médiévale dépend de deux axiomes, l'axiome d'identité (phénoménologique) et l'axiome de raison (logique). Bien que non prouvables, elles jouent un rôle constant.

La logique s'appuie ou non sur des concepts définis. D'où le soin particulier apporté à la définition.

La logique naturelle suit la triade "compréhension/jugement/raisonnement" mais se limite à la relation purement logique entre les phrases prépositionnelles et postpositionnelles (réduction logique aux phrases purement conditionnelles). Sinon, elle devient une doctrine de la connaissance.

Concept (notion, notion).

Concept

Une chose (être, donnée), dans la mesure où elle est dans notre esprit, est notre compréhension de cette chose.

Deux caractéristiques :

a. C'est cette chose elle-même, en elle-même (comme le dit Parménide ; "selon elle-même"), et non selon nous ;

b. il est ce quelque chose dans son intelligibilité (on dit aussi "rationalité"), c'est-à-dire dans la mesure où il est compréhensible.

La logique formelle.

L'intelligibilité objective est appelée Gr. : morphe, Lat. : forma, c'est-à-dire le contenu de la connaissance et de la pensée. Le fait que nous parlions de "logique formelle" signifie que la logique a pour objet l'intelligibilité objective. Ou que la logique signifie quelle information est présente dans quelque chose. Ou encore : l'information selon laquelle quelque chose est.

Terme.

Latin : terminus (pensez à "terminologie"). -- Un concept est présent dans notre esprit. Nous le "projetons" (le rejetons) dans des signes visibles et tangibles (des mots surtout, mais aussi des chiffres, des diagrammes, des schémas). Mieux : le terme est le texte dans lequel nous exprimons (à l'oral, à l'écrit) nos concepts et leurs liens.

Le terme n'est pas un mot.

Les logiciens confondent souvent les termes logiques avec des mots, des mots simples. Non : un seul terme représentant un concept complexe peut constituer un livre entier - que l'on dise "fille" ou "enfant de sexe féminin" : il s'agit d'un seul et même concept exprimé soit en un mot (terme 1), soit en cinq mots (terme 2).

Ceci est essentiel pour la bonne compréhension de la logique naturelle.

Contenu/portée.

Il y a deux côtés à un concept.

a. Le contenu, exprimable en "notae", en termes partiels. Par exemple, "fille".

b. L'étendue, c'est-à-dire tout ce qui y est contenu. Dans ce cas : "tout ce qui est fille".

Remarque : plus le contenu est pauvre, plus la portée est grande : par exemple, il y a beaucoup plus de filles que de filles riches (ce dernier a plus de caractéristiques, de notae, de sous-concepts, que le concept large).

"Tout ce qui... est".

Cette expression résume les concepts. Tout cela " indique la portée. ...' indique le contenu. Est' indique la localisation dans la réalité (le statut ontologique). Complétez par exemple avec "garçon". Tout ce qui est garçon, c'est l'étendue des points remplis.

Tout ce qui est, est compréhensible.

La logique naturelle commence par une théorie des concepts. C'est une logique conceptuelle de bout en bout. Sur quoi cela se base-t-il ?

1. Une tradition. Platon et Aristote, les scolastiques, tous ont placé l'“eidos”, du latin species ou forma, au centre. Car tout ce qui est réel (“quelque chose”) est ce qu'il est grâce à cette forma, forme d'être.

1.1. La forma coïncide avec l'essentia, le mode d'être. La forma est en même temps “ratio”, raison, c'est-à-dire ce qui fait sens ou ce qui est compréhensible.

1.2. La forma est, en ce qui concerne le déroulement de quelque chose, “regula”, la règle, ou “lex”, la loi. L'activité, par exemple, est régie par elle.

La forma est à la fois “mode” ou “mensura”, norme, oui, idéal de quelque chose. Ce par quoi l'on voit que quelque chose est en dessous de sa norme, par ex.

Ainsi O. Willmann, *Die wichtigsten philosophischen Fachausdrücke in historischer Anordnung*, Kempten/Munich, 1909, 63.

La logique formelle. Ce que la forma est objectivement, c'est-à-dire dans les objets eux-mêmes, est la compréhension subjective dans notre esprit dans la mesure où il saisit réellement ce forma, -permet à ce forma de passer à travers.

2. La position hégélienne.

G. Bolland, *Hrsg, Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, l'exprime comme suit.

2.1 “L'intelligence est ce qui est dans les choses elles-mêmes, ce qui les fait être ce qu'elles sont. Comprendre une chose donnée, c'est prendre immédiatement conscience de sa compréhension”. (o.c., 238).

2.2. “L'intelligence est plutôt la première en vérité. Les choses sont ce qu'elles sont en raison de l'activité de l'entendement qui les habite et se manifeste en elles”. (O.c., 234).

Note - Remplacez dans le sujet des phrases de Bolland “compréhension”, par “forma”, et vous comprendrez ce qu'il dit.

Si les données n'étaient pas elles-mêmes - en elles-mêmes, objectivement - des concepts objectifs, elles ne pourraient jamais devenir des concepts subjectifs dans notre esprit.

C'est ce qu'on appelle le “réalisme conceptuel” ou, en langage hégélien, l'“idéalisme objectif” (où “idée” fonctionne comme “concept”, concept objectif donc).

Les jugements et les raisonnements sont donc une forme linguistique des concepts. Nous comprenons la structure de base de la logique comme “logique de la forme” ou “logique formelle”. Appeler la “logique” “logique formelle” est une mauvaise utilisation du terme.

Réalisme chrétien sur les règles de conduite.

Vladimir Soloviev, *La justification du bien (Essai de philosophie morale)*, Paris, 1939, est typiquement “réaliste”, c’est-à-dire que les concepts de l’éthique (théorie morale) représentent une réalité indépendante de l’homme et de ses caprices.

O.c., 38.-- Soloviev (1853/1900) prête attention à trois sentiments fondamentaux qui nous situent dans l’ensemble de la réalité. La honte, la sympathie et le respect sont la condition nécessaire et suffisante de l’attitude consciencieuse de l’homme dans le monde.

Si l’homme s’identifie à ce qui est inférieur à lui, sa nature réagit par la honte. Le contrôle des pulsions souterraines, par exemple, en découle comme un devoir.

Si l’homme s’identifie aux êtres vivants, en particulier à l’homme en tant que semblable, alors - surtout si la vie autour de lui est en détresse - le sentiment de compassion (par exemple sous forme de pitié pour le voisin en détresse) surgit. La solidarité avec tous les êtres vivants est donc un devoir.

Si nous essayons de nous identifier à ce qui est plus élevé - on pense au sacré et au divin (Soloviev pense avant tout à la divinité de la Bible), la différence de niveau provoque la crainte (la révérence) dans notre esprit. C’est le prélude au sentiment pour tout ce qui est religion.

Soloviev conclut :

“ Ce sont les fondements éternels et immuables de la vie consciente de l’homme. Tous les autres phénomènes moraux en sont des variantes”.

L’historicité.

Au cours de l’histoire culturelle, le degré de maîtrise, l’intensité et l’étendue du sentiment d’appartenance, la plénitude de l’admiration pour le supérieur varient plus ou moins. Mais de telle sorte que l’axiome des trois sentiments fondamentaux reste inchangé dans les trois sphères de notre être-au-monde.

Note. -- On peut voir que les notions de “inférieur/égal/haut” du réaliste chrétien Soloviev (il vit de la tradition orthodoxe) représentent des réalités qui provoquent des sentiments dans notre nature.

Jugement (proposition, assertion, phrase).

Platon distingue au sein du “ logos “, la prononciation, le sujet (“ onoma “ (lat. : nomen)) et le proverbe (“ rhèma “ (lat. : verbum)), dualité que l’on retrouve encore chez N. Chomsky (composantes nominales et verbales de la phrase).

Aristote définit le jugement comme “le fait de prononcer quelque chose à partir de quelque chose”.

De même qu’un concept, une fois exprimé, devient un terme, de même un jugement intérieur devient une proposition (sens, affirmation).

Modèle-théorique : le sujet est informatif et donc “original”, tandis que la parole est informative, c’est-à-dire modèle. Les deux peuvent contenir des modalités, des précisions.

1. Phénoménologique.

D’un point de vue phénoménologique, le jugement est le résultat, le constat, d’une rencontre. Rencontrer quelque chose, c’est “être confronté à cette chose”. En d’autres termes : l’intentionnalité exercée. -

Objet/sujet.

Illustrez par des exemples.

Il “ est un sujet convenu (original) qui représente “ le temps “. En tant que rencontre : “Le temps tel qu’il est l’objet d’une observation ou d’une sensation (ensemble ‘expérience’)”. Le “froid” est une qualité de sensation, c’est-à-dire l’impression subjective donnée par le temps objectivement donné.

On le voit : rencontre objet-sujet.

2. “Comme cette forêt tropicale est impressionnante”.

Bibliographie : K.Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910, 116 (Figures).

On pourrait appeler cela un jugement stylistique. Pourtant, elle a la structure d’une rencontre.

a. La forêt tropicale est un fait ou un phénomène objectif.

b. Mais de ce phénomène émane quelque chose, une impression, qui, sans ce phénomène, n’existerait même pas. Le frémissement - de nature esthétique - est en d’autres termes à la fois objectif (il révèle quelque chose de quelque chose) et subjectif (il est essentiellement sensation-perception).

2. Interprétation (herméneutique)

Aristote appelle son livre sur le jugement “*Peri hermeneias*”, Lat. : de interpretatione, Sur l’interprétation. En effet : juger, c’est interpréter quelque chose en fonction du dire, c’est-à-dire de ce avec quoi il est pensé, expérimenté (dans le cadre d’une rencontre).

Conclusion. L’intentionnalisme, au cœur de la phénoménologie, fonde le jugement comme un acte humain.

Une compréhension phénoménale et logique.

Scénario.

Un petit garçon est assis en classe le lundi matin, l'air confus. Pas comme les jours précédents. La couleur de son visage est blanc pâle. Les yeux ont l'air fatigués. L'attention est chancelante, voire absente.

C'est ce que l'enseignant perçoit directement. La forme ou la nature du garçon est comprise (subjectivement) par l'enseignant. Cette première compréhension ou compréhension phénoménale contient au moins trois sous-concepts :

- a. Teint blanc pâle,
- b. des yeux fatigués,
- c. une attention vacillante, voire absente. Y compris la différence constatée par l'enseignant par rapport aux autres jours.

Compréhension logique

Comme la "theoria" en grec ancien (lat. : speculatio ; un spéculateur est un observateur, voire un guetteur), il en va de même pour la compréhension logique. Spontanément, la question se pose : "Que se passe-t-il ?"

En d'autres termes : "Quelle est la raison ou la base de la condition du garçon - forma ?". Ou en termes plus scientifiques : "Comment expliquer son état ?". La réponse à cette question est le concept logique.....

L'enseignant s'éclaire lui-même. Ses parents l'ont emmené dans leur pub local le dimanche soir. Il est resté là, --- au milieu des visiteurs avec leurs conversations, la fumée de tabac, les odeurs de bière. Jusqu'à environ trois heures du matin. Car après la course, les conversations étaient devenues très animées entre les hommes - selon la mère qui a ajouté :

"Qu'est-ce que tu fais ? Les hommes veulent leur dimanche soir !" - et les thèmes s'enchaînent. La conversation au pub - comme le disait toujours la mère - a duré jusqu'à minuit. Entre-temps, la mère avait fait dormir le garçon sur un canapé. Jusqu'à ce qu'ils rentrent chez eux.

Le concept phénoménal reçoit ainsi un arrière-plan. Une explication. Une explication. Basé sur l'axiome qui dit : "Tout ce qui est, est là pour une raison ou un motif". La compréhension totale.

Tout ce qui est, est d'abord un phénomène, immédiatement donné. Après un approfondissement logique, ce qui n'est pas immédiatement apparent devient apparent. Ainsi, via la compréhension phénoménale, nous arrivons à la compréhension complète ou logique. Ici : le petit garçon dans sa situation réelle (forma) n'est pleinement compréhensible que de cette manière. Il s'agit de la compréhension.

Phénoménologie et logique.

Fr. Krafft, *Geschichte der Naturwissenschaft*, I (*Die Begründung einer Wissenschaft von der Natur durch die Griechen*), Freiburg, 1971, 145, 173, 271, raconte comment Hérodote de Halikarnassos (-484/-425 ; *Historiai*) et Anaxagore de Klazomenai (-499/-428) avaient pour règle d'expérience et de pensée "opsis adèlon ta fainomena", la perception directe de données invisibles sont les "phénomènes".

En d'autres termes : à travers le visible, nous pénétrons de manière expérimentale/réfléchie dans ce qui n'est pas immédiatement apparent. Hérodote : "Par le biais du direct, je décide de l'inconnu".

Bacon (1581/1626 ; *Novum Organum* (1629)), puis J. Stuart Mill (1806/1873) ont interprété l'ancien axiome de manière beaucoup plus expérimentale.

Exemple.

Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 587, donne comme modèle le phénomène "jour/nuit".

1. Dans une scène "mythique" (mieux comprendre : fictive ou fantastique), les primitifs "déclarent" que "le jour fait naître la nuit", que "le jour perd la bataille pour l'instant dans une bataille d'univers". Les axiomes fantastiques dominent encore trop cette étape du cheminement logique.

2. La vision du Père Bacon est plus objective : il formule en trois exemplaires la relation "cause/effet".

"Posita causa ponitur effectus", en présence de la cause il y a l'effet (le soleil se lève et il fait jour).

"Sublate causa tollitur effectus", en l'absence de la cause l'effet est absent (le soleil se couche et il fait nuit).

"Variante causa variatur effectus", lorsque la cause change, l'effet change avec elle (en hiver, le soleil cause moins de jour en raison de sa position matérielle ; en été, c'est le contraire qui se produit).

Explication.

a. Toute personne qui a des yeux voit le phénomène "jour/nuit".

b. Mais les axiomes qui régissent la pensée des gens les font interpréter de différentes manières. Les penseurs mythiques voient le phénomène en termes de "création comme les divinités créent l'univers", par exemple. Les penseurs grecs et modernes voient le même phénomène mais postulent d'autres axiomes, plus matériels, pour interpréter le même processus causal.

Leçon :

Voir et comparer les phénomènes est l'étape 1. Les expliquer logiquement prend d'autres formes au fil du temps - avec les changements culturels - c'est l'étape 2.

Types de raisonnement.

Plus tard, nous discuterons plus en détail de ce qu'est le raisonnement, c'est-à-dire l'exécution de phrases conditionnelles. Pour l'instant, voici ce qui suit.

1. *Déduction* (platonique : synthèse)

Commençons par un exemple.

Toutes les fleurs de cette plante sont bleu indigo.

Ces fleurs proviennent de cette plante.

Voici le double fait ou "phénomène", c'est-à-dire ce qui se manifeste immédiatement. Ou ce qui est immédiatement connu.

Si l'on considère que les deux phrases s'incluent l'une l'autre, alors un raisonnement devient possible, c'est-à-dire une déduction.

Ces fleurs sont bleu indigo.

2.1. *Réduction* (platonique : analyse).

Premier type. -Généralisation.

Ces fleurs proviennent de cette plante.

Ces fleurs sont bleu indigo.

Il s'agit d'un double fait (phénomène), mais différent de celui qui précède. Si nous considérons que les deux phrases s'incluent l'une l'autre et que nous les situons dans un contexte, une réduction (généralisation) s'ensuit.

Toutes les fleurs de cette plante sont bleu indigo.

2.2. *Réduction* (Platonique : Analyse).

Deuxième type.- Globalisation

Toutes les fleurs de cette plante sont bleu indigo.

Ces fleurs sont bleu indigo.

Voici un troisième fait ou phénomène double. Si nous considérons la première préposition comme incluant la seconde et que nous la situons dans un contexte, une réduction (globalisation) s'ensuit.

Ces fleurs proviennent de cette plante. En tant que parties de l'usine globale.

L'axiome de la raison

Pour ces trois types de raisonnement, il existe un contexte donné à l'avance (implicitement supposé), à savoir "Si une préface, alors une réflexion après coup". Eh bien, une préface (déduction) ou une réflexion après coup (réduction). Donc, une négation ou une préface".

Détournements via un contexte.

Les deux dernières, les réductions, ne peuvent être sûres qu'après un détournement, c'est-à-dire une contextualisation, résumée en deux concepts de base : "La collection de toutes les fleurs de cette plante dans la mesure où elle a été vérifiée" et "Le système de toutes les fleurs de cette plante dans la mesure où il a été vérifié".

Nous aborderons plus en détail par la suite les "détournements via un contexte". Pour l'instant, nous nous contenterons de constater que tout raisonnement commence par un fait (GG) qui suscite une question (GV) qui trouve sa réponse dans la conclusion (nazin).

Logique formelle et appliquée. Le mot latin pour “compréhension” était “forma”, essence. Ainsi, “formel” signifie “compréhensible”, ce qui est lié ou similaire aux concepts. La logique appliquée (= méthodologie) s’attarde sur la richesse inépuisable des applications de la logique formelle ou théorique (vie quotidienne, sciences) -- Note : on utilise souvent ‘logique’ pour ‘logique appliquée’.

Méthode.-

(A mémoriser une fois pour toutes : “Problème (= donné (gg) + demandé (gv)) + solution”. Les Grecs anciens, y compris et surtout les mathématiciens, divisaient tout ce qui est réel en “le donné (GG) et le cherché (demandé) (GV)”.

Exemple.

La tâche dans une classe : “ $2+2= \dots$ ”.

1. La tâche.

Il tombe dans les deux aspects mentionnés ci-dessus.

1.1. Base phénoménologique.

La “phénoménologie” est la représentation correcte du donné (= phénomène), du connu direct. Dans ce cas : “ $2+2= \dots$ ” (à savoir l’opération ‘+’ et ‘=’ sur deux nombres et le GV (...)). L’observation correcte de ce qui est donné est la base de tout raisonnement.

1.2. Traitement logique.

La phrase “si, alors” régit la logique.

Le fait est énoncé dans une phrase “si” et la question dans une phrase “alors”. Ici : “Si $2+2$, alors ...”. La “phrase d’alors” vise le connu indirect (encore inconnu), c’est-à-dire ce qui ne se montre pas mais doit être démontré. C’est-à-dire par le raisonnement.

Pour résumer.

L’un après l’autre de l’observation (compréhension phénoménologique, phénoménologie) et du raisonnement (compréhension logique, logique)... Retenez bien ce schéma car il revient tout au long du cours.

2. La solution.

Le demandé ou cherché est en fait, logiquement, une dérivation ou une conclusion. “Si $2+2$, alors qu’est-ce qui en découle logiquement ?”.

Une connaissance préalable (le contexte, en fait aussi une donnée mais non mentionnée explicitement) est toujours nécessaire lors du raisonnement. Ici : “Une fraction et une fraction s’additionnent logiquement pour former un total. Appliqué : 2 (somme partielle) + 2 (somme partielle) donnent logiquement 4 (somme totale).

Rappelez-vous : le raisonnement (logique) inclut toujours la tâche et certaines connaissances appropriées prêtes à l’emploi qui peuvent être localisées et trouvées en dehors des données. Plus les “connaissances préalables” - éducation générale (contexte) et connaissances professionnelles - sont nombreuses, plus le raisonnement est facile ! Ce schéma revient tout au long du cours comme une méthode.

Raison (rationalité) définie par deux axiomes.

La phénoménologie (représentation de ce qui est un fait ou un phénomène) dépend de l'axiome d'identité. La logique (le raisonnement) repose ou non sur l'axiome de la raison.

Les deux axiomes (contexte de base) définissent la raison pure.

Le fondement : l'ontologie.

Son(de) se montre (compréhension phénoménale, est phénomène) et se démontre (compréhension logique, dans le raisonnement). Le grec ancien parlait de "a.lètheia", littéralement : non dissimulation. Lat. : veritas, vérité. Dans la scolastique (800/1450), tout est considéré comme "vrai" dans la mesure où il est apparent, - comme "vrai" aussi dans la mesure où il peut être démontré par le raisonnement.

“ Pour Aristote, la prémisse selon laquelle la logique a une portée ontologique est justifiée par le fait que (...) les premières lois de la logique (les lois de la pensée) sont les mêmes que les lois de l'être (la réalité). (R. Jolivet, *Les sources de l'idéalisme*, Paris, 1936, 136).

H.J. Hampel, *Variabilität und Disziplinierung des Denkens*, Munich/Bâle, 1967, 14, 17/21, dit que si l'on se limite à la logique naturelle ("classique" ou "traditionnelle"), deux axiomes s'avèrent fondamentaux : l'axiome d'identité et l'axiome de raison.

En passant, les deux étaient déjà reconnus par la plus ancienne philosophie grecque (Parménide) et par Platon.

Des preuves.

a. Aucune expérience sensorielle, dans la mesure où elle est purement sensorielle, ne peut "prouver" aucun des deux axiomes. Tout ce qui est simplement sensoriel n'en est qu'une application trop limitée. Alors que les deux axiomes sont transcendants (englobant toute la réalité) !

b. Aucun raisonnement abstrait-général, puisqu'il doit présupposer les deux axiomes pour commencer, ne peut strictement "prouver".

Hampel réfléchit sur W. Dilthey (1833/1911) et W. Wundt (1833/1920), qui proposent tous deux l'expérience immédiate ou directe comme source de l'intuition dans les deux axiomes. E. May, *Am Abgrund des Relativismus*, Berlin, 1941, est d'accord.

D'ailleurs, des rationalistes comme K. Popper ("C'est une forme de croyance"), J. Habermas ("C'est le présupposé de la communication et de l'interaction"), J. Derrida ("C'est l'abîme de la raison") et d'autres ne peuvent pas se mettre d'accord sur le fondement des deux axiomes. Mais ils travaillent quand même avec eux !

Définir (déterminer l'essence).

La définition exprime le contenu du concept. La classification exprime la portée du concept, c'est-à-dire tout ce que le contenu représente.

1. Liste complète.

Également appelée "induction sommative". -- Définir une chose, l'être, c'est énumérer toutes et seulement toutes ses caractéristiques (sous-concepts) de telle sorte qu'elle devienne distinguable du reste du tout vivant qu'est la totalité de la réalité.

2. Le sujet et le prédicat sont interchangeableables (équivalents).

Le definiendum, le sujet, et le definiens, le proverbe comme définition, doivent être interchangeableables, car ils sont totalement identiques.

C'est ce que montre, par exemple, "a = a", une tautologie mathématique ou même logistique : le proverbe fournit le sujet comme information.

Modèle. N. Perquin, *Pedagogiek (Bezinking op het opvoedingsphenomenon)*, Maaseik, 1965, 43, énumère : "L'aide des personnes responsables du développement de l'enfant pour qu'il devienne un adulte". Les sous-concepts forment ensemble (système) le concept d'"éduquer !

Expansion. Les partisans de l'éducation des adultes ("éducation permanente") dans un environnement en forte évolution élargissent la définition.--

1. L'éducation est l'assistance des personnes responsables de la croissance de l'enfant et de l'adulte.

2. "Pour qu'ils deviennent des adultes" est inapproprié ! Le terme "adulte" signifie parfois "biologiquement (et culturellement) mature" (Perquin), parfois "culturellement mature".

Mieux : "Pour qu'ils (enfants et adultes) deviennent ce qu'ils doivent être. En termes hégéliens : pour qu'ils deviennent réels, c'est-à-dire qu'ils puissent faire face à leurs tâches.

Contenu/ étendu.

La deuxième définition concerne un plus grand nombre d'exemplaires (enfants et adultes) que la première (enfants). Bien entendu, la taille évolue en fonction du contenu. Classification : enfants et adultes.

Texte.

La définition ci-dessus se limite à une phrase, un texte court. Le livre entier de Perquin est en fait une définition étendue : la phrase initiale se transforme en un traité. Un traité réussi est une définition longue et soutenue.

La logique naturelle attache une énorme importance à la définition. Pourquoi ? Parce que des concepts bien définis rendent possible une réflexion saine et une action logique.

La construction de la logique naturelle.

Concept.

“Cet homme”.

Verdict.

“Cet homme est en train de mouiller.

Raisonnement.

“Cet homme, s’il marche sous la pluie, sera mouillé”.

Le concept singulier “cet homme” est expliqué par “se mouiller”, un concept général dans un jugement. “Cet homme”, expliqué par “se mouiller”, est à nouveau expliqué par “marcher sous la pluie”, un concept général qui sert de condition à “se mouiller”. La phrase conditionnelle est là.

1. Etendu

Tout ce qui est naturel-logique se réfère aux concepts et à leur transformation en jugements et surtout en jugements conditionnels (= raisonnement). Cette triade - concept, jugement, raisonnement - remonte au moins à Aristote.

Les objets directs sont les phrases conditionnelles (raisonnements) de la forme “si, alors”. Indirectement, ce sont les jugements qui composent le raisonnement. L’objet le plus indirect, mais fondamental, est constitué par les concepts contenus dans les jugements et les raisonnements. La logique naturelle est la logique des concepts. Car ce sont eux qui déterminent les jugements et les raisonnements.

2. Réduction logique. (contenu)

Les concepts, incorporés dans les jugements et les jugements conditionnels, deviennent des objets de la logique naturelle à une condition principale, à savoir qu’ils sont réduits - réduits - aux jugements conditionnels. La simple connexion conditionnelle entre la pré-sentence (VZ) et la post-sentence (NZ) est en fait un objet de logique.

Catégorique/hypothétique.

“Au paradis, il pleut des chats et des chiens. Eh bien, cet homme marche sous cette pluie. Il est donc en train de se mouiller”.

C’est la formulation catégorique. Une telle formulation peut appartenir à la science ou même à l’ontologie.

Dès qu’elle entre dans la logique, elle devient hypothétique, même si elle est formulée de manière catégorique, et donc : “S’il pleut des cordes au ciel et que cet homme marche sous la pluie, il sera mouillé”.

La logique n’est pas une doctrine de la réalité sans plus : c’est une doctrine de la réalité exprimée par des phrases “si, alors”. En logique naturelle, le seul problème est la validité de la dérivation. Pas, par exemple, s’il existe un paradis et, si c’est le cas, s’il pleut et qu’on y est mouillé. Même si la préposition est “contrefactuelle” (irréelle), le raisonnement reste valable. V.G.O. le lien ‘pluie / être mouillé’.

2. Cette deuxième partie thématise la phénoménologie, c'est-à-dire la représentation des phénomènes.

Où le direct donné est le direct demandé (comme à décrire). La solution est l'“image” “correcte” (fidèle à la réalité).

Le phénomène se manifeste en attirant l'attention sur lui (attention passive) ou en y pensant consciemment (attention active). Cette “attention” est appelée “intentionnalité”. La phénoménologie, en ne reproduisant que ce qui est directement donné, réduit ce donné à lui-même (“réduction phénoménologique”).

Tout raisonnement et donc toute pensée logique commence par la phénoménologie. Il en est la superstructure.

Note : Les enfants, à leur niveau de conscience, présentent la dualité “ donné (phénomène) / demandé (problème) “ : ils décrivent et raisonnent (généralisent, raisonnent a fortiori).

Les phénomènes se manifestent comme des évidences.

Mais ce que l'on ressent comme évident est, entre autres, le résultat de la formation. On parle alors de “contexte (préconçu)” ou de “connaissance immédiate”, qui rend évident ce que les personnes non formées considèrent comme non évident (et donc non donné immédiatement).

Aristote, par exemple, part des “opinions”, c'est-à-dire de ce que les autres considèrent comme une donnée ou un phénomène. Un examen critique du “Paradoxe d'Electre” (Raisonnement tel que : “Quand quelqu'un prétend mentir, est-ce qu'il ment ou est-ce qu'il dit la vérité ?”. - Voir ci-dessous) démontre son concept d'“évidence”.

Remarque : il ne faut pas confondre le “Sinn/ Bedeutung” de Frege (concept logique) avec le “contenu du concept/ portée du concept” (concept logique).

L'interprétation de Descartes de “Je pense. Donc je suis” signifie qu'il comprend l'unité “penser/être” comme un fait (phénomène) direct et non comme un raisonnement.

Même la pensée formalisée part inévitablement des phénomènes. Il s'agit de tâches (données/demandées). Bien qu'elle prête attention à d'autres phénomènes que, par exemple, les phénoménologues existentiels (qui prêtent attention à ce que l'on trouve dans le monde (“existant”) en termes de données), elle commence par les phénomènes !

Note -- L'“argumentum ad hominem” accentue les données complémentaires au détriment des données (données principales). Les phénomènes controversés ne présentent pas de données universellement acceptées (non universellement évidentes) mais seulement des données privées (oui, singulièrement) évidentes.

Conséquence : “Worüber man nicht reden kann (langue universelle), darüber soll man schweigen” (langue privée, oui, singulière).

La phénoménologie comme intentionnalité.

Bibliographie :

- A. de Waelhens, *Existence et signification*, Louvain/ Paris, 1958 ;
- A. Metzger, *Phänomenologie und Metaphysik*, Pfullingen, 1966 ;
- R. Guardini, *Lebendiger Geist*, Zurich, 1950.

La perception des phénomènes est avant tout une question d’“intentionnalité” (activité mentale ou esprit). - Chez les Grecs de l’Antiquité, comme les Pythagoriciens, l’esprit est la “theoria” (lat. : speculatio, conscience de quelque chose), dont la première étape est l’“empeiria” (percevoir quelque chose).

L’intentionnalité.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 494s.

Notre (auto-)conscience, en ce qui concerne l’ouverture ou l’orientation vers quelque chose, est l’intentionnalité.

Note - Intentio”, en latin scolastique, signifie prêter attention à quelque chose, à la “réalité” d’une manière ou d’une autre. L’intention en tant qu’intention n’en est qu’un type.

1. L’objet.

a. L’objet pré-phénoménal.

Par exemple, une fille que l’on ne remarque pas. Le garçon de la classe est distrait : la leçon est là mais elle n’est pas “pour lui”.

b. L’objet phénoménal.

Soudain, on prête attention à la fille. Il devient “phénomène”, se montrant, immédiatement perçu, donné. Pour le garçon, une fois réveillé de sa distraction, ce n’est qu’alors que la phénoménologie peut commencer.

2. Les scolastiques (800/1450) distinguaient deux degrés... Voir ici.

2.1. Objectif initial.

“Intentio prima”. Ce sur quoi notre attention se porte est l’objet lui-même (la fille, la leçon). La perception de notre environnement ou la sensation de nous-mêmes se concentrent sur ce qui est remarqué en premier. C’est la conscience de premier ordre.

2.2. Second objectif.

“Intentio secunda”. Dans toute première attention, la seconde attention est déjà présente dans une certaine mesure. Lorsque nous accordons toute notre attention, par exemple, à la fille ou à la leçon, alors cette attention de second ordre est pleinement exposée, - à la pleine conscience, - à la conscience de soi.

Note : Le P. Brentano (1838/1917), dans la lignée de la scolastique, a mis l’intentionnalité au centre de sa psychologie. Il a ouvert la voie à Edm. Husserl, fondateur de la méthode phénoménologique, ainsi que pour la philosophie de l’esprit cognitiviste qui a vu le jour plus tard (qui, toutefois, interprétait la vie consciente dans un sens matérialiste-naturaliste).

Le fait est la demande en phénoménologie.

(Que cherchons-nous dans la phénoménologie ?) Le facteur décisif est la dichotomie (complémentarité) de la “connaissance directe/indirecte”.

Définition.

- a.1.** le fait (fait, affirmation, formule mathématique, etc.),
- a.2.** dans la mesure où ils se manifestent (connaissance directe),
- b.1.** correct (= ensemble et seulement le phénomène)
- b.2.** représenter dans un système de signes (langage, langage mathématique, dessin, diagramme) est la phénoménologie.

Réduction phénoménologique. En phénoménologie, le donné (GG) est le demandé (GV). On ne va pas au-delà de ce qui est immédiatement apparent. Sinon, il y a “para.frosunè” (*Platon, Soph.* 228), à côté de la pensée demandée. Comme le disait S. Augustin : “Bene currunt sed extra viam” (ils marchent bien mais hors-piste).

1.1. Prévisions météorologiques :

“Il va probablement pleuvoir”. Cette phrase est entendue.

1.2. Se contenter de se rappeler “il va pleuvoir”, c’est percevoir de manière irréaliste. L’ensemble du fait ou du phénomène comprend la clause “probablement”. -- Psychologiquement, on projette son propre produit mental dans le bulletin météo entendu. On entend des “fantômes” !

2.1. Une personne lourdement opérée est en soins intensifs. (Concept phénoménal).

Elle se sent bien pendant des heures... Soudain, elle se sent mal. Appelle une infirmière. Mais après quelques minutes, ça passe. La même chose se produit deux fois de plus. C’est le phénomène.

2.2. (compréhension logique) Le médecin interprète l’événement comme étant causé par une hémorragie interne. Pour lui, le phénomène est un symptôme (signe) de quelque chose d’autre en dehors du phénomène. Il dépasse sa phénoménologie en expliquant. Il est alors physicien et biologiste.

3.1. (Phénoménologie) Voir (‘percevoir’) la lumière électrique, c’est percevoir. Exprimée en mots, elle devient la phénoménologie.

3.2. (compréhension logique) Le fait qu’un nuage d’électrons passe dans les fils vers et depuis la lampe relève de la physique. Pas la phénoménologie. Car on ne limite pas sa réaction à l’observation directe. On ne réduit pas, on ne réduit pas sa réaction au pur phénomène, au phénomène seul.

L’explication, l’explication, la théorie pertinente, - la tradition, - les réactions de l’esprit au donné ou au phénomène se situent en dehors du donné. Sortir de la phénoménologie. Sont “eingeklammert” (disait Edm. Husserl), c’est-à-dire non niées mais mises entre parenthèses. Les gens ne leur prêtent pas attention. Afin d’éviter les projections qui obscurcissent le phénomène pur. -- L’art de la réduction phénoménologique est un art difficile.

L'argumentation commence par la phénoménologie.

Bibliographie : R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, 1985, 85/165 (*L'ancienne rhétorique*). "Rhétorikè technè". Latin : ars oratoria, éloquence, argumentation, rhétorique, c'est-à-dire l'aptitude à transmettre un message (par exemple une opinion, un dispositif).

La source, celle qui cherche à convaincre, envoie un message (ce qu'elle a à dire) aux destinataires (auditeurs, acheteurs, etc.). En d'autres termes : GG : un message (contenu) ; GV : travailler de telle manière (notamment en parlant et en démontrant) que le message soit "absorbé", c'est-à-dire correctement compris et surtout accepté.

Note -- Socrate et Platon prônaient une rhétorique de la conscience : "technè", expertise, non sans "dikaiosunè", conscience ! Car les protosophistes (-450/-350) ne prêchaient que l'expertise sans conscience.

Depuis notamment Ch. Perelman (1912/1984) la rhétorique comme "néo-rhétorique" est de retour. Dans les tribunaux, dans la politique, dans l'économie (par exemple la publicité), dans le divertissement (par exemple la publicité), dans l'éducation, -- partout on argumente, on argumente, on persuade, -- on essaie de prendre les gens par leurs "points faibles".

Les rhéteurs antiques prennent d'abord le fait comme point de départ.

Nous expliquons.

1. Piédestal phénoménologique.

Ceux qui veulent convaincre, commencent d'abord par des "pisteis a.technai", des arguments sans raisonnement. On attire d'abord l'attention et la bienveillance sur ce qui est immédiatement apparent.

a. C'est ce dont le public est déjà convaincu. Par exemple, sur le marché : "Ménagères, vous savez ce que c'est que de se tenir debout dans la cuisine". Le connu.

b. C'est aussi ce qui peut être montré : des faits évidents, par exemple dans une salle de classe : l'enseignement visuel. Au marché : une démonstration avec un dispositif inédit. L'inconnu, mais montré. Connaissable instantanément. Instantanément connu.

2. Superstructure logique.

"Pisteis en.technai", c'est-à-dire des arguments qui nécessitent un raisonnement. Ce qui n'est pas immédiatement apparent doit être démontré.

Par exemple : un enseignant, pour arriver au concept général de "cône", montre (concept phénoménal) trois types de cônes. A partir de là, les enfants décident d'un concept général (logique) de "cône" !

Ainsi, un politicien fait accepter à son auditoire une mesure proposée comme étant raisonnable après avoir discuté des avantages et des inconvénients.

Phénoménologie et logique chez l'enfant.

Les enfants ont toujours protesté quand les adultes mentent. Ils ont le sentiment que la loi d'identité ("Ce qui est (vrai) est (vrai)") qui régit la perception directe est fissurée. Car les enfants croient en une vérité objective, universellement valable.

De même, ils ont toujours posé des questions telles que "Pourquoi quelque chose est ainsi ?" parce qu'ils ont conscience de la loi de la raison ("Tout ce qui est a une raison ou un motif interne ou externe") qui régit l'observation directe et suscite de telles questions.

Les parents, les enseignants, etc. ont toujours appris aux enfants à observer ou à sentir les choses avec précision (concept phénoménal) : "Petit Hansel, lis-tu ce qui est écrit ? Ou encore : "Petit Hansel, que ressens-tu dans ton corps ? Ou bien ils apprenaient aux enfants à penser correctement (compréhension logique) : "Raïssa, raisonne avec moi. Vous voyez que ce que vous dites n'est pas vrai".

La philosophie pour les enfants.

Bibliographie : Matthew Lipman et al, *Philosophy in the Classroom*, Philadelphie, 1980.

L'auteur et al. ont observé que ses étudiants agissaient généralement de manière "irrationnelle" - entre autres sous l'influence de la contre-culture alors émergente (1955+), qui dans sa contestation n'était pas capable de solutions d'échange logiquement réfléchies. D'autre part, il a observé que les enfants - pas encore corrompus par toutes sortes de courants - essayaient de réagir logiquement aux données et aux questions.

C'est ainsi qu'il a conçu le projet d'enseigner méthodiquement la philosophie aux enfants des États-Unis - de 5 à 15 ans.

Des histoires.

Dès Thoukudides d'Athènes (-465/-395), il concevait ses récits historiques de manière logique en pensant qu'une partie au moins de ce que font les gens est raisonnée : l'au-delà contient un parce ou un parce que quelque part.

En d'autres termes, la suite est souvent une réaction logique à un présage. Les histoires (y compris les descriptions et les récits) contiennent une logique appliquée. Pourquoi ne pas sensibiliser les enfants à cette logique appliquée et leur apprendre à y répondre par la réflexion ?

1974 -- Lipman fonde l'Institut pour le progrès de la philosophie pour les enfants. Le début d'un mouvement planétaire pour enseigner la philosophie aux enfants si tôt.

On pense par exemple à J. Gaarder, *De wereld van Sofie (Le monde de Sophie)*, roman sur l'histoire de la philosophie, Anvers, 1994. Et de nombreux autres textes sur le sujet.

Bibliographie : Ph. Kohnstamm, *Keur uit het didactische werk*, Groningen/Djakarta, 1952-2, 88/91 (*Les résultats de Piaget*).

L'auteur admire Piaget en tant que psychologue de l'enfance, mais remplace l'hypothèse évolutionniste sur la pensée de l'enfant - "présente sur presque chaque page de son œuvre" - par l'idée d'apprenabilité, c'est-à-dire l'influence à la fois de la nature propre de l'enfant et de l'environnement culturel. Il reproche à la méthode expérimentale de Piaget dans la mesure où elle crée des situations non enfantines avec les éléments inhibiteurs possibles pour les enfants qui y sont impliqués, et où elle donne une place à la pensée spontanée, qui "avec de la chance" peut être captée sans test prévu.

1. Charlotte Bühler (in "*Kindheit und Jugend*", 157).

Inge.-- "Avec 1.6, Inge (...) raisonne comme suit : elle se tourne vers les personnes en cercle sur des chaises,-- une par une. Dit : "Inge toel sits. Papa Toel s'assied. Mama toel sits.-- (Pause).-- All' toel sits". (Généralisation).

2. Ph. Kohnstamm.

Sa petite-fille de quatre ans s'est amusée à accompagner son grand-père, qui s'est perdu dans ses yeux, jusqu'à sa maison d'étude (à 100 M.). "Lorsqu'elle est revenue chez nous peu après son quatrième anniversaire, j'étais à Genève pour une conférence. Au premier repas (...) elle a demandé : "Où est grand-père ? Ma femme : "Oh, très loin. Tout le chemin en Suisse. (...)

Je demande à nouveau : "Tout seul ?". A la réponse affirmative de ma femme, la conclusion : "Alors je ne l'emmènerai pas non plus à son chalet, -- alors il pourra le trouver tout seul".

Kohnstamm : "Celui qui peut voyager loin tout seul peut aussi trouver son chemin dans son propre jardin. La conjonction "then" (équivalent de "donc" et "alors") avec laquelle, selon Piaget, beaucoup d'enfants plus âgés ont encore tant de difficultés, est ici (...) déjà utilisée correctement à un âge beaucoup plus précoce.

Note -- Un raisonnement a-fortiori : "Celui qui peut gérer le plus gros, peut aussi gérer le plus petit".

Conclusion -- Et Kohnstamm a au moins partiellement remis en question l'évolutionnisme et l'expérimentalisme rigides de Piaget : ils donnent des "règles" (lois), mais avec des exceptions. Ainsi, ils restent de la psychologie populaire. Ils ne donnent pas de lois comme en physique. Ils font cependant des généralisations plausibles.

Les phénomènes comme résultats de la formation.

Comme je l'ai dit, l'objet de la phénoménologie est le phénomène ou le fait. Mais notons : cet objet évolue.

Bibliographie : G. Bolland, *Hrsg, Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 103ff.

C'est une expérience générale que les "vérités" (*note* : l'auteur veut dire "évidences") dont on sait qu'elles sont le résultat d'une réflexion compliquée - *note* : expériences et raisonnements - apparaissent comme "immédiatement données" (phénomènes) à ceux qui en sont familiers, et semblent naturellement "évidentes".-- précise Bolland.

1.1. Ce que nous appelons "savoir instinctif", "pensée innée", "savoir naturel", "sens de la communauté", etc., semble avoir été amené à la conscience par l'expérience générale et le raisonnement (pensez éducation, développement). Pourtant, son contenu semble être des "preuves" !

1.2. De même, en ce qui concerne la religion et l'éthique, la connaissance facilement accessible de Dieu, de la morale et de la loi, même si la religion et la morale relèvent, selon certains penseurs, de la "foi" (*note* : interprétée comme une connaissance certaine), c'est-à-dire même s'il s'agit d'une "connaissance directe" (aux yeux des croyants et des moralistes), est en fait le résultat d'un développement, d'une éducation, d'un entraînement.

2. Un mathématicien - comme tout scientifique qualifié - possède des solutions à des problèmes en tant que connaissance immédiate. Cependant, cette connaissance immédiate, bien qu'elle soit "évidente" et donc un phénomène ou un fait directement connu, n'est accessible qu'en y regardant de plus près, par une analyse très complexe.

Note -- Un enseignant tombe malade. Un remplaçant arrive. La première question est la suivante : "Où en sont-ils arrivés dans la réalisation du programme ?". En d'autres termes : qu'est-ce qui est "évident", c'est-à-dire facilement accessible aux enfants ? Un phénomène ?

Toute personne éduquée - selon Bolland - possède une multitude de points de vue généraux et de conceptions de base tels qu'ils sont directement donnés dans sa conscience. Toutefois, cela est précédé d'une grande réflexion et d'une longue expérience de vie.

Conclusion... Le phénomène évolue. Ce qui nous semble évident est le résultat de l'évolution mentale. En témoigne ce que les scientifiques depuis le Moyen Âge appellent le "status quaestionis", l'état des connaissances.

Aristote sur les opinions (établies).

Bibliographie : W. Klever, *Une erreur épistémologique*, in : B. Delfgaauw et al, *Aristote (sa signification pour le monde actuel)*, Baarn, 1979, 36/47.

“Ta endoxa”, tout ce qui correspond à l’opinion commune et qui est d’emblée facilement “renommé”. Ainsi M. Bailly, *Dict. grec-français*, Paris, 1903, 674.

Voici ce que Klever dit d’Aristote à cet égard.

1. Traditionnel.

Dans le passé, le terme “ta endoxa” était traduit par “le probable” ou “les opinions” dans le sens de “connaissances non scientifiques” (et donc “connaissances incertaines ou contestables”). En revanche, la connaissance scientifique est “apodictique”.

2.1. Aristote lui-même.

Aristote s’écarte des opinions courantes - comme données - tant préscientifiques que scientifiques. “Est commun tout ce qui apparaît à tous ou à la plupart, et parmi eux tous ou la plupart, ou les experts les plus connus et les plus estimés”. (*Topika*. 100b21).

2.2. Les opinions et le donné ou le demandé.

Lorsqu’Aristote parle de la définition du “lieu”, il rencontre cinq opinions - “théories partielles” (Klever) - qui représentent ce qui semble être des caractéristiques évidentes du concept de “lieu”. Ces cinq opinions constituent le fait ou le phénomène direct.

Mais Aristote met ces opinions à l’épreuve jusqu’à ce que ce ne soit pas (plus) les opinions sur le “lieu” mais le “lieu” recherché lui-même qui soit exposé. Ainsi dans sa *Physica* iv:4.

Le sens de l’évolution historico-culturelle d’Aristote.

Son point de départ n’est pas toujours des axiomes absolument certains (apodictiques), mais aussi des opinions actuelles sur le sujet. Il ne raisonne pas toujours de l’ignorance à la connaissance ou des faits aux théories.

Mais des formes de connaissance disponibles, “ta endoxa”, à une forme de connaissance à acquérir en testant les formes de connaissance disponibles. Il est en mouvement. Recherche. Vers le nécessaire, grâce aux connaissances disponibles.

Note : Il arrive que nous n’ayons que des opinions comme connaissances disponibles sur quelque chose. C’est alors “le phénomène”, c’est-à-dire ce qui ressort immédiatement de cette chose recherchée. Mais cela nous oblige à examiner cette connaissance - peut-être seulement provisoire -. Cette leçon d’Aristote et de son professeur Platon s’applique encore aujourd’hui.

Le concept de “preuve” d’Aristote.

Bibliographie : E. Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw./Nijmeg., 1944, 80 vv.

On y discute du “paradoxe d’Electre” d’Euboulides de Miletos (-380/-320). - Le texte... “Dis-moi, connais-tu ton père ?” -- “Oui, je le connais”. -- “Connaissez-vous cet homme enveloppé dans ce drap à côté de vous ?” -- “Bien sûr, je ne le connais pas.” -- “Eh bien, c’est ton père ! Donc, si tu ne connais pas cet homme, alors tu ne connais pas ton père.”

Selon les logiciens comme Beth, c’est une dérivation valide. Elle devrait réfuter l’axiome de l’évidence tel qu’il est conçu par Aristote, car “Aristote a une confiance remarquable dans tout ce qui est conçu comme évident” (selon Beth).

Eh bien, Euboulides présente quelqu’un qui s’appuie sur des preuves. Le raisonnement réfutant - éristique - est : “ S’il dit cela (“ Je ne connais pas cet homme “), alors ce qui le réfute suit (“ Je connais mon père “). Eh bien, l’homme et le père coïncident.

Critique. - Euboulides utilise le terme “savoir” dans deux sens. L’homme connaît son père en vertu de sa propre évidence. Il ne connaît pas l’homme compliqué, de toute évidence ! Logiquement, utiliser le même terme dans deux sens sans prévenir est une erreur.

“Sinn/ Bedeutung”.

Frege, le grand fondateur de la logistique, a introduit ce couple. - Le “Sinn” (sens, contenu) de “père” et de “cet homme compliqué” renvoie à un seul et même objet, puisque les deux coïncident en fait (Bedeutung, c’est-à-dire ce à quoi on se réfère, référent).

Logique.

La logique naturelle s’y oppose... Elle connaît le couple “contenu du concept/taille du concept”.

Ici... “Ton père” fait référence à ce que l’homme connaît par évidence. L’“homme compliqué” fait référence à une personne inconnue de l’interviewé (absence d’évidence). De ce que dit l’enquêteur, il est impossible de déduire logiquement que les deux coïncident, car les concepts “votre père” et “l’homme compliqué” ne renvoient pas au même champ de compréhension.

Ce qui est un objet pour la logistique, est deux “objets” différents pour la logique naturelle, c’est-à-dire les dimensions conceptuelles. En d’autres termes, Sinn n’est pas un contenu conceptuel et Bedeutung n’est pas une portée conceptuelle.

Conclusion - La réfutation d’Euboulides est deux fois erronée et ne réfute absolument pas l’axiome de preuve d’Aristote.

Nous avons déjà vu qu’il ne fait pas naïvement confiance aux preuves.

G. Frege : “sinn/ bedeutung”.

G. Frege (1848/1925 ; *Begriffsschrift* (1879)) soutient une ontologie indirecte : via les “noms” (“noms propres”) dans la mesure où ceux-ci “réfèrent” (renvoient à) une réalité située en dehors du langage ; (linguiste)...

Sinn/ Bedeutung.

Il appelle la représentation associée à un nom - mot, signe - “Sinn”, ce qui signifie.

Modèle : “ Étoile du matin “ et “ Étoile du soir “ sont des noms, des noms propres, des signes (avec une image), au nombre de deux. Leur “Bedeutung”, celle à laquelle ils se réfèrent, est Vénus, le nom propre de la planète qui est tantôt visible (“phénomène”) comme étoile du matin, tantôt comme étoile du soir. Un en nombre.

Note -- En langage naturel-logique : la même chose en soi (Bedeutung) se manifeste dans deux phénomènes différents, -- des apparences phénoménales (“Zwei Sinne”).

Antonomase.

Grec ancien : “anti-” (à la place de) et “onomasia” (nommer). Nom de substitution. Ainsi, “Paris” et “capitale de la France”.

Frege : Nous connaissons les choses par les “ noms propres “ qui se réfèrent aux objets (référence). Cléopâtre” est un signe (nom) tellement singulier et un nom propre. “La maîtresse de Marc-Antoine” est un nom composé (signe), car la résultante de deux constituants (maîtresse/M.Antoine). Un pur cas d’antonomase.

Pourtant (selon Frege), ces deux signes ont la même “Bedeutung”, référence (à la seule princesse égyptienne).

Note -- Sinn (intention, connotation) et Bedeutung (extension, dénotation) sont distincts de “contenu/portée”.

Frege a besoin d’une diversion via la vérification. - Naturel-logique : le contenu “Cléopâtre” renvoie à la portée (la princesse sans plus) ; le contenu “maîtresse de M. Antoine” renvoie à une autre portée, à savoir la relation à un certain moment entre Cléopâtre et M. Antoine.

Il en va de même pour “Étoile du matin et du soir” et “Vénus” : elles ont chacune leur propre portée en raison de leur contenu littéral. Elle diffère.

Kantien exprimé : Le couple de Frege est fondé sur un jugement synthétique ; le couple logique sur un jugement analytique (sans les “diversions d’un test avec des faits situés en dehors des termes, des “objets”).

Il ne faut donc pas confondre les deux. En d’autres termes, une langue n’est pas l’autre.

Preuve immédiate : “Je pense. Donc j’existe” (R. Descartes).

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg, *Hegel’s kleine Logik*, Leiden, 1899,191. “Cogito ergo sum”. “Je pense. C’est pourquoi je suis”. Note : “cogitare” signifie “avoir conscience de soi et du monde”, penser (dans ce sens large).

“Cette phrase résume à peu près l’intérêt général de la philosophie moderne”. En effet, il y a d’une part la “psychologie de la première personne” (qui travaille de façon introspective) et d’autre part la philosophie réflexive (surtout moderne) (jusqu’à J. Nabert (1881/1960) et P. Ricœur inclus)...

Distraction immédiate.

Hegel cite Hotho, *Dissertation über die cartesische Philosophie* (1826).

Cela montre que Descartes lui-même déclare explicitement que son “Je pense”. Par conséquent, je suis” n’est pas un dérivé. Sa déclaration peut être clarifiée comme suit : “Moi, vous, nous tous, qui nous distinguons des animaux en tant qu’êtres humains, sommes des êtres pensants”.

Note : Ce qui semble insinuer que les animaux n’ont aucune conscience. -- Descartes appelle cette existence “prima notio”, notion de base. Et donc il ne découle d’aucun syllogisme.

Lorsque l’on affirme - comme Descartes le fait toujours - “Je pense. Donc je suis”, on déduit alors l’existence réelle de la “cogitatio”, de l’être conscient, mais pas au moyen d’un syllogisme.

Il sait ce qui fait d’un syllogisme un syllogisme ; si “Je pense. Donc je suis” serait une dérivation sous forme de raisonnement indirect, alors une première préposition serait nécessaire, à savoir “Tout ce qui pense, est ou existe”.

Dans ce cas, la post-sentence “Donc je suis” serait une phrase qui n’est comprise qu’après avoir été dérivée de la pré-sentence.

La phrase “Je pense. J’existe donc” exprime le lien (la coexistence) entre moi en tant qu’être pensant et “l’être” (l’existence).

Il déclare

a. que dans la simple expérience de la vie consciente elle-même, cette cohérence est donnée, et

b. que cette cohérence est définitivement le principe le plus certain et le plus évident.

En d’autres termes : en tant que phénomène primitif. Le terme “ainsi” n’exprime pas une dérivation médiate, syllogistique, mais une dérivation immédiate. Comparable à “Toutes les fleurs sont belles. Cette fleur est donc belle”, car avec “cette belle fleur” se révèle l’infinie richesse de toutes les fleurs en termes de beauté. Oui, la richesse infinie de tout ce qui est beau : “Je pense. Alors je suis” est encore plus évident que cela !

Phénoménologie et formalisme.

Bibliographie : I. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961 (// : *Die zeitgenössischen Denkmethode*n, Berne, 1947).--

O.c., 51 ff. le proposant, logicien, explique ce qu'est le formalisme. Nous expliquons brièvement, - déjà maintenant parce que le formalisme est une façon de penser.

Combinatoire.

1. Certains lieux sont des coquilles vides (pensez à des formes avec des espaces ouverts).

2. Ces lieux sont définis par des lois et des règlements.

3. Ces lieux sont des coquilles vides qui peuvent être remplies.

Travailler avec de tels endroits, c'est "combiner".

Exemple. Prenez l'ISBN. Par exemple, "2-200-21305-0". Ce numéro de livre international normalisé comporte quatre positions. 2 est le pays. 200 est l'éditeur (ici : A. Colin). 21305 est le numéro attribué au livre par l'éditeur. 0 est le chiffre de contrôle calculé par l'éditeur... De cette manière, un très grand nombre de livres peuvent être "définis", c'est-à-dire distingués du reste de la réalité.

Calculs. Bochenski lui-même donne un exemple. -- $27 \times 35 = \dots$

La multiplication se fait selon :

H T E	1. un certain nombre d'endroits (cases),
2 7	2. définis selon les lois et règlements et
x 3 5	3. remplir en fonction de cette définition. Ainsi, une unité ne peut
-----	être placée dans la case des dizaines et encore moins des centaines.
1 3 5	Ainsi, on peut effectuer des multiplications sans fin, c'est-à-dire
8 1	remplir le diagramme de place ou la configuration pour définir un
<hr/>	nombre.
9 4 5	

Règle syntaxique. En arithmétique, on n'a pas besoin de savoir pourquoi on le fait, car on se limite à remplir selon les lois et les règles apprises.

$$Ax^2 + bx + c = 0.$$

Encore une fois, une série d'endroits remplis par des symboles. Pour combiner, c'est-à-dire pour "résoudre" cette équation mathématique, on peut écrire, par exemple, " $ax^2 + bx = -c$ ".

La règle syntaxique est la suivante : "Tout membre d'une équation peut - s'il passe du signe au signe opposé - être transféré à l'autre côté de l'équation".

Ce que Bochenski appelle les "méthodes sémiotiques", c'est-à-dire les méthodes qui travaillent avec des symboles et leur combinatoire, procèdent de cette manière. C'est ce qu'on appelle le "formalisme".

Orientation phénoménologique.

Bibliographie : I. Bochenski, *o.c.*, 45vv. -

Encore une fois : la phénoménologie est la description du donné comme donné (le phénomène en tant que phénomène, -- le connu en tant que connu). La demande est le donné, c'est-à-dire les connaissances déjà disponibles.

Les mathématiques, voire la logistique (la logique mathématique) en tant qu'intentionnalité (prêter attention à quelque chose, pas à rien) commencent toujours par une donnée... voyons maintenant ce que Bochenski, en tant que logicien, pense qu'il faut dire à ce sujet.

1.1. Bochenski affirme que dans l'analyse du langage (méthode sémiotique appliquée) "l'objet n'est pas donné".

Remarque : quelle sorte d'activité humaine (intentionnelle) est-ce si elle n'est pas dirigée vers un objet donné ? On répète "27 x 35 = ... Le phénomène ou les données sont ici la tâche (c'est-à-dire ce qui est donné et ce qui est demandé) :

GG. deux chiffres. GV. se multiplient. Ce phénomène est avant tout présent (donné, disponible) dans l'esprit de l'arithméticien. Par ailleurs, avec sa connaissance immédiate (contexte) (ici : savoir se multiplier). Couché sur le papier, il se révèle à tous ceux qui peuvent le voir.

1.2. Bochenski : Dans les méthodes sémiotiques, les méthodes sont telles que l'utilisation du langage devient absolument essentielle. - (Comme si la phénoménologie en tant que représentation de ce qui se montre pouvait se passer du langage). L'utilisation du langage est aussi essentielle dans la phénoménologie que dans le formalisme. L'utilisation du langage n'est donc pas une caractéristique du seul formalisme.

2. Bochenski : Dans les méthodes sémiotiques, l'argument - l'exposition - est généralement plus compliqué, de sorte que l'enregistrement en symboles est beaucoup plus nécessaire.

Note : Une représentation phénoménologique d'un phénomène compliqué est également compliquée. Et l'enregistrement en signes - mots, éventuellement chiffres, symboles, diagrammes - est nécessaire.

Il est clair, cependant, que l'expression "1952 x 78,788 = ...", par exemple, exige l'utilisation d'un langage propre qui va au-delà du langage ordinaire. En ce sens, il y a une plus grande complication et l'utilisation d'un langage mathématique ou logistique formaliste est justifiée, voire absolument nécessaire.

Conclusion.

Une compréhension bien définie de ce qu'est la phénoménologie nécessite cette critique de Bochenski qui part apparemment d'un concept de "phénoménologie" trop étroitement défini. Il oublie de prendre comme point de départ le couple "donné/demandé".

Phénomènes contestés.

Bibliographie : P.O. Chavez, *Le vaudou (Enquête au pays des zombis)*, Paris, 1997, 105s. (*Une jeune métisse aux étranges pouvoirs*).

L'ouvrage est divisé en

- a.** les phénomènes (concept phénoménal) et
 - b.** son interprétation ou son explication (compréhension logique).
- Encore une fois, la dichotomie "phénoménologie et logique".

Un métis, 18 ans, vit à Paris. Voici des extraits de son histoire.

Voodoo. "Le Voodoo est de la sorcellerie. Quand j'avais sept ans, c'était loin de moi." Première observation. -- "En Normandie, j'ai grandi. -- Un jour, j'ai senti des choses. - Je faisais de la cartomancie. Je me suis magnétisé (j'ai laissé ma force vitale être attirée hors de moi vers mes semblables). Je savais ce que les gens pouvaient sentir. J'ai remarqué que mes prémonitions devenaient réalité.

Ma mère... "C'est un homme blanc absorbé par des compétences occultes. Elle m'a emmené chez une sorcière à Marseille. La sorcière a invoqué Lucifer, car ma mère voulait se venger de mon père, qu'elle avait abandonné. La sorcière elle-même invoquait d'abord le divin (un nom vague pour les êtres et les forces bons ou apparemment bons), puis le diable ("le malin").

Son amant... "J'ai moi-même fait l'expérience de phénomènes démoniaques... Lorsque j'étais en pension, ma mère a vécu quelque temps avec un Antillais. J'avais un mauvais pressentiment à son sujet. Je suis allée voir ma mère le week-end où elle était venue vivre avec elle. Il n'était pas là.

J'ai dit à ma mère qu'il voulait la tuer avec un couteau et que ses papiers étaient douteux. Ma mère a pris mes paroles au sérieux : derrière les valises, dans une pièce, ils ont trouvé un grand couteau antillais, de la pornographie et des papiers prouvant qu'il venait de prison.

Quelques jours plus tard, j'étais assis à la table du réfectoire (...). Je me suis rendu compte qu'un drame se déroulait avec ma mère : en effet, l'Antillais avait menacé ma mère avec le couteau au moment même où je pensais à elle.

Il n'existe pas d'adhésion universelle à de tels faits surnaturels. Pas plus que son rejet universel. Car de tels phénomènes ne sont vécus comme des faits directs que par certains. Ils sont "controversés".

“*Argumentum ad ignorantiam*”.

Bibliographie : I.Copi, *Introduction à la logique*, New York / Londres, 1972, 76f. (*Argument de l'ignorance*). Les phénomènes contestés manquent de preuves universellement valables et provoquent ce qui suit.

Raisonnement. Pro.-“Tu ne prouves pas le contraire. Elle existe donc”.

Contra.-- “Si elle existait, elle apparaîtrait (serait un phénomène). Il n'existe donc pas”. -- Il apparaît, mais seulement en privé.

1. *Phénomènes sacrés (occultes et religieux)*.

Personne n'a encore produit une preuve universellement acceptée ou même acceptable que, par exemple, les esprits, la télépathie, la télékinésie ou Dieu, les anges et ainsi de suite n'existent pas.

Copi.

1. En conclure qu'ils existent est logiquement invalide.

2. En conclure que ceux qui les nient et ceux qui les acceptent comme des faits doivent tous deux suspendre leur jugement est logiquement valable. “Worüber man nicht reden kann, darüber soll man schweigen”.

En d'autres termes, le phénomène en tant que tel est - universellement parlant - indécis. Dans la langue de Zénon d'Élée (+-500) : “Ni toi ni moi ne prouvons strictement (*note* : assentiment universel) ce que tu affirmes”.

Copi.

“Il est étonnant de constater combien d'esprits parmi les plus éclairés tombent dans un sophisme à cet égard : de nombreux scientifiques nient les phénomènes religieux ou paranormaux “au simple motif que leur véracité n'a pas été établie”.

Incapacité intégrée.

Les physicalistes n'acceptent que les propositions physiques (axiomes) et les méthodes correspondantes. Sans prouver que les données non naturelles peuvent être expliquées par elles.

Et aussi : à cette fin

1. ils transforment les phénomènes non naturels en noms vides,

2. **des** coquilles vides qu'ils remplissent de produits physiques (axiomes)

Les données sont mutilées jusqu'à leur déterminabilité physique.

2. *Phénomènes judiciaires.*

“*Nemo malus nisi probatur*” (nul n'est coupable s'il n'est prouvé qu'il l'est). En raison de l'impossibilité de prouver que quelqu'un est punissable, on décide d'acquitter. Puisqu'il s'agit d'une question de criminalité éventuelle, on acquitte “en l'absence de preuve”. -- ce qui devrait rendre nos jugements et ceux des médias plus prudents !

La maison de la folie.

Bibliographie : R. Montandon, *Maisons et lieux hantés*, Paris, 1953, 98/100. C'est un extrait de la revue *Psychica* 1932 : Jan...

1. Nommé professeur dans un collège de A., L'auteur vit avec une dame. -- Après quelques mois, il devient dépressif. Au point qu'une nuit, sous la pression d'une sorte d'obsession (conscience non résolue), il s'enfuit de la maison et souffre de courants d'air... Il s'installe dans une chambre voisine : là aussi, il souffre de temps en temps des mêmes troubles.

2. Il s'informe sur les autres occupants de la maison.

2.1. Une jeune famille vit à l'étage. Depuis son arrivée, la femme est manifestement en proie à des troubles nerveux (mélancolie, crises de larmes).

2.2. Un autre résident était très souvent sujet à la dépression.

2.3. Le rez-de-chaussée est habité par un pharmacien qui a très souvent des crises de folie - par exemple, M.V. a fait preuve d'une fureur inouïe. Dans de tels états, il l'emportait sur ses chiens, par ailleurs très doux. Cela semblait presque insensé. Ces attaques étaient suivies de lamentations interminables, signe de la dépression qui suivait les attaques.

Note : Ce syndrome (ensemble de symptômes) ressemble quelque peu au trouble de l'âme de type maniaco-dépressif. D'abord une sorte d'énergie illimitée (provoquant la colère ici) ; puis une énergie clairement nulle (provoquant des états dépressifs ici).

2.4. La fille unique du propriétaire était devenue lentement mais sûrement folle et avait été hospitalisée pour "folie incurable" pendant deux ans.

3. Le membre du personnel déménage. Un collègue plus jeune emménage dans sa chambre. Huit mois plus tard, il était complètement fou. Il a été admis dans un établissement psychiatrique où il est mort au bout de quelques jours.

Note -- D'un point de vue rationnel, cela ne peut s'expliquer autrement que par l'"aura" (atmosphère occulte) de la propriétaire et de sa maison. Mais les faits, pour être honnête, **a.** ne peuvent être niés et **b.** ne peuvent être séparés du foyer (et de ce qu'il contient ?).

Phénomènes dans un contexte hypnotique.

Bibliographie : A. Binet, *La psychologie du raisonnement (Recherches expérimentales par l'hypnotisme)*, Paris, 1886.

Nous examinerons deux aspects : les hallucinations et le moi dans les hallucinations.

I.-- Le “phénomène” dans l'hallucination hypnotique.

Pour clarifier ce qu'est l'esprit humain, voici ce qui suit.

On montre à un sujet hypnotique un carton blanc et on lui dit : “Regarde. C'est votre portrait”.

Immédiatement, le sujet testé “voit” son “portrait” apparaître - il se montre - sur la surface blanche. Le sujet d'expérience décrit la posture, les vêtements, etc. - le phénomène est reproduit - “par lequel - semble-t-il - le sujet d'expérience (généralement des femmes (hystériques)) ajoute sa propre imagination au délire suggéré” (o.c., 56).

Si le sujet du test est une femme, elle est généralement insatisfaite et considère le portrait comme “peu flatteur”.

Une femme, -- d'une grande beauté mais dont la peau était couverte de taches rougeâtres, a dit à Binet en regardant son “portrait” : “J'ai effectivement des taches rougeâtres mais pas autant que ce que montre le portrait”.

Lorsque le sujet est resté immobile pendant un certain temps devant le carton blanc, nous l'avons réparti de manière désordonnée entre douze boîtes de carton blanc.

a : Si nous ne marquons pas le carton expérimental, nous ne le trouverons pas.

b. Le “malade” (*remarque* : Binet travaille apparemment avec des patients), quant à lui, sort le carton expérimental - généralement avec une grande précision. Plus encore : si le carton expérimental est retourné, le sujet voit le “portrait” avec la tête en bas ! Plus fort encore : si l'on prend des photos du carton expérimental et que l'on montre le négatif - dix, vingt, trente jours plus tard - le sujet testé trouve encore son “portrait” ! En d'autres termes, il y a un souvenir hallucinatoire.

Il montre à une dame “en somnambulisme” (état de somnambulisme, comportement hypnotique) le négatif d'un paysage dans les Pyrénées - avec entre autres des ânes gravissant une pente de montagne - en disant : “Regardez ! C'est votre portrait. Vous êtes complètement nu dessus”.

Après l'expérience, bien sûr, le sujet se réveille. Mais regardez : elle découvre accidentellement le négatif ! La dame, furieuse à la vue de sa nudité, s'empare du négatif et le détruit.

Entre-temps, deux négatifs avaient été secrètement préparés. Chaque fois qu'elle les voit, elle tremble de rage en se voyant photographiée nue, encore et encore. Un an plus tard, l'hallucination fonctionne toujours. (O.c.,57).

Un médecin, Ball, a fait des expériences sur une jeune fille hystérique qui, au cours de ses crises (sommambulisme, bien sûr), "voyait" la Vierge Marie dans un vêtement étincelant... Chaque fois que le médecin pressait sur son œil, dans cet état hallucinatoire, elle "voyait" deux fois la Vierge Marie.

II. - *Le moi hallucinatoire en tant que phénomène.*

Binet ne réduit pas l'esprit au cerveau (comme le font les spécialistes du cerveau et les cognitivistes actuels).

Il dit : "L'établissement d'un Moi comme centre et sujet de tous les phénomènes psychiques n'est pas une question de "convention". C'est un fait naturel.

Il se réfère à Richet, *La personnalité et la mémoire dans le somnambulisme*, in : *Revue philosophique* 1883 (mars). Richet a observé, dans toutes les expériences de suggestion hypnotique, que l'on peut remplacer "la personnalité" (c'est-à-dire le rôle) qui est jouée, mais pas le moi. Le rôle joué et le soi ne sont pas les mêmes. On peut faire en sorte que le sujet du test se transforme en soldat, en danseur, en enfant, en évêque, en chèvre pendant l'hallucination au moyen de la suggestion (hypnose) autant qu'on le souhaite.

Cependant, le sujet testé adopte à plusieurs reprises le langage et les actions des rôles ("personnages") joués, mais utilise continuellement le terme "Je ! (Par exemple, "Je suis à l'avant" ou "Je danse sur la scène"). Le "je" agit comme une sorte de "point d'insertion" pour toutes ces actions et ces passages.

Note -- Il semble à Binet que pendant la "construction" hallucinatoire d'un personnage, le sujet raisonne constamment. D'où le titre du livre : une fois qu'un rôle (par exemple, danseur) est proposé, logiquement - sur la base de la ressemblance et de la cohérence ("association", dit Binet, avec les psychologues anglo-saxons) - il/elle "raisonne" par déduction sur tout ce qui est lié au rôle à jouer.

Conclusion : même en cas d'hallucinations, l'esprit humain "raisonne" logiquement.

“Argumentum ad hominem” (donné et concédé).

Bibliographie : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York/ Londres, 197- 4, 74/76.-- Littéralement : “Argument contre l’homme libéré”.

Structure.

1.1. L’adversaire **1.2.** prétend quelque chose **2.1.** mais présente certaines circonstances **2.2.** dans lesquelles il est pris.

1. Aussi bien le donné que le demandé.

“Faux raisonnement génétique”. -- L’attaque contre la personne et sa situation équivaut à une “ignoratio elenchi”, le mépris de la tâche (GG+GV). Au lieu de réfuter la thèse de l’adversaire (GG) avec des arguments logiques (GV), on l’attaque personnellement dans des éléments de sa situation (un co-donné et un co-requis).

Ainsi : on s’interroge sur la philosophie du Fr. Bacon (1561/1626) parce que sa chancellerie lui a été retirée pour cause de comportement frauduleux.

Par exemple : parce qu’il émane d’écologistes, on ne peut pas logiquement se rallier à un argument écologiste. Enfin, il s’agit d’une question de (zgz. manque d’) autorité de la part de l’adversaire.

2. Par une déviation vers le donné et le demandé.

“Empoisonner le puits. (Empoisonner le puits). -- “Écoutez les paroles mais ne regardez pas les actes” -- On prend l’adversaire qui prétend quelque chose par son comportement qui n’est pas conforme à sa prétention.

Donc : quelqu’un se défoule sur la Bible et ses axiomes. Au lieu d’entrer dans les axiomes et l’argumentation bibliques (GG), on les compare avec le comportement de l’adversaire (co-donné et co-exigé), en constatant que lui-même ne les prend pas au sérieux avec sa praxis.

“Ab absurdo”.

Preuve par l’absurde ou le grotesque : “Si toi, croyant de la Bible, tu gardes tes axiomes mais te comportes ainsi, (il s’ensuit que) ce que tu fais - tes - mots bibliques - réfute”.

Variante psychologique.

Le croyant biblique “rationalise” l’incohérence de son comportement, c’est-à-dire qu’il utilise des arguments bidons pour “justifier” son comportement incohérent ! Ici, les (fausses) justifications sont discutées et le débat est plus logique bien que le comportement incohérent soit (en partie) à l’origine.

Encore une fois : on attire l’attention sur (l’absence d’) autorité en raison des circonstances (il s’agit donc d’une réfutation situationnelle) (la totalité des circonstances est la situation).

Phénoménologies.

A. Virieux-Reymond, *l' épistémologie*, PUF, 1966, 52/57 (*la méthode phénoménologique*), voir H. Spiegelberg, *The Phenomenological Movement (A Historical Introduction)*, 2 vol., La Haye, 1960, ensemble.

E. Husserl, le fondateur, est passé par quatre phases : une logique, une psychologique, une philosophique (“die Lebenswelt”), une cartésienne, strictement métaphysique (selon E. Fink). Ce qui indique une ambiguïté.

Modèle appliqué.

Certains phénoménologues sont favorables à la survie de l’homme. Ainsi, l’espoir est une intentionnalité.

a. Le sujet - l’humaniste athée ou non-athée, le juif, le chrétien - espère (intentionnalité).

b. les raisons - fondées sur la science et la rationalité, la croyance en Yahvé et en son Messie à la fin des temps, la croyance en la Sainte Trinité et en son fonctionnement.

c. l’objectif - obtenir un meilleur avenir (quoi qu’il arrive). -- On voit la structure intentionnelle.

1. Unanimité.

Tous les phénoménologues s’accordent sur trois aspects :

a. des phénomènes singuliers ou privés (ici : les trois types d’espérance) ;

b. la réduction eidétique, c’est-à-dire la séparation (l’abstraction) des propriétés communes (ici : le sujet, l’objet, les raisons et l’intentionnalité, l’espérance) qui constituent l’eidos, l’être (“Wesensschau”) ;

c. les comparaisons avec d’autres phénomènes similaires ou apparentés (ici : le contre-modèle “désespoir” ou aussi, par exemple, “l’insouciance” à l’égard des attentes futures).

Les différences entre les types d’amas mentionnés ci-dessus concernant le sujet, l’objet, les raisons et l’intentionnalité sont mises entre parenthèses pour ne laisser que l’eidos ou l’être universel.

2. Désaccords.

Un nombre plus restreint de phénoménologues s’accordent sur quatre aspects :

a. l’étude des moyens de montrer le phénomène ;

b. la “constitution”, c’est-à-dire l’apparition du phénomène en ce sens qu’il ne se manifeste que lorsqu’il atteint notre conscience ;

c. la réduction phénoménologique ou “époque”, c’est-à-dire la suspension de la croyance (naïve) que le phénomène est hors de la conscience - extramental ;

d. l’interprétation finale du phénomène (découverte de la signification).

Note -- Nous adhérons au couple “donné/demandé” dans ce cours.

Note épistémologique.

L'“épistémologie” est la science, voire la connaissance.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Psychologie*, Paris, 1933-27, 113/125.

La phénoménologie place l'expérience (la perception) avant la conscience.

1. Immédiatisme. De même, l'“intuitionnisme” - Aristote et les scolastiques, Th. Reid, W. Hamilton (1788/1855 ; la théorie de Reid sur le sujet est appelée “présentative”, celle de ses adversaires “représentative”), M. de Biran, H. Bergson et al. affirment que les expériences, base de la connaissance directe, impliquent un contact direct avec l'expérimenté.

Problème... “Comment expliquer alors les expériences erronées ?”.

2. Le médiatisme. Les Demokritos d'Abdera, Descartes, Leibniz, Locke sont des objectivistes ; H. Taine, V. Les cousins sont des médiateurs subjectifs. Objectifs : entre le fait (bien sûr indirectement vécu) et l'expérience elle-même, ils insèrent un terme intermédiaire. Subjectifs : le lien coïncide avec la modification de la conscience du fait ou du phénomène indirectement saisi.

Bibliographie : C. Sanders et al, *The cognitive revolution in psychology*, Kampen, 1989, 109/138.

Les partisans parlent de deux alternatives parmi les cognitivistes. On voit les termes d'Hamilton récurrents.

1. Les présentateurs.

J.J. Gibson et al. (ténor “écologique”) disent : à partir de l'environnement significatif (réalisme conceptuel), un stimulus significatif émerge (“Je vois une fille arriver”) qui suscite une affordance (“Heureux de les voir”).

Les psychologues de la conscience (O. Külpe, par exemple) ont tendance à être des présentationnistes.

Encore une fois : “Comment expliquer alors les expériences erronées ?”.

2. Représentationnistes.

J. Fodor et al. : en réponse à un stimulus provenant d'un environnement qui est en lui-même dépourvu de sens (nominalisme conceptuel), l'organisme crée une “représentation”, comme intermédiaire, qui conduit à un stimulus.

Problème.

Les médiatistes et les représentationnistes comparent invariablement données/intermédiaires/contenu de la conscience. S'ils n'atteignent pas du tout les données elles-mêmes - l'immédiateté, la présence - comment peuvent-ils se comparer ?

En d'autres termes, d'une certaine manière, le médiatisme ou le représentationnisme met en avant l'immédiatisme ou le présentationnisme et se réfute lui-même.

3. Cette section aborde l'ontologie comme le socle de la logique.

La phénoménologie consiste à saisir et à représenter la réalité dans la mesure où elle est donnée. La logique consiste à décider d'une réalité donnée (exprimée dans deux prépositions) à une réalité demandée (recherchée) (exprimée dans les postpositions).

En d'autres termes, (la phénoménologie et) la logique sont des formes d'ontologie.

L'ontologie examine la réalité donnée (phénoménale) et demandée (logiquement justifiable).

Note : Depuis Chr. Wolff, la métaphysique se perd dans les méandres de l'histoire.

a. une ontologie qui considère le général dans tout ce qui est réel (le transcendantal) et

b.1 par exemple en cosmologie (qui traite de l'univers dans lequel nous vivons), en psychologie philosophique (mieux : science humaine) (qui traite de l'âme incarnée dans l'homme) et en théologie (qui traite du sacré et de tout ce qui est divin) ainsi que

b.2. toutes les autres matières.

Cet ensemble, s'il était entièrement élaboré, constituerait un savoir encyclopédique. En général, la métaphysique se résume à des échantillons - selon les individus et les époques - dans cette réalité globale.

Être, être. Dialectique (Platon), première philosophie (Aristote),-- moderne : l'"ontologie" concerne ce que l'on appelle l'être depuis la Grèce antique, c'est-à-dire tout ce qui est (diachroniquement : tout ce qui était, est maintenant, sera toujours, - un terme que l'on trouve déjà chez Homère).

Le contenu conceptuel. S'interroger sur "si et dans quelle mesure quelque chose est" (existence) et sur "ce que ou comment cette chose est" (essence) revient à s'interroger sur la singularité (identité) de cette chose. En d'autres termes, l'ontologie répond aux questions "en quoi une chose est-elle réelle" et "comment est-elle réelle".

L'étendu de la compréhension. Tout ce qui est "quelque chose", c'est-à-dire passif, est l'objet global -- L'être est varié : devenir/éternel, mental/extramental etc. -- Il ne faut pas confondre l'idiome strictement ontologique avec d'autres idiomes - par exemple scientifiques - dans ce domaine. -- Il ne faut pas confondre le langage strictement ontologique avec les autres langages - par exemple scientifiques - à cet égard.

Culturologie. Hegel, Willmann, par exemple, ont développé une théorie de la réalité qui pense en termes de triade "donné (phénomène)/exigé (opération logique)/solution".

La solution qui peut faire face au donné et à l'exigé est appelée, chez Hegel du moins, "wirklich", réelle, c'est-à-dire fidèle à la réalité, -- mieux : logiquement justifiée. Tout ce qui est logiquement justifié est "réel". L'ontologie est donc en même temps une philosophie de la culture.

Ontologie (théorie de la réalité).

On dit parfois : “La philosophie est une vision du monde et une vision de la vie dans la mesure où elle est justifiée”. Nous expliquons cette définition.

1. *Intentionnel.*

L’ontologie, le cœur de la philosophie, est l’attention portée à tout ce qui est “réel”, en grec ancien “être(de)”.

2.1. *Objet.*

La réalité est ce que l’on regarde. Et doublement :

- a. réalité donnée ou phénoménale qui apparaît dans notre expérience ;
- b. a cherché (exigé) la réalité que nous soupçonnons dans le donné.

2.2. *Méthode.* Il s’adapte à la dualité apparente ci-dessus.

a. La philosophie en tant que théorie de la réalité (ontologie) reflète tout ce qui est (diachroniquement : tout ce qui a été, est et sera jamais). Il s’agit donc de la phénoménologie.

b. La philosophie transcende l’être phénoménal ou directement connu de celui qui le veut ou l’exige. C’est donc la logique. Il n’est donc pas étonnant qu’Aristote, à la suite de Platon, présente la logique comme l’“instrument” des philosophes. Ce que, des siècles plus tard, Hegel (à sa manière, il est vrai) fait encore.

Métaphysique. Christian Wolff (1679/1754), le grand rationaliste, a divisé la philosophie comme suit. Hegel le suit dans cette voie. La métaphysique est une ontologie élaborée par les sujets.

a. ***Ontologie.*** La réalité dans ses traits généraux (collection) et dans sa généralité (système) est l’objet sans conteste.

Dans l’interprétation de Hegel (très traditionnelle au demeurant), la réalité est à la fois tâche, c’est-à-dire saisie de ce qui est donné et exigé, en tant qu’être doué de conscience. Par conséquent, l’ontologie est la base de la philosophie morale (éthique). En d’autres termes, une personne qui comprend et traite la réalité sans conscience est un “unwirklicher Mensch”, une créature étrangère à la réalité.

b.1. ***Trois sujets principaux.*** La réalité globale ou les êtres sont d’abord l’univers (cosmologie ou science de l’univers), puis l’humanité (psychologie ou meilleure science humaine) et enfin la divinité (théologie).

b.2. ***Autres sujets.*** Celles-ci sont innombrables, tout comme l’ensemble de la réalité est variée. Par exemple, la philosophie du langage, la philosophie du droit, -- la philosophie de l’histoire, etc.

En somme, un ensemble encyclopédique. Dans cet ensemble, la philosophie représente un ensemble d’échantillons.

Qu'est-ce que la "réalité" ?

Platon appelait l'ontologie "dialectique", Aristote "première philosophie", mais depuis Joh. Clauberg (1622/1685) elle est appelée "ontologie" (être ou être) et -logie (élever).

Définition. Définir, c'est articuler le contenu et la portée du concept. Que signifie "réel (ou presque)" et qu'est-ce que cela signifie ?

Quelque chose". C'est la réalité ou, comme le disaient les Grecs anciens, "l'être", tout ce qui est quelque chose, c'est-à-dire le non-rien. Diachronique : "tout ce qui a toujours été, est maintenant et sera toujours".

Identité... ou "solitude"". Ce mot désigne ce qu'est une chose dans la mesure où elle a un être propre (réalité). Une chose dans la mesure où elle coïncide avec elle-même. Cette identité signifie que quelque chose, bien qu'elle forme un tout (système) avec le reste de tout ce qui est, est néanmoins "essentiellement" (c'est-à-dire du point de vue de ce qu'elle est), distincte de lui.

Existence/essence.

Quelle est donc l'identité de quelque chose ? Platon distinguait déjà deux aspects dans l'identité de quelque chose dans la mesure où cette chose provoque une réponse affirmative à la double question suivante.

1. "A quel point une chose est-elle réelle ?"

On dit ensuite que c'est (diachroniquement : était, est maintenant, sera). Que ce soit le cas, c'est ce que montre le fait que ce soit le cas. C'est ce qu'on appelle l'"existence", c'est-à-dire l'existence réelle. Pour qu'il y ait une possibilité de vérification, une possibilité de réalisation, impliquée.

2. "Qu'est-ce que c'est vraiment ?"

Réponse : on dit ce qu'il est, et diachroniquement : ce qu'il était, est maintenant et sera toujours. C'est l'"être".

Ces deux aspects sont indissociables mais distincts. En un seul !

Contenu conceptuel/portée conceptuelle.

Le contenu de la réalité est l'identité dans ses deux aspects. L'étendue, c'est-à-dire ce à quoi le contenu se réfère, est tout ce qui est quelque chose, c'est-à-dire le non-rien.

Une telle étendue absolue est "transcendantale" (qui englobe tout). Car en dehors de tout, il n'y a rien ! On dit "le rien absolu" mais c'est une figure de style car ce rien absolu est "le rien absolu".

Dire que quelque chose n'existe pas dans les faits et n'a pas de manière d'être, c'est vendre une absurdité absolue ("absurdité sémantique" disent d'autres).

Être” et “être” (significations).

“Le mot “est” a au moins une douzaine de significations différentes”. Ainsi I. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 61. Comme d’autres (G. Frege (1848/1925), L. Couturat (1868/1914), B. Russell (1872/1970)), Bochenski soutient que cela rend inapplicable le terme “être” en tant qu’ambigu dans l’utilisation précise du langage.

Paradoxe.

Tous ces auteurs, lorsqu’ils s’expriment très correctement en la matière, utilisent régulièrement le terme “sont” : précisément pour affirmer que “sont” est inutile pour un usage correct de la langue.

Projection.

En logique, “être” est utilisé comme un mot. En logique naturelle, c’est un terme. Les mots ne sont pas confondus avec les termes. Ainsi dans “est beau” “être” est contextuel et donc un seul terme avec “beau”. Les logiciens et les cognitivistes utilisent les mots en fonction du contexte et jouent leur conception contre l’utilisation de “sont”. Ils projettent l’utilisation du langage logistique dans l’utilisation du langage naturel-logique.

1. Nom.

L’être” ou “l’être” ou “l’étant” signifie, dans l’ontologie traditionnelle, la totalité de tout ce qui est (diachroniquement : tout ce qui était, est maintenant, sera toujours). Dans ce concept global ou transcendantal, on situe les réalités singulières (“cet être ici et maintenant ou là et alors”) et privées (“ces êtres”).

2. Verbe

C’est là que les deux aspects de la réalité se manifestent.

2.1. Existentiel.

“Dieu est (là)”. “Tout ce qui est, est”. “C’était si loin”. Ainsi, “être” signifie être prouvable, être établi. Existence factuelle.

2.2. Essentiel.

“Dieu *est à l’œuvre*”. “Cette fille *est plus* jeune que ça”. “Il *était* si occupé qu’il *avait besoin de repos*”. Avec les mots en italique (en fait : les termes partiels), “est” ou “était” constitue un terme avec plusieurs mots. Ainsi, l’“être” sous-tend l’être ou l’essence (l’“être ainsi”).

Terme et concept.

En logique naturelle, un terme est l’expression verbale d’un concept. Si ce concept est composé de nombreux sous-concepts, de nombreux sous-termes lui correspondent, mais il reste un seul concept (la cohérence compte).

Par exemple, “ $2 \times 2 = 4$ ” est un concept (la somme de deux fois deux) mais exprimé mathématiquement en trois nombres (concepts) et deux signes d’opération (concepts).

Types de réalité.

Beaucoup comprennent mal le langage ontologique. Une explication.

1. En étant le devenir

“Ce qui devient n’est pas encore” (selon le langage non-ontologique). Tout ce qui change (naître/décéder, “bouger” comme le disaient les Grecs anciens) est un type d’être ou de réalité. Le terme “être” désigne à la fois les réalités temporaires et éternelles.

2. Être mental(e).

Différents types.

2.1. Doctrine de dessin.

“Si a et b, alors a ou b”. “ $2 \times 2 = 4$ ”. Les signes (symboles) ne sont pas des réalités” (c’est ce qu’on dit). Dans le langage ontologique, il s’agit bien d’“être” ou de réalités. Les mathématiques, la logistique ne traitent pas les nombres comme des données mais comme des réalités d’abord projetées dans l’esprit puis sur le papier, des “non-noughts”.

2.2. Onirique (onirique).

“Les rêves sont irréels”. Oui, en langage non ontologique. Les rêves sont à la fois une expérience et un contenu “quelque chose” ! Et - comme le savent les psychologues et d’autres personnes - les rêves peuvent avoir plus d’effet sur les personnes perturbées que les réalités situées en dehors de l’imagination et de l’esprit. - N’oublions pas les cauchemars, par exemple.

2.3. Fantastique (imaginaire).

“Les fantasmes sont irréels”. Oui, si l’on considère comme un axiome que la “réalité” n’existe qu’en dehors de l’esprit, en dehors de l’imagination... S. Freud a proposé la paire d’opposés “Lustprinzip/ Realitätsprinzip”, non pas en tant qu’ontologiste mais en tant que psychologue : les désirs, en tant qu’imprégnations et contenus, causent le comportement et se montrent comme des réalités.

2.4. Artistique.

La fiction artistique (y compris la fiction littéraire) (par exemple, la science-fiction) nous donne un type de réalité. Les utopies (depuis l’état idéal de Platon jusqu’aux produits des futuristes d’aujourd’hui) sont des réalités mentales mais pas des néants absolus.

Conclusion.

Le contenu conceptuel de l’“être” ou de la “réalité” est défini différemment dans le langage ontologique que dans le langage familier ou même et surtout dans les langues spécialisées. On ne confond pas les jeux de langage avec un autre.

Sinon, on crée souvent des malentendus déplorables. L’ontologie en est régulièrement victime.

La critique de l'ontologie occidentale par Heidegger.

Bibliographie : M. Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, Nijmegen/Leuven, 1997. Heidegger (1889/1976) a enseigné l'ontologie occidentale en 1935. En 1951, il en a fait publier le texte.

Penser en dehors de la réalité.

'Seinsvergessenheit', comme il l'appelle. -- Selon Heidegger, la manière occidentale d'avoir et de faire l'histoire ("Geschichtlichkeit") avec son rationalisme, sa technicisation (l'ingénierie sociale de l'être), avec sa désacralisation, sa calamité écologique, sa massification des êtres humains, montre que la métaphysique occidentale, racine de la culture occidentale, pense et vit en dehors de la véritable nature ("essence") de l'"être". Comme irréel.

L'ontologie fondamentale.

Retour aux fondements de l'ontologie ! À la question : "Qu'est-ce que l'être maintenant ?". Car "l'Occident" (de Platon à Nietzsche) confond l'être avec un autre être. Cette confusion explique la misère de la culture occidentale.

Déclarations inexactes.

L'être, qui s'étend au-delà de tout être (à comprendre comme un donné), a été distingué par erreur du devenir, du paraître (semblant), de l'appartenance ('Sollen'), qui est dans la morale, la loi, ce qui se montre, la pensée (contenu de la pensée). Ainsi, entre autres, le fait d'être omniprésent a été confondu avec le fait d'être matériellement palpable et tangiblement présent (comme le voient les matérialistes).

La véritable nature de l'être était ainsi obscurcie plutôt qu'éclairée. Car il y a l'être en devenir, l'être apparent, l'être propre, l'être pensant, l'être matériellement tangible. Mais l'être ne s'identifie pas à elle : il la dépasse en étant présent en elle.

En d'autres termes, une grande série d'"ignorationes elenchi", une incompréhension globale de ce dont il s'agit vraiment, à savoir "Qu'est-ce que la réalité exactement ?". Comprendre : la réalité sans plus.

Remarque : Heidegger était un nazi. Jusqu'à la fin de sa vie, mais de manière nuancée. Beaucoup sont donc tentés de lui appliquer une sorte d'argumentum ad hominem. Et confondent trop facilement le fait - son nazisme - avec son argumentation réelle, dont nous avons brièvement exposé l'essence ci-dessus.

L'“identité” comme une identité abstraite et immuable.

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg, *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899,115. Nous lisons ce que Bolland, un hégélien, écrit sur le sujet.

1. L'expérience directe (perception) et le sentiment sont le premier degré de la pensée. Le fait concret, ici-et-maintenant, se montre dans son “ceci-ici-et-maintenant”.

2. L'esprit d'abstraction, par contre, sélectionne dans les données concrètes (phénomène) quelque chose qui est séparé du reste (= abstraction), s'y attache et ce qui est décisif, il l'établit comme immuable dans un concept (définition). - C'est ainsi que la logique de l'époque interprétait l'“identité”.

Exemple.

La physique, en tant que pensée abstraite immuable, établit par exemple “ceci-maintenant” comme “métal” dans une définition physique, qui laisse tomber le “ici-et-maintenant” pour ne garder que le ceci - par exemple le métal - comme donnée immuable.

En d'autres termes, dans l'esprit du physicien, un concept non ambigu correspond au fait donné, auquel correspond un terme non ambigu dans le langage de la physique.

Dans le langage parlé et écrit de la physique, le terme conserve son sens invariable et abstrait, de sorte qu'entre physiciens, il existe un concept prévisible et sans ambiguïté sur lequel repose la communication. - C'est ainsi que Hegel a interprété la logique “formelle” de l'époque.

“A est A”.

Ou abrégé symboliquement “A=A”. -- A' (sujet, donné), détaché du contexte de la concrétude, détaché du processus de l'univers, possède une identité, une identité séparée et immuable. C'est sa carte de singularité.

A “ comme sujet d'une phrase demande “ A “ comme prédicat, où “ A “ comme prédicat est tout aussi séparé - interchangeable.

C'est l'axiome d'univocité ou d'univocité qui permet de créer des textes dans lesquels un seul et même terme exprime un seul et même concept qui correspond à une seule et même expérience.

Déviations.

Toute personne qui ment, toute personne qui parle ou écrit comme un pet, toute personne qui est négationniste est coupable de cette identité.

Caractère.

“Celui qui veut quelque chose de grand doit savoir se limiter” (J.W. Goethe). Le “caractère” est “d'avoir des objectifs non ambigus, immuables et séparés des autres”. Ainsi Bolland avec Hegel.

La phénoménologie comme rencontre vivante avec la réalité vivante.

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg., *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 235.
L'hégélien Bolland distingue à juste titre deux modes de pensée.

1. "Cette rose est rouge".

1.1. La logique abstraite sépare d'abord les données individuelles de leur contexte concret -- "Au sujet 'rose', j'ajoute, en jugeant indépendamment, le dicton 'rouge'". Il y a d'abord eu - pensée à part - "cette rose" et ensuite - pensée à part - "rouge".

1.2. La logique spéculative (concrète) pense ensemble ce qui est donné de manière cohérente. Cela signifie que pour une telle pensée "cette rose est rouge". Ce n'est pas elle qui ajoute de la rougeur à cette rose ! Car la rose ne fait qu'un avec la rougeur ; plus encore, elle est un concept vivant (elle naît, développe au fil du temps sa propre couleur rouge qui émerge de sa forma, de son être même). Ce n'est que dans un laps de temps que nous comprenons vraiment la rougeur qui n'existe qu'à un moment donné : "Cette rose est (maintenant) rouge".

Jules César".

Si la rose est un concept vivant (comme un être organique), un être humain l'est encore plus.

2.1. Résumé La logique pense à "Jules César" comme une réalité détachée de l'histoire romaine et de sa généalogie. Ce que les livres d'histoire en disent est ajouté à ce concept abstrait par un historien vivant qui ajoute des réalités les unes aux autres.

2.2. La logique spéculative pense les choses existant ensemble (y compris entre elles) et en mouvement, c'est-à-dire comme un processus. Ainsi, Jules César (-101/-44) est un concept vivant, qui ne fait qu'un avec tous les phénomènes que Jules César présente et qui ne fait qu'un avec la vie en phase qu'il "est". Il devient une réalité.

Donc : J.C. est né à Rome, a fait la guerre en Gaule pendant dix ans, a franchi le Rubicon. Ces phrases sont des phrases mortes à moins qu'elles ne soient considérées comme des moments (aspects mobiles) de la compréhension vivante (comprendre : compréhension objective ou forma) qu'était J.C.. Tous les événements qui le caractérisent, c'est-à-dire qui forment sa compréhension dans le temps, étaient déjà présents dans son existence depuis le ventre de sa mère.

Les concepts dans lesquels nous pensons à lui, les jugements que nous portons sur lui, ne sont que ce qui apparaît comme son être évolutif (forma) ou son concept objectif. Nous n'ajoutons rien ! Nous exprimons ce qui lui appartient en tant que compréhension vivante. C'est la rencontre vivante avec la réalité vivante.

Les enfants et les données évolutives.

“Un A qui évolue est un A qui évolue”. Voici l’axiome d’identité. Or, ce qui évolue comporte des incertitudes qui conduisent à des suppositions.

Bibliographie : J. Cohen, *Chance, skill and luck. (La psychologie des devinettes et des jeux de hasard)*, Utr./ Antw., 1965, 165vv.

Donné : “Il va probablement pleuvoir”. Demandé : “Que signifie cette phrase ?” (question posée à des filles de 10 ans). Le phénomène est ici une déclaration. Les exemples suivants montrent comment la phrase, une déclaration sur un phénomène évolutif, est comprise. À travers la phrase, les filles sont confrontées à une évolution, c’est-à-dire à un changement de forme d’être ou de “forma” (concept objectif).

1.1. “Il est très probable que”. “Je suppose que oui”. “Je n’en suis pas sûr”. “Je le crois vraiment”.

1.2. “Probablement” signifie qu’il pourrait ou pourrait pleuvoir.

2. “Il pourrait pleuvoir. Je pense qu’il va pleuvoir. Je suis sûr qu’il va pleuvoir... Je doute qu’il pleuve”.

3. “Il pourrait pleuvoir abondamment. Il pourrait y avoir du tonnerre et des éclairs, ça pourrait être amusant. Vous allez probablement l’apprécier. Il va probablement venir te chercher”.

Note -- Les réponses passent des affaires au plaisir.

Induction statistique.

L’induction est statistique si son estivage (son total) diffère à la fois de 0 % et de 100 %.

Il est plus probable qu’il pleuve que qu’il ne pleuve pas.

Note : “Probablement” implique en effet un degré plus élevé de “sera”.

Environ 45%. -- Il est presque mais pas tout à fait certain qu’il pleuvra.

Note -- Le “shall be” est poussé jusqu’au bout ici.

-- Il est tout aussi probable qu’il pleuve que qu’il ne pleuve pas.

Note -- Le probable est ici affaibli.

Phénoménologique-logique. La phrase “Il va probablement pleuvoir” exprime l’impression de la créature sur l’évolution du temps. Le concept objectif (forma) est tellement glissant que la certitude n’existe pas et que l’on est obligé de deviner et de jouer - titre du livre. - Des phénomènes rigides nous sourient. Ceux qui sont changeants rendent plus difficile notre compréhension subjective de ce qui est donné.

Données en cours de développement.

Bibliographie : Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888.

“Aucune phrase philosophique n’a suscité la gratitude de gouvernements à l’esprit étroit et la colère de libéraux tout aussi étroits d’esprit que la célèbre phrase de Hegel : “ Tout ce qui est réel est raisonnable (‘vernünftig’) et tout ce qui est raisonnable est réel “.

Est “raisonnable” tout ce qui a une raison ou un motif suffisant. Elle est immédiatement justifiée et donc “réelle”, c’est-à-dire qu’elle peut remplir sa mission.

Ainsi : dans la Rome antique, le royaume est devenu irréel et la république est devenue réelle. Plus tard, la République est devenue à son tour irréelle et l’Empire est devenu réel.

Selon Hegel, en 1789, “l’ancien régime” était devenu si irréel que la Révolution française - dont Hegel était un partisan enthousiaste - était justifiée, car elle était “réellement” adaptée aux changements.

Réécriture.

Hegel reprochait à la logique formelle de son époque sa “rigidité”. “A = A” où A est immuable... Pourtant la logique formelle résiste à ce reproche. Et il le fait comme suit.

Le donné - par exemple une situation politique - est une forme évolutive (concept objectif). Saisir ces données dans leur évolution signifie former à partir de ce concept objectif évolutif le concept subjectif le plus correct possible. C’est-à-dire : suivre l’évolution. Suivi de près. C’est la phénoménologie appropriée. Elle ne se limite pas à une phénoménologie rigide ! Immédiatement après la logique, c’est-à-dire la recherche des raisons ou des motifs, des raisons d’être, des phénomènes en évolution, dans le sillage de la phénoménologie. C’est la bonne logique.

En fait, notre description des phénomènes est souvent ossifiée et notre compréhension logique des phénomènes est tout aussi éloignée des changements que les phénomènes nous offrent.

Alors ce que Platon, *Soph.* 229, dit : “para.frosunè”, penser en dehors de la réalité. Nous sommes alors, dans le langage hégélien, “unwirklich”, c’est-à-dire que nous n’avons plus de véritable raison d’être (justification) sur un ou plusieurs points et que nous prenons du retard sur les évolutions que l’“être”, la réalité, subit en permanence. Alors nous ne sommes plus “raisonnables” avec nos concepts subjectifs.

L'ontologie comme philosophie de la culture.

Les mathématiciens, engagés dans la résolution de problèmes, mettent en avant le schéma “problème/solution” (phénoménologie/logique). Le concept hégélien de “réel” comme “ce qu’une tâche peut gérer” élargit le schéma mathématique pour inclure la culture et son histoire.-- Nous expliquons.

1. Culture (éducation).

La “nature” (la réalité donnée) en tant que complexe global de tâches est le défi (A. Toynbee). La culture consiste à appréhender cette nature (données et exigences) et à y faire face (solution).

Apprendre à se servir d’un stylo, réparer une conduite d’eau, utiliser correctement un ordinateur sont autant de tâches qui peuvent être maîtrisées. Ceux qui sont capables de gérer des tâches prouvent qu’ils ont une vision de la réalité (GG) et qu’ils sont capables de faire face à la réalité (GV).

C’est le fondement ontologique ou la raison d’être de l’autorité : celui qui peut gérer les tâches, fait respecter l’autorité. C’est la raison d’être de l’éducation : ceux qui éduquent apprennent à saisir et à gérer la réalité donnée, c’est-à-dire à être réels - au sens hégélien du terme.

2. Concept général de la culture.

1.1. Cette définition ontologique de la culture (éducation, autorité) rend justice aux cultures primitives. L’ethnologie, libérée de l’ethnocentrisme occidental, établit que les “sauvages” ou les “gens de la nature” saisissent aussi des tâches et sont “réels”, capables d’être traités. Parfois plus experts que nous.

1.2. Le même concept de culture donne une place aux formes élitistes et populaires de résolution des problèmes.

2. En même temps, il couvre les solutions modernes et post-modernes aux problèmes.

Philosophies culturelles.

Le marxisme tient ou tombe avec la “praxis”. Le pragmatisme place la “résolution de problèmes” au centre. L’existentialisme s’en tient à “exister”, ce qui ne signifie pas ici “exister réellement”, mais “exister réellement en tant qu’être humain dans le monde”. En tant que personne jetée dans le monde, l’homme doit faire face à des tâches. En tant que concepteur, l’homme esquisse l’une ou l’autre forme d’adaptation dans le “design”.

Trois approches de la “nature” ou du “monde”, c’est-à-dire de la réalité rencontrée pleine de tâches (GG+GV) qui trouvent une solution dans la praxis, la “résolution” ou l’existence. Dans les trois cas, il existe une ontologie de la culture bien définie. La phénoménologie et la logique prennent un sens fondamentalement culturel.

O. L'ontologie de Willmann.

Otto Willmann (1839/1920), dans son *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 1031/1037, distingue “les trois éléments de la vie croyante dans le monde” (o.c., 1032).

1. Mystique (théiste). Elle est également appelée “foi” (croyance en Dieu alors) ou “vie contemplative”. -- L’élément mystique en nous prête attention aux idées (transcendantes) de Dieu (le Dieu biblique) dans l’expérience (immanente). En d’autres termes, le croyant en Dieu est attentif à la manière dont Dieu pense la réalité en lui et autour de lui.

2. Spéculatif. Appelé aussi “rationnel” (au sens de logiquement justifiable), l’élément spéculatif en nous explore (“Forschung”, comme l’appelle Willmann) la réalité : nous la découvrons en la vivant.

3. Éthique. La vie - l’“acte” (“die Tat”) dit Willmann - qui laisse l’élément mystique et l’élément “rationnel” faire justice, dans la compétence et la conscience, est un comportement “légitime”, c’est-à-dire un comportement logiquement justifié. Pour reprendre les termes de Hegel, un “comportement réel”.

Note : Willmann a passé une bonne partie de sa vie spéculative à tenter de rétablir l’idéalisme de Hegel sur une base catholique.

Note : On pourrait utiliser de nouveaux mots pour décrire la triade de la philosophie de Willmann comme “transempirique/ cognitive/ déontique”.

La triple critique de la modernité de Willmann.

Willmann a été élevé comme un rationaliste moderne, mais est devenu catholique par la suite.

1. Le mystique en nous est abandonné par le rationalisme incrédule (athée).

2. Le “rationnel” (spéculatif) est obscurci par l’empirisme, le sensualisme et le matérialisme modernes (qui accordent tous trois une importance excessive au sensuel).

3. L’éthique en nous est abandonnée par l’autonomisme moderne (ce n’est pas Dieu ou la réalité objective mais l’homme moderne qui décide de manière autonome du bien et du mal).

L’idéalisme.

Le concept de culture de Willmann tient ou tombe avec sa théorie platonisante des idées (au sens patristique) : c’est l’inclusion des trois éléments mentionnés ci-dessus.

En d’autres termes, l’homme “réel”, en explorant la réalité, y découvre les idées de Dieu et organise sa vie en fonction des concepts qu’il acquiert à partir des idées de Dieu.

4. Cette quatrième section développe la théorie de l'identité ontologique.

En logique naturelle, l'“identité” est ce qui fait qu'une chose est ce qu'elle “est”, “en soi”. Une chose selon elle-même (disait Parménide d'Élée). Pas selon nous, par exemple.

Cela la rend différente - lorsqu'on la compare - de tout le reste de la réalité totale (dichotomie).

Note - Dans le langage nationaliste, par exemple, on insiste souvent sur la différence entre sa propre identité (pensée populaire) et celle de ceux qui sont “différents”. Dans le langage psychologique, “identité” signifie ce que l'on doit déjà être ou ce que l'on voudrait être, de sorte que, dans une crise d'identité, un jeune homme ne sait pas (très bien) ce qu'il devrait être ou ce qu'il voudrait être.

L'axiome d'identité (Ce qui est (ainsi) est (ainsi)) inclut nécessairement l'axiome d'incohérence ou de contradiction. Ce qui (ainsi) est, ne peut en même temps ne pas (ainsi) être) et le troisième axiome exclu (... il n'y a pas de troisième possibilité). C'est la définition du dilemme (ou bien ou bien).

Des expressions telles que “cercle carré” sont en elles-mêmes un non-sens absolu selon l'axiome d'identité et sont donc impensables (bien que prononçables).

Le terme “rien” trouve ici sa définition.

Il y a le néant absolu (ce qui, en passant, est une figure de style car cela signifie que le néant absolu est en fait le néant absolu), un terme que l'on peut prononcer mais pas penser. Si on le “pense”, alors à travers tout ce qui est. A travers les détournements de la réalité -- comme absente.

Réalisme conceptuel / nominalisme conceptuel.

Ce couple domine toute l'histoire de la métaphysique, bien que dans des variantes. Elle intéresse également les mathématiciens.

H. Ponchelet, *Mathématiques (Les sept énigmes de Paris)*, in : *Le Point* (Paris) 20.05.00, 4, note que pour les réalistes conceptuels (Platon, Poincaré) les objets des mathématiques sont eux-mêmes (et donc découverts), alors que les nominalistes conceptuels (Hilbert) les considèrent comme des “constructions” de l'homme (des coquilles vides que l'on remplit à volonté).

L'axiome de la contradiction, par exemple, dans la logique naturelle, est quelque chose qui concerne la réalité en soi, et non un “axiome” qui est introduit unilatéralement comme une des règles de la pensée.

Pour certains, le fait est là en soi avec ses propres lois ; pour d'autres, on peut le faire et on lui donne des lois.

Différence/écart entre l'ontologie et la science professionnelle.

Bibliographie : E. Treptow, *Der Zusammenhang zwischen der Metaphysik und der zweiten Analytik des Aristoteles*, in : *Epimeleia*, Munich / Salzburg,

1966.

Commençons par le langage concret. Comme Aristote lui-même le dit quelque part dans sa métaphysique, dire de quelque chose (par exemple, une fille ici et maintenant) qu'elle est là, qu'elle est "être", c'est affirmer de cette chose ce qui peut être affirmé de toutes les réalités possibles - tout ce qui est. Plus précisément : d'une part, on situe par exemple cette fille ici et maintenant dans la totalité de l'"être" (tout ce qui est) en s'appuyant sur l'observation ; d'autre part, on n'en dit rien qui soit propre à cette fille en restant vague, -- en laissant ouvert ce qu'on peut en dire.

En d'autres termes, l'ontologie pose la question "Dans quelle mesure une chose est-elle réelle ?". (à laquelle répond la phrase "Cette fille ici et maintenant est l'être") mais elle pose aussi la question - d'ailleurs non sans la question précédente - "Comment (cette fille ici et maintenant) est-elle réelle ?". La phrase "Cette fille est quelque chose (être)" ne répond pas à la deuxième question ontologique, sauf comme un prélude (comme un lemme, dirait Platon).

L. Deacock, *Structure et ontologie (Quelques tendances des mathématiques contemporaines)*, in : *Tijdschr.v. filos.* (Leuven) 61(1999) : 1, 139/155, parle à un moment donné de "l'ontologie des mathématiques" (vers 1950 ; W.V.O. Quine). En clair, ce que les mathématiques ont pour objet - les nombres et les espaces, les structures, les axiomes - ne sont pas des choses. "Il doit y avoir (composer) la valeur d'une variable mathématique, par exemple". (Quine).

Cependant, l'ontologue sait ce qui suit.

Il y a l'être transcendantal (qui englobe tout) - un (unique) - comme concept de base, qui se réfère à tous les êtres (choses, données, réalités) possibles - nombreux, voire infiniment nombreux.

On prête attention à la dualité "un/plusieurs". Dans un certain sens, il s'agit d'un couple conceptuel mathématique. Mais il est impossible d'en déduire ce qu'est, par exemple, une variable ou une structure mathématique. Il existe un gouffre béant entre le concept unique et global de "tout ce qui est" (l'être) et la multiplicité illimitée de "tout ce qui est" (les innombrables êtres qui ont été, sont et seront toujours).

Conclusion - L'ontologie est le cadre philosophique d'une science professionnelle, mais pas plus que cela. Dans ce sens - maigre - l'ontologie fonde les sciences professionnelles.

L'axiome d'identité.

L'identité signifie la réalité inhérente à une chose comme coïncidant avec elle-même. L'être ou l'essence de quelque chose.

1. Taxonomie de l'identité.

Axiome" signifie "prémisse". -- "Tout ce qui est, est" (existential) et "tout ce qui est, est ainsi" (essential). "Laisser l'être être" disait Heidegger. "Un fait est un fait" dit le positiviste.

2.1. axiome de contradiction.

"Quelque chose ne peut pas être et ne pas être en même temps" (ex.) et "Quelque chose ne peut pas être et ne pas être en même temps" (ess.)- ; Autre nom "principe d'inconsistance". - Ainsi : "Cette rose est rouge et non pas non-rouge". La rose est soit rouge, soit pas rouge. C'est un dilemme.

2.2. Troisième axiome exclu.

"Quelque chose est un fait ou n'est pas un fait" (ex.) et "Quelque chose est ainsi ou n'est pas ainsi" (ess.). Dans les deux cas, "la troisième possibilité est exclue" est souligné.

Une rencontre

'Rencontre"', c'est-à-dire Je, tu, nous" confronté à quelque chose (son, sa, donnée). Ici : avec l'identité de la réalité comme sujet d'un jugement.

a. Le sujet ("tout ce qui est" ou "tout ce qui est") est l'original qui demande des informations sur sa propre identité factuelle et essentielle.

b. Le dire ("est" ou "est ainsi") est le modèle, c'est-à-dire ce qui fournit l'information demandée (ici sur l'identité comme fait et comme être).

En d'autres termes, il ne s'agit pas d'une pure répétition (tautologie dénuée de sens) mais d'une réponse affirmative à la demande que tout ce qui est ou est comme fait sur nous, à savoir être reconnu comme étant ou comme cela. Cela présuppose notre respect pour tout ce qui est ou est ainsi. Si nous respectons tout ce qui est, et si nous sommes honnêtes à ce sujet, nous savons en conscience, base de toute moralité, que nous sommes obligés de dire "Ce qui est, est" et "Ce qui est, est".

La suppression inconsciente de ce qui est vrai est contraire à l'axiome de base de l'ontologie et de la logique. Le négationnisme des nazis et des communistes concernant leurs holocaustes respectifs est également contraire à l'axiome de base énoncé ci-dessus. La phénoménologie se tient ou tombe avec elle : ce qui se montre, se montre. Comme étant là. Comme un donné qui se présente et comme un donné qui est indubitable.

Vous voyez, le principe d'identité est plus qu'une affirmation "a = a". C'est l'engagement de base de toute la personnalité.

Vie quotidienne et contradictions.

D. van Dalen, *Formele logica (An Informal Introduction)*, A. Oosthoek's, 1971, 34, dit ceci : "Formel" signifie ici "formalisé" et "informel" signifie "non strictement formalisé".

Van Dalen.

Les systèmes formalisés tels que la logistique impliquent l'absence d'axiomes et de dérivations (propositions) contradictoires.

1) "En soi, une contradiction ne serait pas si mauvaise. Nous rencontrons des contradictions tous les jours dans notre vie quotidienne. Un remède efficace a été trouvé pour cela : "Il suffit de ne pas en parler et de regarder nonchalamment par la fenêtre".

2. Or, la science, qui, selon M. van Dalen, est largement fondée sur la logique propositionnelle, ne tolère pas les contradictions.

Notes.

Ceux qui lisent ceci ne peuvent échapper aux questions.

1. La contradiction "en soi" - contrairement à ce que prétend van Dalen - est invariablement une violation de la pensée cohérente et immédiatement correcte.

En ce sens, il est "mauvais", car il ouvre la porte à tous les axiomes et dérivations possibles des axiomes qui dominent la vie quotidienne. Quiconque a l'œil pour quoi, -- même dans notre monde dominé par la logistique et les sciences naturelles, peut voir où mènent les contradictions -- "pas si mauvaises".

2. L'axiome par excellence pour soutenir une telle affirmation est le nominalisme appliqué à la vie quotidienne.

Tout ce qui est, n'est qu'en soi - "en soi" - un vain nom (lat. : nomen);--sans contenu de réalité (forma ou être). Puisque, pour le nominalisme, tout peut être fabriqué, un tel nom vain, -- vide, est une coquille vide. Il peut être rempli, comme en logistique, par sa propre "fabrication" qui n'a rien à voir avec le donné et le demandé, sinon comme une matière malléable, malléable selon la volonté autonome de l'homme (moderne).

Le fait que l'on remplisse des symboles logistiques de manière arbitraire, bien que selon des "règles" et des "lois", a un effet sur le papier au départ. Le fait que l'on remplisse les mêmes données et les mêmes demandes (tâches) dans la vie quotidienne est soumis à la loi des processus causaux : par exemple, celui qui "remplit" le feu comme inoffensif, se brûle par lui ... du moins dans la vie quotidienne. Pas sur le papier.

Dilemme. Trilemme.

Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1953, 32/34 (The dilemma).- Le dilemme est l'application pure et simple de l'axiome de contradiction : "Soit ... soit ...". (pas de troisième possibilité).

1. *La même chose après coup.*

Une sentinelle n'a pas donné l'alerte. Son supérieur : "Soit vous étiez à votre poste, soit vous ne l'étiez pas. Si ce n'est pas le cas, vous avez échoué deux fois dans votre devoir. Si vous l'êtes, vous avez quand même manqué à votre devoir".

Diagramme : "Soit p, soit -p". Modèle ou contre-modèle. "Si -p, alors r. Si p, alors r".

2. *Une double réflexion après coup.*

Quelqu'un est convoqué. Il est accusé d'une infraction mineure au code de la route dont il n'est pas responsable. "Soit je plaide coupable, mais alors je suis condamné pour une erreur que je n'ai pas commise, soit je ne plaide pas coupable, mais alors je dois passer toute la journée en prison.

Dilemme.

Un véritable dilemme implique au moins deux mais pas plus de deux possibilités incohérentes. Le fait que des erreurs soient possibles est démontré *par Ch. Lahr, Logique*, Paris, 1933-27, 52B.

Epikouros de Samos (-341/-271 ; fondateur de la philosophie épicurienne) a raisonné comme suit.

1. En d'autres termes, si l'âme meurt avec le corps mourant, alors toute vie émotionnelle cesse et on ne ressent rien à la mort.

2. Ou, si l'âme survit à la mort, elle échappe aux malheurs de la vie incarnée et est plus heureuse qu'avant.

Dans les deux cas, l'âme n'a rien à craindre de la mort.

Calendrier : même réflexion après coup.

Critique.

Il y a une troisième possibilité ! L'âme survit mais, à cause d'actions peu scrupuleuses, elle est sujette à des regrets égoïstes ou même à des remords moraux.

H. Arendt (1906/1975), dans *La condition humaine*, reproche à K. Marx une incohérence : il définit l'homme comme "animal laborans", mais dans l'état futur communiste, il le définit comme radicalement libre de tout travail. Pour Arendt, il s'agit d'une contradiction dans un point clé de la doctrine marxiste.

“Cercle carré” comme absolument rien.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 495s.

La phrase “Un cercle carré existe” peut être prononcée mais pas pensée. Ce qui met en évidence la différence radicale entre parler et penser.

La preuve par l'absurde.

Est “incongru” (absurde) tout ce qui ne peut même pas être montré ou démontré comme étant sans essence et sans existence, c'est-à-dire le non-être ou le rien ? Il n'y a rien, ni phénoménologiquement ni logiquement, juste “n'importe quoi”.

Donné. - Le carré et le cercle en tant que “formae”, structures ou plutôt concepts.

demandé.-- La valeur ontologique de l'expression “cercle carré” ou “carré rond”.

A.1.

Donné. -- Un cercle est une surface définie par un rayon (identique partout). C'est la circonférence

1. Un carré est une surface avec un point central autour duquel se trouvent quatre lignes égales, formant une ligne fermée. C'est le périmètre.

2. Les deux formes géométriques “formae”, en fait des “formes d'être” ou des concepts, présentent une cohérence sans contradiction. Et sont immédiatement existants. Possible. Pensable. Quelque chose.

A.2.

Demandé -- Les deux formes d'êtres (ici : les formes géométriques d'êtres) peuvent-elles exister en un seul ? Sont-ils, en plus d'être partiellement identiques, totalement identiques ?

B.

Nous appliquons la méthode comparative. La contradiction interne (contradiction, incohérence) se manifeste (devient un phénomène, une chose directement perceptible, pour ainsi dire) dès que l'on compare les deux contours, pour ainsi dire, et qu'on les place l'un sur l'autre. Comme si on essayait de les voir comme totalement identiques.

1. Le carré ne montre que des lignes droites tandis que le cercle ne montre que des courbes.

2. Le carré a des rayons qui sont inégaux à partir de son centre, alors que le cercle n'a que des rayons qui sont égaux.

L'axiome de contradiction dit que, dans tous les cas, tout ce qui est, ne peut pas être “ainsi” (première forme d'être) et ne pas être “ainsi” (deuxième forme d'être) en même temps. Par exemple, pas en même temps une courbe et une ligne droite, pas en même temps une longueur égale et une longueur non égale.

Le contenu conceptuel “cercle carré” n'est absolument rien. La portée conceptuelle est également absolument nulle. Le contenu d'un tel concept - non-concept plutôt - n'est rien. Absolument ou totalement rien.

Le terme “rien”.

Comme tous les mots, “rien” est ambigu ou plutôt analogique. Le sens fondamental est “l’absence” d’être, de réalité.

1. Le néant absolu

Tout ce qui n’est ni l’être (essence) ni l’existence réelle (existence) n’est absolument rien, c’est-à-dire rien de manière absolue ou radicale.

Note - De même qu’un “ensemble vide”, c’est-à-dire sans éléments, est ontologiquement “sans ensemble”, le “néant absolu” n’est absolument rien. Aucun être. Un terme vide.

2. Le néant relatif ou relatif.

Ici, le vide est limité.

2.1. “Il n’y a rien dans cette pièce”.

Ontologiquement, cette expression signifie que les objets et les personnes possibles ne sont pas là, mais qu’il y a un espace matériel (par exemple, il y a de l’air à respirer).

2.2. “Le vide”.

Ontologique : bien qu’il n’y ait pas d’air, il y a un espace matériel, un lieu pour les choses matérielles.

Les deux cas de “l’espace vide” : dans lequel il n’y a soi-disant rien, sont en fait des êtres, des réalités, ouverts au remplissage. Rien” signifie “un certain degré d’absence” (de choses, de personnes), et non une absence absolue comme dans le cas du vide absolu. Considérons quelques expressions.

1. “Rien n’est créé à partir de rien”.

(sauf dans le langage familier) - Vlad. Soloviev (1853/1900), parlant des étapes de l’évolution, dit : “De “a + b” peut émerger soit a, soit b, soit a + b ! Mais de “ni a ni b” rien ne peut émerger”.

Plus précis. Quelque chose qui commence n’existe qu’en raison de quelque chose qui a déjà été donné (comme la raison ou le fondement de son existence).-- Hegel place au début du processus de l’univers le “néant”. Bien. Mais alors pas le néant absolu mais le néant relatif, c’est-à-dire l’être ou la réalité sous une forme initiale.

2. “Dieu crée à partir de rien”.

Ne s’applique qu’au Dieu de la Bible. L’expression signifie : Dieu crée, c’est-à-dire fait naître, à partir de rien en dehors de lui-même. Il crée à partir de sa propre richesse inépuisable d’être ou réalité “infinie”.

Les exemples mentionnés montrent que la distinction entre le néant absolu et le néant relatif, entre l’absence radicale et l’absence limitée de réalité, est décisive.

Deepl 20 10.18 log 55/159

Cette quatrième section traite du résumé (summering) à la fois de manière inductive et déductive. Résumer, c'est ramener une multitude à l'unité ou vice-versa.

Induction summative.

Elle part d'échantillons (typiquement inductifs) dans une classe (distributif) ou dans un système (collectif). Le premier est une généralisation, le second une généralisation. Le premier repose sur la similitude, le second sur la cohérence.

Aristote appelle l'induction sommative simplement induction et l'induction amplificatrice de connaissances (d'au moins un à tous ou à la totalité) qu'il appelle induction par l'exemple.

Platon connaissait très bien ces deux formes de résumé : il les appelait tout (collection) et ensemble (système). Une idée platonicienne, en outre, est le résumé de tous les spécimens d'une classe ou du tout de toutes les parties. C'est le deux en un.

L'estivation est à la fois préscientifique (par exemple chez les primitifs) et scientifique (dans toutes les sciences par exemple) fondamentale. L'homme en tant qu'être rationnel ne veut pas se perdre dans la multitude de données mais cherche à les résumer pour mieux les contrôler.

Un exemple - très actuel d'ailleurs - d'estivage diachronique est ce qu'on appelle le développement intégral de produit (également développement global de produit) : on suit la création d'un produit du début à la fin.

Il s'agit d'une actualisation du concept platonicien et aristotélicien de définition génétique, qu'Aristote a certainement favorisé.

M. Faraday et P. Atkins clarifient le concept de réaction chimique (et l'ensemble de la chimie) à partir d'un échantillon.

Déduction summative.

La définition récursive du concept nombre entier supérieur à zéro, la règle syntaxique (par exemple le contenu conceptuel de la multiplication), les mathématiques avec des lettres introduites par le Père Viète sont des exemples de déduction sommative.

Note -- Les réalistes conceptuels considèrent que le résumé s'appuie sur les propriétés objectives des données. Les nominalistes conceptuels considèrent le résumé comme l'attachement de produits de pensée généraux ou globaux (projections) à la multiplicité en soi purement lâche des données (objets).

Synthèse (sommative ou induction complète).

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27,591 (*Induction aristotélicienne*).-
- Induire, c'est prélever des échantillons. L'induction sommative consiste à prélever tous les échantillons.

Exemple.

L'établissement d'une liste de tous les biens meubles ((in)succession) ou la réalisation d'un inventaire est une induction sommative.

1. Distributif (classe).

Un enseignant corrige les devoirs, les relit - un, tous séparément (analyse) et conclut : Je les ai tous améliorés (synthèse). Logique : elle raisonne à partir de chaque travail individuel jusqu'à l'ensemble. Résumer, généraliser.

2. Collectif (système).

Une fois nommé, un enseignant parcourt chaque partie du bâtiment scolaire séparément (analyse) et résume : J'ai parcouru tout le bâtiment scolaire (synthèse). -- Résumer, c'est-à-dire rassembler toutes les parties.

Note -- Les termes analyse et synthèse viennent de R. Descartes.

Compréhension (formation).

L'enseignant s'est forgé une compréhension d'une classe (collection) (toutes les œuvres) et d'un système (bâtiment entier).-- Base : similitude et cohérence.

Le contenu conceptuel est un trait : j'ai progressé et j'ai réussi.

Le champ d'application du concept, c'est-à-dire tout ce qui présente ces caractéristiques, est soit l'ensemble des pièces, soit l'ensemble du bâtiment.

Généralisation / globalisation.

Platon parlait de tout et de totalité. La scolastique (800/1450) a appelé la classe compréhension distributive et le système compréhension collective. Dans les deux cas, on résume ou on totalise. On résume (lat. : summa) ou totalise.

L'induction aristotélicienne.

Aristote appelait induction l'énumération complète. Ce que l'on appelle aujourd'hui l'induction sommative, -- c'est l'essence éprouvée de l'induction par l'exemple, c'est-à-dire l'induction d'expansion ou d'amplification de la connaissance qui va de la conclusion résumée à d'autres cas similaires, c'est-à-dire de certains (au moins un exemplaire ou une partie) à tous les exemplaires d'un système ou à l'ensemble de toutes les parties.

Ce type d'élargissement de la connaissance est également appelé induction socratique (dont l'induction baconienne n'est qu'un type, à savoir celle qui se réfère au lien cause/effet). On voit que la similitude et la cohérence fournissent les concepts de base.

Induction sommative avec Platon.

Bibliographie : Platon(n), Filebos 18b/d.

L'hénologie est l'unification.

Car ils, en latin : unum, est un. Tant au sens élémentaire (Deux est constitué de deux unités) qu'au sens global (La multitude présente l'unité).

Cette intuition est au cœur de la doctrine de l'ordre platonique.

Ce que les scolastiques ultérieurs appellent totum logicum (concept distributif, ensemble ou classe) et totum physicum (concept collectif, système ou système), est désigné chez Platon par les termes tout et entier.

Grammatikè (théorie littéraire).

L'induction sommative se manifeste dans le texte sur les sons de la langue (enregistrés dans les lettres de l'alphabet).

Nous divisons de telle manière que le sens distributif et collectif est exposé en ce qui concerne l'estivage.

1. Quand quelqu'un (...) a remarqué que le son était infini... Ici, le mot son est entendu à la fois comme une classe et comme un système.

2.1. ... il fut le premier à se rendre compte que dans cet infini les voyelles n'étaient pas une mais plusieurs. (...) Qu'il existait d'autres sons qui, bien que n'étant pas des voyelles, avaient tout de même une valeur sonore (semi-voyelles). En outre, il a distingué un troisième type de lettres que nous appelons aujourd'hui consonnes.

Le son est ici la caractéristique commune, la base du concept universel de son (lettre), dans lequel se situent trois concepts privés (voyelles/semi-voyelles/consonnes).

C'est tout (la collection). Ils sont unis par leur ressemblance (un signifie semblable).

2.2. Mais il vit que personne (...) ne pouvait en connaître un séparément sans tous les autres. Il a donc vu que cela dénotait une cohérence qui les rendait tous unis.

Un est ici cohérent (notez la dichotomie (complément) un individu/toutes les autres) indiquant la cohérence.-- C'est tout (le système).

3) Il leur assigna donc une science qu'il appela grammatikè, science littéraire.

On voit comment une multiplicité (l'infini) devient compréhensible grâce aux concepts fondamentaux de similitude et de cohérence, qui sont les deux types de relation par excellence.

L'estivage : préscientifique et scientifique.

Summering évolue, comme tout ce qui est humain.

1. Préscientifique.

Le médecin-naturaliste allemand Lichtenstein (1780/1857) a séjourné longtemps en Afrique australe parmi les Xhosa (également Xosa ou Kaffirs), qui sont aujourd'hui +/- 4 000 000 dans le Transkei et le Ciskei.

1.1. Bien qu'ils aient des mots pour compter, ils les utilisent rarement. Peu d'entre eux comptent au-delà de 10. La plupart d'entre eux ne peuvent même pas nommer ce nombre.

Remarque : certaines tribus indiennes de Californie ne sont même pas allées aussi loin.

1.2. Selon Lichtenstein, certains Xhosa ont un autre type de comptage et d'invocation. Selon Lichtenstein : Chaque fois qu'un troupeau de quatre à cinq cents têtes de bétail est ramené chez lui, le propriétaire note

- a. si des animaux sont manquants (existence) et
- b. combien et lesquels ne sont pas là (essence).

Note -- Apparemment, certains propriétaires possédaient ce que les Grecs anciens appelaient une capacité mantique, c'est-à-dire la capacité psychique de compter et de résumer.

Lichtenstein parle de propriétaires, c'est-à-dire de personnes qui sont étroitement liées à leurs animaux et entretiennent donc une relation étroite (existentielle) avec eux. Ce qui améliore grandement les capacités psychiques.

2. Scientifique.

Th. Heath, *A Manual of Greek Mathematics*, New York, 1963-2, 1, dit : Les Grecs ont été les premiers à faire des mathématiques une science.

A.N. Whitehead, *Mathematics (Basis of exact science, Utr./ Antw., 1965, 11* : Les mathématiques ont commencé comme une science lorsque quelqu'un - probablement un Grec - a essayé pour la première fois de prouver des théorèmes sur toutes choses et sur certaines choses.

Le propriétaire Xhosa a apparemment noté parmi tous les bovins, comme un axiome ou une prémisse, si certains étaient manquants et lesquels. En termes de quatre à cinq cents têtes ! Certes, il ne formulait aucune proposition avec preuves, mais il résumait intuitivement, là où nous, Occidentaux, après des siècles de rationalisme, devrions d'abord les compter avec précision, faire un inventaire.

Comment l'a-t-il su ? Oui, comment l'a-t-il su ? Comment les pigeons belges relâchés à Barcelone savent-ils dans quelle direction voler pour rentrer chez eux ?

Développement intégral du produit.

L'estivage se produit à la fois de manière diachronique et synchrone.

Bibliographie : R. Weverbergh, *Postgraduate Integral Product Development*, in : *Campuskrant* (KUL) 11.02.1999, 12.-- Il s'agit d'ingénierie mécanique.

I. Définition.

Deux sous-termes : suivre le produit dans son développement et le définir comme un estivage.

a. Produit.

Par exemple, la création d'un téléphone ou d'un ordinateur personnel.

b. Développement.

Le type le plus fréquent.

1. Contacter des clients potentiels (étude de marché).
2. Formation de capital (par exemple, par le biais d'un prêt).
3. Création (aspect technique).
4. Vente (distribution) avec service après-vente si nécessaire.

Ce sont les facteurs.

II. Définition. Intégral ou global signifie que le postgradué examine le développement global du produit. Nous ne nous concentrons pas sur l'un de ces facteurs. L'objet est l'histoire complète du produit... C'est évidemment une induction sommative.

Nouveau.

Une telle approche globale - sommative - n'existe pas encore vraiment. Tout au plus, trois hautes écoles spécialisées proposent une formation de deuxième cycle.

Basé sur l'expérience. De nombreuses entreprises s'appuient sur la routine (C'est comme ça depuis 20 ans) ou sont désordonnées. Le postgradué souhaite un stade plus rationnel de l'entreprise.

La méthode génétique. O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 408/433 (*Latentes unentwickeltes Sein*), affirme que quelque chose, étant, par exemple ici une création d'un appareil, peut être évolutif. Il naît, se développe et finit par disparaître. Genesis te kai ftora (création et décomposition) est un schéma grec ancien.

Platon, dans *L'État* (II : 369b+) et *Les Lois* (III:676+) affirme que l'idée se manifeste dans les phénomènes (émergence/développement/décroissance). Ainsi la polis grecque qui est née de la famille et du village primitif.

Aristote - Politika 1, 2 - Si l'on poursuit les choses dans leur devenir dès le début, c'est la vue la plus parfaite. La vision intégrale du développement de produits est apparemment une actualisation de cette idée de base platonicienne et aristotélicienne, qui, dans cette actualisation, montre sa viabilité infinie.

Règles avec exceptions.

Bibliographie : I. Copi, *Introduction à la logique*, New York/Londres, 1972, 81f. (*Accident*). Accident signifie finalement exception.

1. *Accident.*

L'erreur consiste à appliquer une règle (apparemment) générale (loi) là où elle ne s'applique pas.

Donc *Platon, L'État*

DONNÉ-- Un ami sain d'esprit me confie ses armes. Pendant ce temps, il perd la tête et demande à récupérer son bien.

DEMANDÉ. - Suis-je, en conscience, obligé de lui rendre son bien ?

Copi. -- De nombreuses généralisations (summerings) - selon les lois psychologiques populaires des cognitivistes - sont telles que, dans des situations bien définies, en anglais accident, elles ne s'appliquent plus.

Dialectique platonicienne : les idées, une fois réalisées dans les phénomènes, sont certainement entrelacées, c'est-à-dire qu'elles existent et s'appliquent y compris à d'autres idées.

a. Il existe une règle générale qui dit : Les biens empruntés doivent être rendus. Mais il existe une autre règle générale qui dit : Ne donnez pas de choses dangereuses à quelqu'un qui n'a pas toute sa tête. Tant que les deux règles ne se croisent pas, elles sont des lois de conscience valables et inconditionnelles.

b. L'exemple de Platon montre cependant la situation, c'est-à-dire les circonstances concrètes, dans lesquelles ils se croisent ! Ensuite, la loi ou la règle de conduite la plus importante suspend l'autre. L'autre devient alors une règle ou une loi avec des exceptions, des accidents.

2. *Accident de renversement.*

Copi définit : généraliser à partir d'une ou de quelques situations plutôt rares, exceptionnelles. Faire des exceptions la règle ou la loi.

Donc : les opiacés enlèvent la douleur. C'est un fait biologique. Pour les personnes gravement malades, ils suppriment les douleurs sévères et insupportables. Ils sont alors médicalement justifiés. Les pousseurs d'opium, eux, généralisent à des situations non médicales.

L'historicité.

Platon insiste sur le moment situatif : la notion de rendre le prêt au moment où l'ami dispose de son esprit, il la situe dans l'histoire du possesseur. Le sens de l'évolution des circonstances concrètes est appelé sens de l'historicité ou le fait qu'au cours du temps les données changent. Qu'ils évoluent.

Globalisation.

La globalisation diffère de la généralisation en ce qu'elle porte sur un système et pas seulement sur une collection.

Bibliographie : P. Atkins, *Chemical reactions*, Maastricht/Bruxelles, 1993.

Il est certain que tout l'arsenal des changements dans la nature morte et vivante est une manifestation de réactions internes. (O.c., 5).

Définition.-- La matière initiale, si elle est soumise à des changements dans l'environnement (par exemple, le contact avec une autre substance), devient une nouvelle matière.

C'est le sujet énorme et massif du livre d'Atkins. Comment rendre compréhensible un tel mastodonte ? Par la généralisation, c'est-à-dire en concevant une vision de l'ensemble de la chimie à partir d'un seul phénomène, la réaction.

Échantillon.

L'induction est un échantillonnage. Atkins situe l'atome de carbone d'abord dans la nature morte, puis dans la nature organique. Dans ce dernier cas, par exemple, dans la synthèse des hydrates de carbone chez les plantes et comme constituant des motifs dans les peaux animales, par exemple.

Pasteur.

M. Faraday (1791/1867) a donné une vue d'ensemble de la chimie à partir de la flamme d'une bougie comme échantillon, -- sous-système. Il s'agit d'une application des changements structurels au sein de la substance.

L'historicité.

Réaction chimique est un concept. Mais une dynamique. La chimie dans son cours historique montre, dans des phénomènes variant sans cesse, le contenu réel du concept de réaction chimique. En même temps, il s'agit du contenu conceptuel de ce qu'est réellement la chimie.

Ainsi... Faraday savait que dans une réaction les propriétés de la substance sont modifiées. Mais Atkins, dans une autre phase de la chimie, parle de ces changements en termes nouveaux, c'est-à-dire en termes de réarrangement des atomes et des électrons. Avec une attention particulière aux énergies complexes et aux processus d'effet tunnel qui appartiennent au domaine de la mécanique quantique.

Clarifier la somme (induction sommative) ou la totalité de la chimie au moyen de la flamme d'une bougie ou du rôle de l'atome de carbone, c'est éclairer l'ensemble de la chimie à partir d'une partie. Nous n'appelons pas cela généralisation mais, de manière beaucoup plus appropriée, généralisation. Car l'ensemble de la chimie se révèle à travers un seul aspect.

Déduction sommative.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 567.

Déduire est l'inverse d'induire : à partir du général ou de l'ensemble, on raisonne au privé (particulier) ou au singulier.

L'estivage récursif.

D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 64v. donne un exemple, à savoir le concept de nombre entier supérieur à zéro.

Le texte se déroule comme suit : 0 est le premier nombre entier. - $0 + 1$ est le premier nombre qui illustre le concept. Ce qui revient à deux échantillons à définir... Ensuite, le concept est expliqué en termes généraux.

Se faire une idée.

En mathématiques, cela se fait souvent de manière axiomatique, c'est-à-dire en énumérant un nombre fini de phrases qui, ensemble, forment un système unique, c'est-à-dire une connexion logique (sans contradictions).

De tous les (numéros) ensemble à chaque (numéro) séparément.

On peut voir que c'est l'inverse de l'induction sommative.

1. $0 + 1$ est un nombre entier supérieur à 0.

2. $1 + 1$ est à nouveau un nombre entier supérieur à 0.

Voici deux échantillons.

3. $x + 1$ est un nombre entier supérieur à 0.

C'est la généralisation (résumé) déjà à l'œuvre dans les deux exemples $0 + 1$ et $1 + 1$.

1. Ainsi, la définition devient axiomatique, c'est-à-dire la base de déductions ultérieures.

4. Récursif.-- Ce processus est répétable à l'infini (en principe)--

Cela représente une collection infinie de nombres.

Note : H. Poincaré (1854/1912) voyait dans l'ensemble infini la puissance même de toutes les mathématiques.

x comme une coquille vide. x est la définition symbolique de nombre entier supérieur à 0. P. Duhem (1861/1916) a testé des chiffres erronés (tout comme D. Nauta). Par exemple : Complétez x par $\frac{1}{2} x$ est supérieur à 0 mais n'est pas un nombre entier.

Conséquence : il se situe en dehors de l'ensemble infini défini plus haut. Duhem appelle cela une preuve par l'absurde.

En effet, tout ce qui concerne les nombres qui ne sont pas à la fois entiers et supérieurs à 0 est absurde dans le système défini ci-dessus.

La règle syntaxique comme déduction sommative.

Bibliographie : I.Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 51vv. (*Formalisme*). Le formalisme est soit l'arithmétique, soit l'extension de l'arithmétique à d'autres choses que les nombres.

1. Nombre de têtes.

27 x 35. -- Premier 20 x 35. Puis 7 x 35... Ça paraît un peu formel mais on calcule sur le papier.

2. Calcul de l'Écriture.

Commençons par la configuration, c'est-à-dire un ensemble de lieux (espaces ouverts ou coquilles vides et remplissables).

27	a. La configuration doit être complète (totalisation ou estivage). Ici minimum trois places pour les unités, les dizaines, les centaines.
x 35	b. Les étapes du traitement forment un algorithme, c'est-à-dire un ensemble complet d'opérations qui sont nécessaires et suffisantes (estivage).

135	La pensée artificielle. Lors de la multiplication, une fois que nous disposons des connaissances disponibles (données, contexte), nous ne pensons pas aux deux totalités mentionnées ci-dessus. Nous appliquons la règle syntaxique aveuglément. Pour calculer correctement, nous n'avons pas besoin de savoir pourquoi nous le faisons. Il suffit de connaître la règle syntaxique (et bien sûr quelques autres règles). (O.c. 53).
81	

945	

Syntaxe. Bochenski affirme que le formalisme est syntaxique, c'est-à-dire que dans une configuration **a.** on ne prête attention qu'à la forme graphique (chiffres ou lettres), ce que ces formes graphiques - taches noircies sur le papier - pourraient signifier (sémantiquement, c'est-à-dire au niveau du contenu) étant mis entre parenthèses (aucune attention explicite ne leur est accordée) ; **b. on** n'applique qu'une règle syntaxique.

Déduction sommative. 1. Le formalisme tient ou tombe avec la complétude de la configuration, qui fournit un lieu approprié (coquille vide) pour toutes les formes graphiques d'opération. On déduit sommairement. Sans y penser.

2. Le formalisme dépend de la complétude de la règle syntaxique, qui ne doit pas avoir d'exceptions. On déduit sommairement.

Les deux ensemble **a.** configuration et **b.** algorithme de fonctionnement constituent la combinaison. La syntaxe permet une telle combinaison.

Soit dit en passant, même Bochenski ne s'attarde pas un instant sur cette double structure. Les structuralistes et les combinatoires ne l'oublient pas.

Des lettres comme des estivants.

Commençons par un calendrier.

Modèle linguistique	Modèle numérique	Modèle de lettre
La somme de deux nombres	$4+3=7$	$x + y + z$
Modèles textuels	des figures comme modèles	les lettres comme modèles
non-opérationnel mais universel	opérationnel mais pas universel	Et la chirurgie Et universel

L'utilisation de modèles.

Ce que nous pensons dans notre esprit est invisible mais devient visible dans le modèle linguistique la somme de deux nombres. Un modèle fournit des informations, - ici sur ce qui se passe en nous, c'est-à-dire l'original dans notre esprit.

Mais les mathématiques ont surtout besoin de modèles plus utiles. Cela se produit de deux façons. Parce que les mathématiques - comme par exemple la logistique - veulent être opérationnelles, c'est-à-dire effectuer des opérations sans heurts.

La révolution du Père Viète (1540/ 1603).

Bibliographie : O.Willmann, *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 48ff.

1. Le Moyen Âge calculait avec des chiffres (*logistica numerosa*). Par exemple : $3 + 4 = 7$ Platonicien comme il l'était, Viète (Vieta) a introduit des espèces, des idées, c'est-à-dire des concepts généraux qui résument. Il les a projetés dans un modèle approprié, à savoir les lettres (*logistica speciosa*). Ces lettres anticipent littéralement toutes les figures possibles et constituent un estivage déductif.

2. Viète applique une méthode typiquement platonicienne, la méthode lemmatique-analytique. Un lemme (préfixe) est une désignation provisoire d'une inconnue, par exemple x . Une fois celle-ci disponible, on peut procéder à l'analyse, au raisonnement réducteur.

En d'autres termes : **1.** on prétend que l'inconnu est déjà connu. Et **2.** une trace de ses conditions.

Note -- I. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./Antw., 1961, 55v. (sens eidétique et opératif), dit ce qui suit.

Un symbole - par exemple 3 ou x - a une signification eidétique ou sémantique (on sait ce qu'il signifie) si on sait à quoi il se réfère. Un signe a un sens opératoire si on l'utilise logiquement sans savoir ce qu'il signifie. Comme, par exemple, en arithmétique. La révolution de Viète a ouvert la voie à la forme moderne de l'exploitation.

5. Cette cinquième section est une harmologie (théorie de l'ordre).

1.1. Ordonner, c'est rassembler une multitude sur la base de connexions (similitudes et interrelations).

La combinatoire consiste à placer (localiser) les données dans une configuration. Les exemples sont la systémie (paire d'opposés), la différentielle, la différentielle sémantique, la règle de trois.

1.2. La méthode est la comparaison, c'est-à-dire la réflexion de données avec d'autres données. À ne pas confondre avec le terme équation. Il existe une comparaison interne et externe. Il existe une comparaison qualitative (par exemple, sous la forme d'un différentiel de sauts) et quantitative (par exemple, au moyen de modèles de mesure).

Il y a la comparaison distributive et collective (en examinant les classes (collections) et les systèmes (systèmes)).

La structure (centrale pour les structuralismes) est une configuration. Les termes et et ou sont des termes d'organisation dans le langage courant.

2.1. Il existe des configurations de base.

Distributif tous oui/non tous oui/non tous non (aucun).

Collectif : totalement oui/non totalement oui/non totalement oui.

2.2. Ces configurations de base reflètent des identités partielles.

C'est la base : la doctrine de l'identité.

Ordonner, c'est présupposer l'identité totale d'une chose avec elle-même (sa singularité) (expression aristotélicienne : sa substance) mais aussi l'étendre aux identités partielles (analogies, relations) d'une chose avec une autre.

Encore une fois : l'analogie est la présence d'éléments partiellement identiques et partiellement non identiques. Il existe une identité de similarité (Ceci est une pomme) et une identité de cohésion (Ces pommes sont saines) de quelque chose avec quelque chose d'autre.

La logique naturelle pense de manière identitaire, c'est-à-dire en termes d'identité totale et partielle. Pas de l'identité totale seule comme on le pense souvent. Les modèles d'Euler comme représentations d'identités partielles.

Encore une fois : conceptuellement réelle, l'identité (totale ou partielle) est une réalité objective ; conceptuellement nominale, elle est une projection d'un sujet pensant dans un objet sans identités objectives.

Doctrine de l'harmonisation (ordre).

Harmologeïn', Lat. : ordinare, ordonner. S'emboîter pour former une harmonia, un amalgame. En raison des similitudes et des connexions.

Ontologie.

Toute la métaphysique de l'Occident, de Platon à Nietzsche, peut être interprétée en termes de concept d'ordre(s). Tout système occidental apparaîtrait alors comme un type de pensée ordonnatrice. (F.Schmidt, *Ordnungslehre*, Munich/Bâle, 1956, 11).

E.Beth, *De wijsbegeerte der wiskunde (La philosophie des mathématiques)*, Antw./Nijmeg., 1944, 102 ff., mentionne la mathesis universalis, la théorie de l'ordre mathématisante globale, de R. Descartes et o.c., 141, la théorie de l'ordre non mathématique de l'idéalisme allemand (Fichte, Schelling, Hegel).

Hegel situe les chiens et les chats ou les porte-plumes au sein du tout vivant, car il définit tout ce qui était, est ou sera jamais. Ce tout vivant est la configuration globale avec ses lieux, dans laquelle tout peut trouver sa place et sa signification comme justifié (wirklich), comme raisonnable ou rationnel.

S. Augustin de Tagaste (354/430).

Dans son *De ordine* (Sur l'ordre), il rédige la première doctrine de l'ordre explicitement formulée.

Une multitude de données (géométriques, musicales, astronomiques, numérologiques, c'est-à-dire les données que les paléopythagoriciens ont intégrées dans leur théorie de l'ordre) reflètent à chaque fois un type d'arithmos, lat. : numerus, comprenez : ordre ou structure. O.g.v. similitude ou cohérence.

Combinatoire.

L'ordonnement consiste à placer des choses égales et dissemblables de telle sorte que chacune occupe la place qui lui revient. C'est ce que dit S. Augustin, qui cite ainsi littéralement Cicéron (-106/-43).

Combiner, c'est placer des données dans un ensemble de lieux. (C.Berge, *Principes de combinatoire*, Paris, 1968).

À propos, G. Leibniz a publié son *De arte combinatoria* (Combinatoire) en 1666.

Configuration. Un ensemble de lieux est appelé configuration ! Par exemple, une ménagère attribue des places à son linge dans une armoire, c'est-à-dire une configuration.

Ainsi, au moment du déluge, Noë (Noé) a relié toutes les créatures vivantes à l'intérieur de l'arche, une configuration.

Le verbe situer quelque chose que les intellectuels utilisent si souvent est le verbe par excellence qui présuppose une théorie de l'ordre et de la combinatoire.

Configurations. Comme le souligne A. Guzzo, *Le concept philosophique de 'monde'*, in : *Dialectica* 57/ 58:15 (13.03 ; 1961/ 15.06.1961, 97ss.), le concept de 'monde' (univers) est central pour Platon et il le définit au moyen de 'tout' et 'entier' (collection et système). Ordonner, c'est décomposer un monde (= une configuration).

Systémique et différentiel. Un système (Gr. : su.stoichia) ou paire d'opposés est une configuration avec deux endroits où les opposés sont situés. Par exemple, froid glacial/chaud glacial. Un différentiel est un ensemble de lieux tels qu'entre les extrêmes ou les opposés, on peut trouver des valeurs intermédiaires. Par exemple, froid glacial/froid/chaud. En d'autres termes : des changements quantitatifs progressifs (différences) font apparaître des sauts qualitatifs. Un des axiomes de la dialectique hégélienne et marxienne.

Différentiel sémantique. Par sémantique, on entend ici le contenu attribué à un concept dans ses variantes. Ch. Osgood, *Psycholinguistics*, Baltimore, 1954, a introduit cette notion de différentiel.

D. Fontana, *Inleiding in de pedagogische psychologie* (Introduction à la psychologie pédagogique), Nijkerk, 1978, 75, en donne une application pour les enfants. On demande aux enfants de qualifier la personne que je suis en utilisant le différentiel sémantique suivant. Pour chaque caractéristique (concept), on demande à l'enfant de se situer sur cette échelle à sept points (score)

Fort								Faible
Triste								Joyeux
Foire								Injuste
Cruel								Friendly
actif								passif

par le biais d'une croix. De cette façon, on obtient un profil ou une description des caractéristiques qui forment une unité. C'est-à-dire un profil de l'image de soi d'un enfant. Fontana propose également de susciter un profil de la personne que j'aimerais être.

Note : La règle de trois. C'est un différentiel. Sa base est l'ensemble universel

100%	---	30
1%	---	30/100, c'est-à-dire 3/10
15%	---	15 x 3/1 d.i. 4,50

100 % signifie tout). 1 % est un exemplaire (au singulier). Par exemple, 15 % est une collection privée.

Tous les centièmes sont des sauts qualitatifs dans une série graduelle de changements ou de différences.

Méthode comparative (comparatif).

L'être, c'est-à-dire la réalité globale, est plein de relations (liens). La méthode permettant de découvrir les relations (d'en faire des phénomènes) est la comparaison, c'est-à-dire des données incluant d'autres réflexions.

Note : le langage courant confond souvent comparer et égaler, mais ontologiquement les deux se distinguent. Comparer, c'est regarder des données (DONNÉ) pour voir les relations entre elles (DEMANDÉ).

En passant, les identités partielles (analogies) et les non-identités sont des relations.

1. Comparaison interne et externe.

H. Pinard de la Boullaye, *Etude comparée des religions, II (Ses méthodes)*, Paris, 1929-3, 40, 87.-- On s'intéresse aux relations à l'intérieur par exemple d'une religion (en démêlant sa structure) ou aux relations avec l'extérieur (par exemple avec le reste de la culture).

2. Comparaison qualitative et quantitative.

Les qualités sont ouvertes à la comparaison. Le différentiel pas/ un peu/ assez/ très, prononçable par exemple de chaud, étrange et autres qualités, le montre. La logique floue prête attention à ces nuances variant de 0 à 1.

Quantités.

H. van Praag, *Measuring and comparing*, Teleac/ De Haan, 1966, 24, dit : la mesure est la comparaison de quantités. On pense à l'original (la chose à mesurer) y compris un modèle, par exemple un mètre. Ainsi, on peut parler en termes de mètres (le modèle de mesure) de la hauteur d'une église, par exemple. Ce modèle fournit des informations quantitatives.

3. Degrés de comparaison.

Ce qui est indiscernable est identique disait Leibniz (identitas indiscernibilium). Donc deux feuilles de tilleul identiques.

Kant répond : (au nom de l'identité totale) même s'ils se ressemblent totalement (forme géométrique), ils sont dans des endroits différents (ils existent séparément).

En d'autres termes : comparer minutieusement, c'est prêter attention à plus que les apparences (lieu, temps, cellules biologiques, etc.).

4. Comparaison distributive et collective.

C'est l'observation de la similitude (base de la classe ou de l'ensemble) et de la cohérence (base du système). Ce type de comparaison, extrêmement important, sera traité de manière beaucoup plus détaillée : c'est la base du raisonnement, par exemple, ou même des jugements, - oui, d'une classification des concepts tels que la logique naturelle les connaît depuis des siècles.

Structure.

St. Lupasco, *Qu'est-ce une structure ?*, Chr. Bourgois, 1964, note l'utilisation de ce terme au milieu d'une multitude de significations. Il la définit comme la manière dont les parties d'un tout sont placées les unes par rapport aux autres. Encore une fois : configuration.

Le structuralisme.

Le structuralisme est né à Moscou (1915) et à Petrograd sous le nom de formalisme russe, puis s'est déplacé à Prague (1926), à Copenhague (1931) et à New York (1934), avant de gagner Paris. Roman Jakobson (1896/1982) est connu comme la figure centrale du cercle linguistique de Moscou.

Soit dit en passant, le langage - la compréhension phonologique - régit le structuralisme.

La sémiologie (théorie des signes) de Ferd. de Saussure (1857/1913), exposée dans son *Cours de linguistique générale* (1916) publié à titre posthume, a exercé une grande influence. Le lien expression (signifiant : signifiant (Sa))/contenu (signifié : signifié(Sé)) régit la linguistique de Saussure ainsi que la notion de système linguistique.

J. Broekman, *Structuralisme* (Moscou/Prague/Paris), Amsterdam, 1973, définit la structure comme un ensemble de relations entre des éléments ou des processus élémentaires.

Lorsque des éléments ou des processus élémentaires forment une totalité (c'est-à-dire une classe ou un système), il en résulte des structures dont la construction présente certaines lois (relations immuables). Broekman appelle une telle totalité un système.

C. Bertels, Michel Foucault, in : *C. Bertels/ E. Petersrna, Philosophers of the 20th Century*, Amsterdam, 1972, 211, définit, au sens de Jakobson, la structure comme une totalité de relations continues entre des éléments interchangeable d'un répertoire donné (répertoire étant soit une collection soit un système).

Note -- L. Decock, *Kritische studie (Structure et développement : quelques tendances dans les mathématiques contemporaines)*, in : *Tijdschr.v. Philosophie* 61 (1999):1, 150/154, soutient qu'un structuralisme prévaut non seulement dans les sciences humaines, comme on le prétend parfois, mais aussi dans la philosophie actuelle des mathématiques.

En conclusion, le concept traditionnel de structure, c'est-à-dire de réseau de relations (identités partielles), a été relancé et actualisé par les structuralismes (qui sont nombreux).

'Et' et 'ou' !

Une théorie de l'ordre doit s'intéresser aux connexions que le langage présente. A. Tarski, *Introduction à la logique*, 1971, 17, en parlant de l'arithmétique propositionnelle (car le titre logique signifie logique), dit que la logique s'occupe de termes tels que et, ou - mais aussi de pas (négation), être (établir être), tous et certains (sans parler de si, alors).

Avec K. Döhmman, *Die sprachliche Darstellung logischer Funktoren*, in : A. Menne/ G.Frey, *Hrsg, Logik und Sprache*, Bern/ Munich, 1974, 38ff. Si nous nous attardons un instant sur les mots et et ou comme étant importants pour une harmonologie (théorie de l'ordre).

1. Conjonction (et).

Quelque chose et quelque chose d'autre. L'un et l'autre. Pas seulement mais aussi ... A la fois quelque chose et autre chose. -- Alors : Sois un homme et sois apprécié.

2.1. Disjonction (ou).

Quelque chose ou autre. Dans le sens de au moins l'un des deux.

Ainsi : L'un de vous deux me paiera. Votre argent ou votre vie !. ou mieux. Donnez-moi sept ou huit. 'En d'autres termes' Resp. (pour respectivement). ... et/ou ...

2.2. Exclusion (ou).

Quelque chose ou autre mais en aucun cas l'un des deux. L'un ou l'autre ou aucun des deux mais en aucun cas les deux en même temps.

A un soldat fautif : Soit tu étais à ton poste, soit tu ne l'étais pas (ou ni l'un ni l'autre, mais en tout cas aucun des deux en même temps).

2.3. Contradiction ('ou').

Seulement un des deux. Soit quelque chose, soit autre chose (mais pas les deux en même temps ni aucun).

Note -- La langue latine avait pour cette opposition contradictoire (Une chose ne peut pas être (ainsi) et ne pas être (ainsi) en même temps) le terme 'aut'. Ce terme s'oppose à celui de 'vel' qui désignait tous les autres contraires.

Voici un exemple de langage courant et donc naturel-logique concernant et et ou ! Il est bon de rappeler les aspects de la réalité qui sont déjà clairement connus du langage du sens commun, maintenant que nous parlons de l'ordonnement des données. En tout cas : même le sens commun, sans aucune formation logique, connaît parfaitement les termes qui concernent la commande.

Configurations de base.

J. Royce, *The Principles of Logic*, New York, 1912-1, 1962-2, 9, affirme que la logique n'est qu'une partie très mineure de la science de l'ordre. C'est ce qui ressort clairement de ce qui suit.

Le différentiel de base.

L'ordre identique dépend de l'identité totale / de l'identité de fait (analogie) / de la non-identité totale.

1. *Distributif.* -- La configuration est la suivante.

Tout va bien	Tous pas (none)	La structure ou l'ordre est clair : tous oui/non
Non, tous sont	Non-tout non	tous (certains, au moins un) tous pas (aucun)/
(certains le	(certains non)	pas tous pas.
font)		

Dans la scolastique (800 /1450), cette structure est typique de la collection (classe) totum logicum, désignée par omne, le latin pour le tout platonique. En tant que caractéristique commune distributive, par exemple, le terme homme est réparti sur tous les spécimens (éléments).

2. *Collectif...* La configuration est la suivante.

Tout à fait.	Pas du tout	La structure ou
(toutes les parties)	(toutes les parties non)	l'ordre diffère
Pas tout à fait	pas tout à fait	de la précédente.
(certaines parties)	(certaines parties non)	

Dans la scolastique, cette structure est typique du totum physicum, système (système), désigné par totum, le tout de Platon en latin. En tant que propriété collective-communautaire, par exemple, le terme toute l'humanité ou également toute l'humanité (en tant qu'entité collective) est valable.

Similitude / cohérence. Le premier carré logique vise ce qui est le même dans une multiplicité d'instances : tous les êtres humains sont semblables en tant qu'êtres humains. Le second carré vise ce qui est identique dans une multitude de parties (sous-systèmes), c'est-à-dire l'unique cohérence. Toutes les parties de l'être humain dans son ensemble, qu'elles soient égales ou inégales, sont connectées.

Le terme carré dans l'expression carré logique vient du fait qu'au lieu d'une configuration d'un différentiel en ligne, on adopte une disposition carrée des lieux. Les deux ont leurs avantages et leurs inconvénients, bien sûr. Cette page est fondamentale pour l'ensemble de la logique naturelle.

Je pense. J'utilise le langage.

L'humour du calendrier.

Un ami visite le sanctuaire éloigné qu'un prêtre dessert avec lui : Ils ne peuvent pas tous entrer là-dedans ! En effet, s'ils viennent tous, ils ne pourront pas tous entrer. Mais comme ils ne viennent jamais tous, ils peuvent toujours tous entrer.

C'est une application de la combinatoire, la science des configurations.

1. Classes.

Deux classes (ensembles), c'est-à-dire des tailles de concepts, sont discutées :

a.1. la classe générale (universelle) des pratiquants potentiels de l'église et

a.2. la classe spéciale (privée) des pratiquants actuels de l'église et b. la classe des sièges dans l'église.

2.1. Tous.

En y regardant de plus près, on s'aperçoit que le même mot-son, tous, désigne à la fois la classe universelle et la classe privée.

Il s'agit d'une violation flagrante de la loi de l'identité qui, au moins dans l'usage scientifique et philosophique du langage, exige que le même mot-son dans le même contexte recouvre la même signification, c'est-à-dire identique.

2.2. Pouvoir entrer.

Le mot confus tout ainsi identifié va de pair avec le concept de pouvoir entrer. Après tout, le sanctuaire est une configuration, c'est-à-dire un ensemble de lieux, qui peut être rempli par la classe des pratiquants potentiels ou non.

C'est l'aspect combinatoire de l'humour.

Humour.

Il tient ou tombe précisément à cause de la violation de la loi de l'identité concernant l'utilisation de mots strictement non ambigus. Bien qu'il s'agisse d'une infraction grave, même l'homme de la classe ouvrière comprend la saveur de l'humour. D'un point de vue strictement collectif, la classe des pratiquants potentiels est supérieure à celle des pratiquants effectifs et seul ce dernier comprend toujours. Je pense mais j'utilise le langage.

Les analystes du langage et les cognitivistes affirment volontiers que le langage et la pensée sont identiques. Pas de langue, pas de pensée.

Il y a du vrai là-dedans : apprenez à quelqu'un un nouveau mot et sa pensée change.

Cependant, il y a aussi une contre-vérité dans cela ; si notre pensée devait coïncider avec les mots humoristiques ci-dessus, comment l'humour pourrait-il être compris et apprécié comme une déviation de la pensée correcte ? Notre esprit transcende les sons des mots (par exemple en pensant y compris le non-dit) de la même manière qu'il utilise la matière et notre cerveau, entre autres, comme sous-structure.

La théorie de l'identité.

1. L'harmonisation part de quelque chose (l'être). C'est-à-dire, de son identité. C'est-à-dire son identité totale avec elle-même. L'identité totale réduit une chose à elle-même en tant qu'identité singulière, en tant qu'un avec elle-même.

2. L'harmologie étend l'identité à l'identité partielle (= analogie) de quelque chose avec quelque chose d'autre. Un nom pour l'identité partielle est propriété commune. Un autre nom est relation ou lien.

En bref : quelque chose incluant quelque chose d'autre.

1. Identité de similitude.

Modèle : Ceci (identité totale) est une pomme. La phrase situe la pomme dans la collection (classe) de toutes les pommes. En vertu d'une similitude ou d'un point commun avec le reste (dichotomie ou complément). Cette pomme est partiellement identique, en tant que copie de la collection, avec ce reste.

Ce type d'analogie est distributif, car la caractéristique commune est répartie sur l'ensemble des pommes.

2. Cohésion identitaire.

Modèle... Ces pommes sont saines. Ces pommes en tant que sujet est l'identité totale. Par sont en bonne santé, ils se situent dans l'ensemble qui est le lien de causalité entre la consommation de pommes et la santé, c'est-à-dire dans le système dynamique la santé par les pommes.

En vertu d'une cohérence ou d'un point commun avec le reste de l'ensemble (dichotomie ou complémentarité). Ces pommes, en tant que partie (sous-système) de l'ensemble (système) santé-par-manger-pomme, sont partiellement identiques au reste.

Ce type d'analogie ou d'identité partielle est collectif, car la caractéristique commune est une partie d'un tout, en commun avec l'ensemble du processus causal.

Car cette page répète ce qui a été supposé tout au long du cours. C'est la base de tout ce qui suit. Il montre que l'ontologie en tant qu'harmologie est avant tout et surtout logique - logique naturelle donc - identitaire, c'est-à-dire qu'elle tient ou tombe avec une identité complète et des identités partagées.

Ou si l'on veut : l'identité totale de quelque chose avec elle-même (substance) pensée avec les identités partielles (relations, connexions) (accidents).

Les modèles d'Euler.

L. Euler (1707/1783) a conçu les cercles comme des modèles - non pas de total mais de partiel et de non-identité.

Ch. Dodgson (1832/ 1898 ; *The Game of Logic* (1886), une logique pour les enfants),-- puis J. Venn (1834/1923 : diagrammes de Venn) ont visualisé les identités partielles et absentes. Les identités totales sont indiscernables d'un dessin

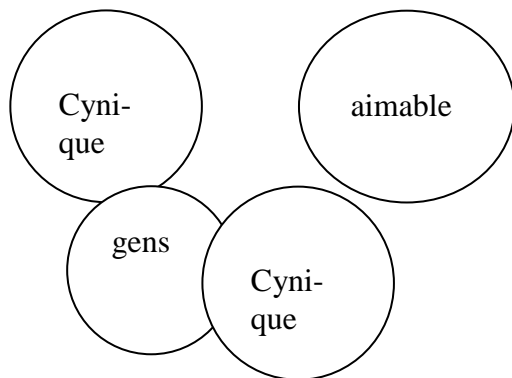
(Total) non-identités.

VZ1 : Toutes les personnes cyniques ne sont pas aimables.

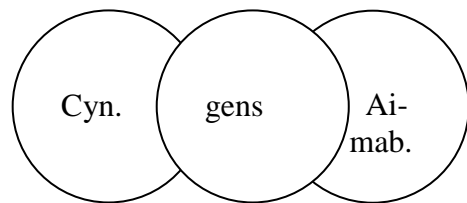
VZ2 : Eh bien, certaines personnes sont cyniques.

NZ : Donc certaines personnes ne sont pas aimables.

Les contenus sont cynique et aimable, et les dimensions sont tous et certains.



Certaines personnes sont cyniques
(identité partielle)

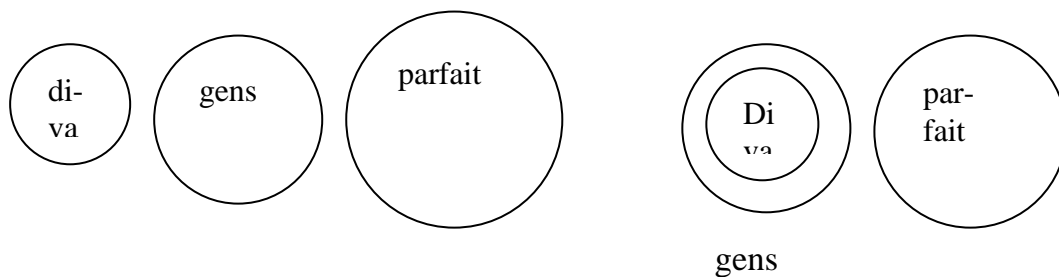


Toutes les personnes cyniques sont
non-amoureuses (non-identité totale).

Certaines personnes sont cyniques
(identité partielle)

Certaines personnes sont aimables
(identité partielle)

Ces visualisations sont limitées aux dimensions all et some. Voyons maintenant à quoi ressemblent les visualisations lorsque le cas singulier est également représenté en taille.



phrase 1 : Tous les gens sont imparfaits.

Phrase 2 Eh bien, cette diva est un être humain.

Concl. : Donc elle n'est pas parfaite.

Les originaux sont les contenus conceptuels et les dimensions conceptuelles. Les modèles sont les cercles et leurs proportions. Car ils fournissent des informations visuelles sur les originaux qui y sont représentés. L'identité partielle et la non-identité peuvent être représentées séparément. Totale non-identité.

6. La sixième partie est une analogie.

1. Toute théorie du modèle compare l'identité totale d'une chose avec celle d'une autre et établit une identité partielle (analogie). Il y a similitude - ou analogie proportionnelle : tel coq/poule (modèle métaphorique) donc Johnny/enfants (original). Il y a une parenté ou une analogie attributive : comme cause/effet (modèle métonymique) comme feu/fumée (original).

2.1.a. Tropologie.

Une fois que la comparaison, base de l'analogie, est prononcée raccourcie (dissimulée), il y a transfert (trope).

Le roseau (carte) est une métaphore basée sur la ressemblance pour un type de femme (paysage). Les pommes (panneaux indicateurs) sont une métonymie o.g.v. de la cohérence pour la santé (chemin à suivre).

En géométrie, dans un triangle, des côtés égaux vont de pair avec des angles égaux qui sont métonymiques de ces côtés.

2.1.b. Tropologie axiologique.

Notre esprit en tant que sens de la valeur est généralement aussi transitif, car il est sensible aux relations : on détruit le portrait du patron par colère parce qu'il lui ressemble ; on brise ses fenêtres parce qu'elles sont liées à lui.

Encore une fois : modèle métaphorique et métonymique.

Les primitifs, dans leur dynamisme (croyance en la puissance de la vie), ont pour axiome la similarité-sympathie et la sympathie de cohérence entre les choses et règlent leurs actes magiques (en raisonnant déductivement à partir de cet axiome) selon le modèle de ces types de sympathie. Eux aussi raisonnent logiquement, mais à partir d'axiomes partiellement différents des nôtres, les occidentaux.

Le discours théologique - sur Dieu, par exemple - apparaît analogique à ceux qui l'écoutent : il ne faut pas oublier qu'une expérience sacrée (dans laquelle Dieu devient de toute façon un phénomène) est à la base de l'analogie théologique (Dieu est mon berger).

2.2. La synecdoque est ce trope qui abrège la classe ou le système, et qui, dans ses formes réductrices, fait preuve de généralisation et de généralisation.

Ainsi, la doctrine des tropiques est sensée, c'est-à-dire logique, du moins selon la logique naturelle.

Les deux principaux types d'analogie.

L'analogie est le pivot du concept de modèle. (K. Bertels/ D.Nauta, *Inleiding tot het modelbegrip*, Bussum, 1969, 31). Mieux vaut dire : Et l'identité totale et l'identité partielle (analogie) sont le pivot du concept de modèle.

L'original est celui qui demande une explication (une information). Le modèle est celui qui explique, qui fournit des informations.

1. Identité totale.

L'axiome d'identité - tout ce qui est (ainsi) est (ainsi) . - est un jugement dans lequel le sujet est original et le proverbe est un modèle. Puisque le sujet demande une identité totale, le proverbe répond par une identité totale.

Par exemple, $a = a$ ou a est a en sont des applications. Toute définition est une application de celle-ci. Toute définition est une application de celle-ci.

2.1. Identité partielle (analogie).

Le schéma : coq/poule = coq/enfants. Également appelée analogie proportionnelle. En comparaison : Comme le coq mène les poules, Johnny mène les enfants.

Modèle métaphorique.

La comparaison, une fois raccourcie, devient une métaphore : Johnny est le coq - avant les enfants. Johnny est original. Le coq est un modèle. Tous deux en vue d'un rôle social (dirigeant). C'est leur caractéristique commune (identité partielle).

Bien que différentes, la métaphore identifie les deux sous un même point de vue. Ils appartiennent à la même collection, identique.

C'est l'analogie de la similitude.

2.2. Identité partielle (analogie).

Le schéma : cause/effet = feu/fumée. Également appelée analogie attributive. En comparaison : Comme la cause est à l'effet, ainsi est le feu à la fumée.

Modèle métonymique.

La comparaison, une fois raccourcie, devient dans ce cas une métonymie. Là où il y a de la fumée, il y a du feu ou encore plus court La fumée, c'est le feu. Car La fumée est la conséquence du feu. La fumée en tant qu'original demande sa cause. Le feu en tant que modèle est cette cause. Le système feu-comme-cause-de-la-fumée est à la fois propriété commune (identité partielle). Le feu et la fumée sont identiques d'un point de vue : ils appartiennent à un même ensemble.

C'est l'analogie de la cohérence.

La théorie du modèle - mieux théorie originale/modèle - combine l'identité partielle et la tropologie (métaphore/métonymie). Ils s'éclairent mutuellement, c'est-à-dire qu'ils se fournissent mutuellement des informations. sont des modèles les uns pour les autres.

Tropologie : métaphore (transfert de similitude).

Tropos', référence.

Quelque chose (original) est connu, évalué et exprimé en termes de quelque chose d'autre (modèle). -- Si b est pensé avec a, alors b est une association de a. L'association est à l'œuvre sous les tropiques, et c'est en termes de similitude ou de cohérence que se situe la comparaison. Une fois abrégée, l'équation devient un trope.

Métaphore.

Métaphore. parabole. -- Cette femme est un roseau ou Un roseau de femme. Un petit gars. -- Par ressemblance, la métaphore identifie partiellement (l'analogie est en partie une ressemblance et non une ressemblance) la femme avec un roseau.-- Comparaison. De même qu'un roseau se plie, va et vient en raison des circonstances (le vent ou un passant), de même cette femme se plie, est affectée par les circonstances... Association... Quand on pense à cette femme, on pense à un roseau.

Raccourcissement.

Le trope, ici : la métaphore, ne commence que par l'expression abrégée. A l'identique, l'un d'eux dit Cette femme est un roseau. Le est signifie est sous un certain point de vue (ce qui ressort clairement du contexte).

Schedule.

Il existe une caractéristique commune (identité partielle, analogie), à savoir l'accentuation du style.

<u>le roseau</u>	<u>Femme</u>	la capacité d'être influencé par les circonstances.
Influencé	Influencé	Le raccourcissement de la comparaison et de
<u>(physique)</u>	<u>(psychologique)</u>	l'association que la transmission établit fait que
Modèle	original	la comparaison et l'association s'affaiblissent à partir du texte (mais pas de la pensée ou du sentiment sous-jacent).

Mais en tant que langue, elle devient une collection.

Sa flexibilité s'étend aux femmes et aux le roseau . Les deux appartiennent à la même collection.

Un coureur de jupons

Comme le chasseur chasse le lièvre, l'homme chasse les jupes (métonymie pour les femmes au lit).

Signe métaphorique.

Une carte, en tant que représentation d'un paysage, est un signe métaphorique de ce paysage : sa structure, réduite, fournit des informations sur le paysage qu'elle représente et en est un modèle. Or, un signe peut être manipulé plus qu'il n'est censé l'être, car on met la carte dans la voiture, pas le paysage.

Tropologie : métonymie (transfert de relations).

La théorie des systèmes.

Un système peut être physique (cristal), biologique (fleur, animal), humain (enfant), psychologique (croyance), sociologique (groupe), cosmologique (constellation). Un système est un tout dont les parties (aspects) - égales ou non entre elles - se ressemblent d'un point de vue : ensemble, elles forment un tout, un ensemble cohérent. C'est leur caractéristique commune (identité partielle) qui n'est pas distributive (répartie sur une multitude de spécimens) mais collective.

Systeme dynamique.

Une kinésis (du latin motus, processus) est un ensemble ininterrompu de changements. Les phases distinctes ne sont pas séparées. Ensemble, ils forment un tout cohérent. Ainsi, par exemple, un algorithme.

La métonymie.

Metonymia, changement de nom, transfert de cohérence... Les pommes sont saines. Ces pommes saines !. – sur la base de cohérence, la métonymie identifie partiellement (analogie) les pommes avec la santé.

Comparaison : de même qu'un facteur (cause partielle) provoque également un effet, de même (manger) une pomme provoque également (avec d'autres aliments et boissons) la santé... Association : par ce lien de causalité, une association pommes / santé apparaît. -- En identifiant, on dit Les pommes sont saines ou Ces pommes saines. Où sont signifié sont sains via la causalité.

Schedule.

Encore cette structure proportionnelle, mais en se référant maintenant à la dynamique.

<u>facteur</u>	<u>pommes</u>	système qui est l'assainissement par les pommes. La causalité partielle (les pommes ne sont qu'un facteur) est supposée non dite et l'équation complète (selon le contexte) (dont le schéma ci-contre) est dite en abrégé.
résultat =	santé	
-----	-----	
Modèle	original	

Chasseur de jupe. Dans ce mot, jupes est une métonymie : les jupes ne ressemblent pas aux femmes qui les portent (un système) mais sont liées à elles. Il n'y a pas de lien distributif mais collectif.

Signe métaphorique. Un panneau indicateur ne ressemble pas au paysage, mais il y est lié. Il s'agit d'un signe métonymique et d'une partie de modèle métonymique, il fournit des informations sur le paysage. Les noms ou titres qui y sont inscrits font référence à une destination possible. C'est un aspect essentiel du panneau de signalisation : le nom est un signe pour quelque chose.

Une structure collective.

Bibliographie : D. Mercier, *Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 177/185 (*Nature et fondement du syllogisme*) - Si pré-phrased, alors post-phrased. Eh bien, pré-phrased, donv post-phrased.

Modèle géométrique. Tous les triangles ayant deux côtés égaux ont nécessairement deux angles égaux. Eh bien, ce triangle abc a deux côtés égaux. Ainsi abc a deux angles égaux.-- La preuve géométrique est fournie par les géomètres.-- Voici ce qui nous concerne ici.

1. Déduction.

Le concept général de ABC, triangle, est représenté dans ce triangle singulier-concret abc. Cela s'applique de la règle à l'application. Modal : dérivation nécessaire.

2. Modèle métonymique.

Cependant, au sein des triangles ABC, un autre type de relation prévaut : dès qu'un triangle à deux côtés égaux est proposé comme sujet (original) d'une phrase, on est obligé d'affirmer dans le dicton (modèle) qu'il a deux angles égaux.

En d'autres termes :

Deux côtés égaux - l'original - sont représentés par deux coins égaux - le modèle. - Pas parce que les côtés sont semblables aux coins (ce qui indiquerait une relation distributive). Mais parce qu'ils sont liés à eux. Ce qui indique une relation collective. Les coins sont à la fois un modèle métonymique des côtés.

Déduction sommative.

Mercier, en tant que logicien formel, observe que la relation côtés/angles est partout et toujours là. Que les triangles soient purement imaginaires ou matérialisés (en bois, à l'encre sur du papier, à la craie sur le tableau noir), quelles que soient la longueur des côtés et la largeur des angles, la connexion est invariablement là. La preuve de la connexion est un résumé de tous les cas possibles de triangles. Il s'agit d'un cas de résumé.

Remarque métaphysique.

Pour l'abstractionniste (Aristote), une telle chose est une structure objective que notre esprit, détaché du concret singulier, voit, efface ! Pour l'idéationniste (Platon, Hegel) le triangle universel ABC est présent dans chaque triangle abc dans une seule de ses images (réalisations, échantillons) où les réalisations singulières-concrètes montrent la richesse infinie de l'idée triangle ABC à partir de quelque chose d'éternel .

Tropologie axiologique (comme une valorisation).

Bibliographie : Th. Ribot, *La psychologie des sentiments*, Paris, 1917-10, 171/182
(*Les sentiments et l'association des idées*).

Ribot (1839/1916) montre comment notre esprit, en tant que sens de la valeur (aspect axiologique), valorise quelque chose en incluant quelque chose d'autre et l'exprime en fonction de cet autre. L'esprit est également transitif. Si b est pensé avec a et que b est valorisé, alors b est une association axiologique de a. Ceci aussi peut être exprimé en termes abrégés (trope).

1. L'appréciation par rapport à la similitude.

Pour un jeune homme, s'il ressemble à son fils (à l'identique en âge et ainsi de suite), une mère ressent en elle le même sentiment de sympathie ou du moins un sentiment connexe (analogue), en lui elle apprécie son fils. C'est comme s'il était son fils.

2. L'appréciation par rapport à la cohérence.

Un amoureux passionné ressent de l'érotisme pour la personne de sa maîtresse. S'il voit ou pense à ses vêtements, son parfum, ses meubles, alors par cohérence il transfère son érosion à tout ce qui lui appartient. C'est ce qu'on appelle le fétichisme. Le même sentiment surgit comme s'il s'agissait de l'amante elle-même : dans ce qui lui appartient, il l'apprécie.

Transfert.

Nous écoutons toujours Ribot.

1. Signe métaphorique.

Le jeune homme, par sa ressemblance, devient le signe qui désigne son fils et le convoque. Ribot parle de transfert par ressemblance.

2. Signe métonymique.

Les vêtements et autres de l'amant par rapport à la cohérence sont des signes qui renvoient et évoquent l'amant. Ribot : transfert par contiguïté, littéralement : par rendez-vous.

Les états émotionnels.

La vie mentale, une fois émue, voit des signes : pensons aux rituels lors des manifestations : on casse les fenêtres du patron (les fenêtres sont liées à lui) ; on déchire son portrait (le portrait lui ressemble).

Les gens - les experts humains et aussi les psychologues - connaissent très bien le phénomène du transfert. Cependant, la confusion (identification) émotionnelle-tropologique modèle/original ne devient transparente, compréhensible, pour ainsi dire, que grâce à l'ontologie identitaire et à la logique naturelle.

Similitude et cohérence dans la pensée primitive.

Bibliographie : G. Welter, *Les croyances primitives et leurs survivances*, Paris, 1950.

L' auteur mentionne L. Lévy-Bruhl (1857/1939) ; *La mentalité primitive* (1922)) qui, après une étude plus approfondie, n'osait plus rejeter la mentalité primitive comme prélogique : les primitifs raisonnent comme nous mais sur la base d'axiomes partiellement différents.

L'axiome le plus important est peut-être le suivant : Une chose réelle est un porteur de force vitale. C'est pourquoi les êtres supérieurs sont vénérés : ils possèdent une force vitale supérieure (fluide). -- Cette façon de penser est appelée dynamisme.

Similitude et cohérence.

J. Frazer (1854/1941 ; *The Golden Bough* (1890)) se concentre sur la sympathie (du grec *sumpatheia*, relation entre les forces vitales). Cette sympathie ou interaction entre des réalités fluides (matière raréfiée ou fine) est de deux types.

1. Ressemblance (similitude).

Similia similibus, le semblable par le semblable... Cette croyance conduit à l'imitation ou à la magie imitative ou à l'évitement.

Le tabou, c'est-à-dire à éviter, est quelque chose (objet, paysage, plante, animal, humain, créature invisible) qui vous prive de votre force vitale et en même temps de votre bonheur (rend malade, crée des erreurs de calcul, etc.). C'est ce qu'on appelle le tabouisme ou la croyance d'évitement.

Modèle.

Une femme infertile se fabrique une poupée qui représente (imite) le bébé qu'elle désire, la suce (rituel) comme si le bébé était déjà là (pensée positive)... La poupée ressemble au bébé et donne le contact à des êtres supérieurs qui donnent la fertilité (divinités de la fertilité, par exemple).

2. Cohérence

Une chose montre de la sympathie pour une autre qui lui est liée. Cette croyance conduit à la magie tactile ou contagieuse (également homéopathique) et au tabouisme.

Modèle.

Une femme stérile emprunte les vêtements de son burin en âge de procréer, les enfile et s'approprie ainsi par contact une partie de la force vitale du burin sous la direction d'êtres supérieurs. Dans la conviction qu'elle deviendra elle-même fertile (pensée positive).

Le sacrifice des cadeaux est de la même nature cohérente : on donne quelque chose avec une force vitale afin de recevoir en retour une force vitale plus élevée d'un être supérieur, plus lumineux. Ça, c'est de la mentalité primitive, c'est-à-dire de la logique appliquée.

Raisonnement analogique et connaissance directe.

Bibliographie : J.F. Harris, Jr, *The Epistemic status of Analogical Language*, in : *Internat. Journal for Philosophy of Religion* (La Haye) 1:4 1970 : Winter, 211/219.

La thèse de Harris est la suivante : Ce n'est que lorsque quelque chose de littéral (c'est-à-dire directement expérimental) est connu à propos de X que tout discours analogique sur X est justifié.

Il mentionne W.V.O. Quine, *Word and Object*, New York, 1960, 15 : L'analogie dans son sens fondamental concerne des choses déjà connues en dehors de l'analogie.

Voir aussi W. Blackstone, *Religious Language and Analogical Predication*, in : *The Iliff Review* XVII : 2 (1960 : printemps), 24, déclare : Si on doit savoir quelque chose sur Dieu (ou tout autre objet) par analogie, alors on doit savoir quelque chose sur Dieu (ou tout autre objet).

En d'autres termes, la connaissance directe - par exemple de Dieu, expérience religieuse (contact avec Dieu) ou par exemple de la conscience, expérience de la conscience (vécue et exprimée par soi-même) - est une condition absolue pour pouvoir parler analogiquement, c'est-à-dire comparativement, de quelque chose. S'il y a comparaison, il y a au moins deux termes qui sont directement connus et comparés. Pas un seul (où l'autre serait totalement inconnu) !

Harris s'écarte des expressions religieuses telles que Dieu est mon berger ou Dieu est infiniment sage ou encore Dieu est la cause première (comprendre : fondamentale). Comment pourrait-on sentir Dieu comme berger si l'on ne connaissait rien de la pastorale (comme phénomène) directement de Dieu ?

Discours théologique.

Harris en voit trois types. On peut parler de Dieu de manière anthropomorphique (mais on le réduit alors à quelque chose de créaturel). On peut le faire de manière holistique (mais alors on ne dit rien sur lui car il est trop différent).

On peut le faire de manière sensée, c'est-à-dire analogique : on reconnaît alors à la fois la comparabilité (quelque chose d'anthropomorphique) et la non-comparabilité (quelque chose de sacré-sacré). Dieu est semblable à ses créatures, mais pas entier et complet. Il n'est pas comme ses créatures, mais il n'est pas tout et entier : en partie identique, en partie non identique.

Voilà, en quelques mots, ce qu'il en est de l'essence même de parler de Dieu (du moins du Dieu biblique, transcendant).

Tropologie : synecdoque.

Bibliographie : K. Krüger, *Deutsche Literaturkunde*, Danzig, 1910, 115.

Le terme *synecdoche* signifie s'emparer soudainement de quelque chose, s'emparer soudainement de ce qui lui appartient.

1. Synecdoque métaphorique. (distributif)

Un soldat reste à son poste dit le commandant à tous les soldats devant lui. Il dit un (modèle) mais veut dire tous (original). Un professeur n'est jamais en retard dit le proviseur barman à un professeur qui est en retard. Il dit un mais apparemment il veut dire tous ! Et vice versa : Les professeurs ne sont pas en retard dit un professeur retardataire.

2. Synecdoque métonymique. (collectif)

La barbe est là. C'est ce que le personnel dit quand le patron arrive. Ils disent la barbe (la partie comme modèle) mais veulent dire le patron (le tout comme original). -- Le poète allemand Schiller : Nous implorons un toit hospitalier (la partie pour toute la maison). -- On pourrait marcher sur les têtes, la partie pour le tout, le peuple. De même, Une paroisse avec tant d'âmes.

Copie/collection ou partie/entière... Ou l'inverse.

La synecdoque métaphorique signifie dans un exemplaire toutes les copies, ou vice versa. La synecdoque métonymique signifie dans une partie le tout (système) ou vice versa... Synecdoque est parfois traduit par co-sens ou co-sens.

Trope.

On pense à quelque chose (copie/classe ou partie/entière ou vice versa) comme incluant quelque chose d'autre qui lui est apparenté (similaire ou apparenté), et on l'exprime en termes de cet autre qui après tout fait partie du même être. Identité partielle ou analogie. L'abréviation dans la prononciation laisse le lien inexprimé car elle apparaît dans tout le contexte et est ressentie comme superflue (pléonastique, redondante). C'est un trope. Immédiatement une figure de style.

Note -- Krüger.-- L'allégorie (parabole élaborée), la parabole (parabole-récit), la personnification (choses inanimées comme si elles étaient vivantes) appartiennent au domaine de la tropologie.

Pourtant, elles ne semblent être que des élaborations de la métaphore, de la métonymie ou de la synecdoque, qui constituent l'essence de la tropologie. C'est la logique appliquée en tropologie.

Re- ou induction : généralisation ou globalisation.

Deux adjectifs reviennent dans ces noms : général et global. La synecdoque recouvre un doublement ou une réduction, opposé à la déduction.

Des échantillons.

Epagogè, Lat. : inductio, est un raisonnement qui

a. par échantillonnage (taille du concept) soit dans une collection (au moins un exemplaire) soit dans un système (au moins une partie)

b. décider d'une propriété commune (contenu conceptuel) (induction sommative), -
- propriété qui peut être confirmée dans les échantillons à venir (induction amplificatrice ou d'expansion des connaissances).

Généralisation

Si une méthode d'apprentissage réussit avec ces élèves (individuels) (échantillon), elle réussira également avec les autres et donc avec tous les élèves du même niveau.

L'inspecteur interroge 4 élèves sur 24. Différentiel : 2 bons, 1 moins bon, 1 mauvais. Il peut généraliser à l'ensemble de la collection (24). Avec la réserve que des tests supplémentaires peuvent améliorer l'évaluation préliminaire.

La synecdoque métaphorique basée sur la ressemblance met en avant ce type de raisonnement.

2. Globalisation

Dans un laboratoire médical, l'urine et le sang sont analysés comme des échantillons à tester sur l'ensemble du patient : à partir de la partie testée, on décide de l'ensemble testable.

Un étudiant en économie étudie l'économie d'Anvers. Elle se limite à deux échantillons : le Meir (une rue commerçante réputée), et le port. Bien que présentant des lacunes, elle pourra néanmoins se faire une idée de toute la réalité économique d'Anvers. A partir de parties testées (induction sommative), elle induit ou réduit à l'ensemble du système.

La synecdoque métonymique fondée sur la cohérence met en avant un tel raisonnement.

Note : La synecdoque inverse conduit à son tour à un raisonnement déductif : à partir de la propriété commune (générale ou globale) (contenu conceptuel), on conclut aux instances ou portions qui présentent cette propriété (portée conceptuelle).

Nous voyons immédiatement comment le concept, en tant que contenu et portée, est vraiment central au raisonnement (ainsi qu'aux jugements). Ce n'est pas sans raison que la logique naïve ou naturelle est une logique de concepts. Mais il faut d'abord voir les concepts à l'œuvre. Sinon, on ne comprend pas correctement la logique naturelle.

7. La septième section est une doctrine de définition et de classification.

Les deux sont (de préférence) des énumérations complètes des caractéristiques du contenu (définition) et des instances, respectivement, de la portée d'un concept (classification).

Il s'agit d'éviter toute imprécision.

I. Trois types traditionnels.

1. Catégorisateurs (distrib.).

Les caractéristiques essentielles, essentielles et accidentelles (contingentes) sont mentionnées concernant une classe.

2.a. Catégories (coll.).

Un système est scanné selon ses principaux aspects, à savoir son être (substance) et ses relations (accidents).

2.b. Chreia (coll.)

Un système est analysé sous ses principaux aspects (les points communs inhérents à un événement, un acte ou une déclaration).

-- Les lieux communs ont surtout une valeur heuristique.

II. Définition limitée et intégrale.

Ceux-ci sont indirectement traités dans les trois types de définitions traditionnelles : nécessaire/non nécessaire/non nécessaire, apparaissent dans les concepts, jugements et raisonnements modaux. Ces trois modalités sont les modalités strictement logiques.

Le concept de coïncidence.

La coïncidence se situe toujours à l'intérieur d'un processus qui, en plus de ses aspects normaux (réfléchis par la définition, nécessaires), rencontre des aspects non nécessaires par le croisement (la conjonction) avec des aspects essentiellement étrangers, qui apparaissent comme imprévisibles.

On peut définir un processus de manière limitée (en soi, séparé, abstrait) mais aussi de manière intégrale (globale, située dans le reste). Ce qui semble être une coïncidence (non nécessaire) dans une définition limitée d'un processus, s'avère nécessaire dans la définition intégrale.

III. Classification (Taxonomie).

Il existe des dimensions catégorielles et transcendantales.

Les concepts esthétiques de base, par exemple, peuvent être définis et classés à la fois de manière distributive et collective (via le concept d'échelle).-- Exemple : le concept de critique sociale, d'abord classé puis défini sur cette base.

IV. Textuologie.

Un texte est un terme (élaboré) (concept) qui exprime le contenu conceptuel et au moins un échantillon de la portée conceptuelle. En ce sens, les textes sont des définitions et des classifications. Du moins, s'ils sont construits logiquement.

Vue distributive et collective, sur la définition.

La logique formelle se concentre sur les concepts. Tout le monde le sait. Mais ce que l'on ne réalise pas souvent, c'est que les concepts sont eux-mêmes distributifs ou collectifs ou sont censés inclure un cadre distributif ou collectif (lui-même un concept).

Ceci peut être déduit du soin avec lequel la logique formelle traite la définition distributive (categoremén) et la définition collective (catégoriques ; chreia).

1. Définir.

Prenez le terme fille.

Le dictionnaire donne ces définitions :

1. enfant de sexe féminin ;
2. jeune femme célibataire mais apte au mariage ;
3. fiancée (l'amante d'un soldat) ;
4. la femme de chambre (La fille va le remettre).

Ces contenus conceptuels analogiques (partiellement identiques, partiellement non identiques) se réfèrent chacun à leur propre champ d'application. Mais c'est précisément la raison pour laquelle la logique formelle attache une telle importance à la définition : le mot fille est si polyvalent qu'il ne peut être utilisé logiquement que sous une forme bien définie. Et il en va de même pour de nombreux mots. La logique veut savoir de quoi il s'agit !

2. Définir de manière distributive et collective.

Totum logicum/ totum physicum disaient les scolastiques.

2.1. La fille en elle-même est invariablement un spécimen de la collection toutes les filles (possibles). Ce point de vue distributif est sciemment présent lorsque le concept de fille vient à la conscience.

2.2. La fille en elle-même en tant qu'être humain à part entière (corps animé) est un concept collectif. Avec toutes sortes d'aspects connexes (sexe féminin/enfant ou jeune/non marié ou fiancé ou employé).

2.3. La fille en elle-même est située dans l'ensemble (le collectif) de toutes les filles qui forment un groupe cohésif unique (le monde des filles). Par exemple, dans les mouvements féministes ou dans la jalousie mutuelle.

2.4. La jeune fille en elle-même est située dans l'ensemble de la société - en tant qu'être humain - c'est-à-dire dans l'ensemble de la cohésion appelée humanité. C'est un autre aspect collectif.

Seule cette énumération donne une idée de ce qu'est réellement la logique formelle, en tant que logique conceptuelle. Car c'est ainsi que tous les concepts peuvent être interprétés. Ainsi, on ressent l'énorme portée de chaque concept lorsqu'on pense à la logique de cette manière !

Définition distributive : catégories (prédicats).

Appelés également quinque voces ou quinque universalialia, ils permettent d'énumérer de manière ordonnée les caractéristiques d'une définition distributive.

Aristotélicien.

Il voulait répondre à la question suivante : Dans quelle mesure les caractéristiques du sujet qui sont affirmées dans le dicton sont-elles essentielles et comment le sont-elles ? . Porfirios de Tyros (233/305 ; théosophe de l'Antiquité tardive) a élaboré sur ce point... Nous précisons.

1. L'essentiel.

Ceux-ci se divisent en deux aspects, en langage ancien genre et espèce. En langage moderne : collection universelle et privée... Définition binomiale.

La définition binaire appartient à la biologie : Carl von Linné (Linnaeus ; 1707/1778 ; *Systema naturae* (1735)) a défini les plantes et les animaux de manière binaire (genre/espèce). Le fait que les biologistes l'appliquent encore prouve leur bien-fondé.

Caractéristique générale (sexe)

Genos' (Gr.), Lat. : genre. D'où le terme générique. Pour définir le terme fille (dans l'une de ses acceptions néerlandaises), nous partons donc de la caractéristique générale : femme.

Caractéristique particulière (en quelque sorte)

Il s'agit d'une classe privée au sein du concept universel de femme. Donc ici : jeunes.

Diafora eidopoios (Gr.) ; Lat. : differentia specifica, différence spécifique. Ceci est spécifique pour les filles dans la mesure où elles sont des jeunes femmes.

Résultat : Edos (Gr.), Lat. : espèce, genre. Ici : genre de femmes.

2. Le confort des créatures.

Ceux-ci ne sont pas essentiels ou vitaux, mais découlent de la nécessité.-- Ici : si elle est apte au mariage. S'applique à toutes les jeunes femmes.

3. Des traits accidentels.

S'applique à certaines jeunes femmes. Par exemple, en pleine santé. Ou encore : formation universitaire.

Conclusion logique.

Le terme fille peut être défini comme (1) une femme qui est (2) jeune et si elle est apte (3) à être mariée (4) de type, (5) éventuellement en pleine santé ou ayant fait des études supérieures.

Ce sont les cinq catégories ou définitions.

Définition collective : catégories (prédicaments).

Archutas de Taras (-445/-395 ; paléopythagoricien), -- à la suite d'Aristote, définissent un système comme un tout cohérent en termes d'aspects (sous-systèmes), essentiels ou non.

Dans quelle mesure les aspects (parties, sous-systèmes) sont-ils essentiels à un tout (système) et comment sont-ils ?.

C'est là que les catégories se situent comme un moyen d'énumération ordonnée des savoirs d'un système. Comme des platitudes collectives.

1. Dix catégories.

Deux catégories fondamentales, à savoir l'être (l'identité totale avec lui-même), (ousia ou ti estin (Gr.) ; Lat. : forma, essentia, substantia, natura) et ses relations (les identités partielles avec quelque chose d'autre, pros ti(Gr.), Lat. : relatio). Traditionnellement, on dit : substance et accident.

Sumbebèkota' (Gr.), Lat. : accidentia, accessoires (mieux : relations) ne se réfère pas ici aux accessoires distributifs (faisant partie des catégories) mais aux accessoires collectifs, qui par rapport à la substance apparaissent comme accessoires.

Quatre systèmes.

1. Les relations de quelque chose montrent ce qui suit.

Poson/ poion (Gr.), Lat. : quantum/ quale, quelle taille/ quelle qualité (quantité/ qualité).

2. Pou/ pote (Gr.), Lat. : ubi/ quando, où/quand (lieu (espace)/temps (point)).

3. Poiein/ paschein (Gr.), Lat. : actio/ passio (actif/ passif ; littéralement : souffrir/ subir).

4. Keisthai/ echein (Gr.), Lat. : situs/ habitus (jetabilité/ conception ou situation/ initiative).

2. Modèle.

Prenons un système dynamique, un meurtre (l'essence) Le médecin et / ou le policier peuvent définir : (les relations) un homme / plein de coups de couteau (quantité / qualité), près d'un bar de nuit / la nuit (où / quand), un ou plusieurs assaillants / un sans défense (actif / passif), submergé / avec des signes de résistance violente (jeté / conception).

Ces lieux communs, renseignés ici, montrent clairement comment les caractéristiques d'un événement, à travers la victime, peuvent être listées de manière ordonnée pour être définies.

Note : Les catégorèmes et les catégories sont des platitudes, c'est-à-dire des systèmes de coquilles vides qui peuvent être remplies comme une configuration. Cependant, ils sont maladroitement heuristiques (inventifs). Tout comme s'il s'agissait de lemmes platoniques (x qui peuvent être spécifiés).

Définition collective : chreia (chrie).

Bibliographie : H. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 241.

La chreia (utilité) était une petite page lorsqu'il s'agissait de remplir les lieux communs (coquilles vides) dans l'enseignement secondaire dans l'Antiquité.

Ce ne sont pas tant les penseurs que les rhétoriciens qui ont utilisé ces koinoi topoi (Gr.), Lat. : loci communes, platitudes. Elles permettent de répertorier (définir) les idia (Gr.), les traits caractéristiques d'un concept (système) collectif.

J. Le P. Marmontel (1723/1799) affirme que la chreia est une vraie définition, car elle essaie d'exprimer l'essence, toute l'essence et seulement toute l'essence de quelque chose. Non pas sous la forme courte et binomiale (= genre/espèce) mais sous une forme élaborée, pratiquement toujours a-potiori (les traits nécessaires pour la distinguer).

Structure.

Deux versions mnémotechniques en latin.

1. Introduction. -

Quis ? (Qui). Quid ? (Quoi). Cur ? (Par quoi/pourquoi ?). Contra (contre-modèle). Simile (Modèle). Paradigmes (Applications), Testes (Arguments d'autorité).-- Conclusion.

2. la partie centrale

Paraphrase (Première reformulation : qui/quoi). A Causa (Par quoi/pourquoi ?). A contrario (Contre-modèle). Un simili (Modèle). Ab exemplo (Applications). Testes (arguments d'autorité, témoins). - Conclusion.

Ambiguïté.

A partir d'un objet matériel (fait brut), les lieux communs prêtent attention à une multitude d'objets formels (points de vue) propres à ce fait. En s'efforçant de caractériser le plus complètement possible (énumérer les caractéristiques).

Ceci est également vrai pour les catégories et les catégorèmes aristotéliens.

Note - L'ordre des biens communs ou des aspects de l'être ne doit pas être immuable mais adaptable. Les coquilles vides, comparables aux changements dans les mathématiques ou la logistique par exemple, donnent une vue sur une totalité (configuration). Rejeter ces platitudes au nom de la créativité et de l'originalité revient à confondre les platitudes elles-mêmes avec leurs interprétations monotones : ces dernières conduisent au concept de rhétorique vide.

Les platitudes ont une solide historicité : elles mettent chaque individu qui les utilise sur la voie d'une interprétation originale et créative.

Application.

Un ancien proverbe de sagesse : Les racines de l'éducation sont aigres mais les fruits sont doux -- Voir ici.

1. Quoi ?

Note -- Au lieu d'un sort, le quoi peut aussi être un acte ou un événement.

Remarque : la métaphore doit d'abord être réduite à une non-métaphore : carottes acides/ éducation = éducation = cause/ effet. Voici le thème.

2. Qui ?

Isokrates d'Athènes (-436/-338), le père du proverbe, était un célèbre rhéteur et logographe.

3. Comparaisons (modèle/contre-modèle).

a. Modèle : de même qu'une plante, si elle est entretenue selon les règles strictes de la botanique, prospère, il en va de même pour l'éducateur. Le contraire est l'expérience quotidienne (contre-modèle).

b. Modèle : les phénomènes d'échec parental peuvent également être cités ici. Par exemple, des enfants placés en famille d'accueil (la mère terrible).

4. Arguments d'autorité.

Témoignages. -- Le chouchoutage commence souvent au berceau mais conduit finalement les jeunes à ne pas être capables de faire face aux efforts plus tard dans la vie et à devenir des tyrans indisciplinés. *Brug, mensuel de l'Association des parents catholiques*, juin 1998, affirme que les parents doivent pouvoir fixer des règles dès le plus jeune âge.

5. Pourquoi ?

Remarque : la réponse à la question pourquoi est une cause (parce que) (par exemple, même un motif inconscient ou subconscient), la réponse à la question pourquoi est un motif conscient (contenant un libre choix) (parce que).

Le quoi (thème) insinue la raison (explication). La vie réelle impose parfois des exigences très lourdes. Eh bien, éduquer, c'est rendre viable. L'éducation parentale doit donc aussi s'endurcir contre toutes sortes de déceptions (pensez au Lustprinzip/ Realitätsprinzip de Freud). Isokrates, par exemple, était timide, avait une voix faible.

Par conséquent, une carrière politique était hors de question. Il est devenu un orateur et, grâce à ses efforts acides, un penseur et un éducateur très influent.

Voici une élaboration - interprétation - très sommaire de la chreia. Oui, mais pas sans le cadre acide des lieux communs qui guident l'ingéniosité dans la bonne direction, c'est-à-dire pour produire de bons textes.

Cette... cette sagesse nous a été transmise par la Grèce antique. C'est toujours la philosophia perennis, la philosophie éternelle.

Les modalités en logique naturelle.

G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 61/64, explique comment la logique naturelle ne connaît que le différentiel suivant : nécessaire - non nécessaire (possible) - non nécessaire.

1. Concepts modaux.

Ce sont les principes de base... Un mal nécessaire. Un bien possible. Une chose impossible (nécessairement 'inexistante').

Veillez noter que ces termes composés de plusieurs mots forment un seul terme correspondant à un seul concept.

2.1. Les jugements modaux.

A est nécessairement A. Une application de l'axiome d'identité (Tout ce qui est, est, ici : Tout ce que A est, est A). Elle concerne l'identité totale de A avec lui-même -- A et B ne sont pas nécessairement identiques (par exemple, en nombre).

Il s'agit de l'identité partielle de A avec B (analogie). A et non-A sont nécessairement non-identiques. C'est une application de l'axiome de contradiction (Quelque chose ne peut pas être autre chose en même temps et de tous les points de vue). L'exclusion radicale.

2.2. Raisonnement modal.

Si toute l'eau bout à 100° C, alors cette eau et cette eau (échantillons). Eh bien, toute l'eau bout à 100° C. (loi). Donc cette eau et cette eau bouillent à 100° C..

Plus d'abstraction:

Si A, alors B (axiome de raison), Eh bien, A. Donc B. De la loi (contenu) à l'échantillon (de la règle à l'application). La phrase suivante Donc B (cette eau et cette eau) bout à 100° C est nécessaire comme déduction. Si toute l'eau bout à 100° C, alors telle et telle eau aussi.

Eh bien, cette eau et cette eau (étendue) bouillent à 100° C. (échantillons). Donc toute l'eau (étendue) bout à 100°C. ?

Plus d'abstraction:

Si A (préface), alors B (postphrase). Eh bien, B (après coup). So A (préface). Le postlude Donc A (toute l'eau bout à 100° C) est, en tant que re.ductie (in.ductie), inutile. Pour la base, la préface, remplace la post-sentence : quelques échantillons ne prouvent pas que tous les échantillons donneront le même résultat.

De certains (de la portée) à tous (le contenu) est une dérivation provisoire, hypothétique. Voyez l'omniprésence des modalités logiques à tous les niveaux de la logique naturelle.

Coïncidence.

Bibliographie : C. Lamont, *Freedom of Choice Affirmed*, New York, 1967, 56/ 96 (*Contingency and a Pluralistic World*).

Le caractère fondamental de la théorie des catégories (*chreia*) est démontré par ce qui a été dit sur les aspects accidentels.--Mais d'abord une introduction.

Les connexions 'si-alors'.

Si le gland tombe au sol, un processus de croissance s'ensuit normalement (nécessairement).

Si le gland tombe au sol et que, par hasard, une pierre qui tombe le viole, il s'ensuit normalement un processus de croissance perturbé.

Si le gland tombe sur le sol et se trouve mangé par un écureuil affamé, aucun processus de croissance ne s'ensuit. Ce dernier point est également normal.

Normal.

Les phénomènes évoqués sont déterminés :

Si une pierre se fend, une pierre tombe normalement ;

Si un écureuil affamé tombe sur un gland, il le mangera de façon quasi-normale (= dans la plupart des cas, presque inévitablement, de façon quasiprévisible).

La chute de la pierre est un processus physiquement nécessaire, la consommation de l'écureuil est un processus biologiquement très probable.

Le terme normal signifie fidèle à la vie ou fidèle à la définition.

Une roche qui se fend, par définition, produit une roche qui tombe. Par définition, un écureuil affamé mange (ou presque) un gland trouvé.

La prévisibilité.

Les processus si-alors (avec une nécessité minimale) donnent une prévisibilité (minimale). C'est la modalité nécessaire (ou non nécessaire) qui donne une prévisibilité absolue. C'est le souci des modalités qui inspire le souci de définir l'être (nature, forme, forma , concept objectif) chez un Platon ou un Aristote.

Les catégories (chreia).

Les gens étaient attentifs.

1. Catégorèmes.

Dans l'exemple susmentionné, la femme est l'être mais qui est apte au mariage, en pleine santé, universellement formé accidentellement, par coïncidence avec le processus d'être une femme.

2. Catégories.

Le meurtre est un processus Si attaque violente, alors mort. Bien que toutes les coïncidences mentionnées par Aristote soient toujours présentes, les meurtres non localisés n'existant pas, les interprétations - près d'un bar de nuit, par exemple - sont purement fortuites et étrangères en elles-mêmes.

Définition limitée et intégrale.

C. Lamont cite J.H. Randall, Jr., *Aristote*, Columbia Un. Pr., N.Y., 1960, citant.

Randall formule le point de vue limité.

Le fait que quelque chose se produise par hasard ne signifie pas que ce hasard n'a pas de raison d'être, mais plutôt que des facteurs qui sont en eux-mêmes déterminés par, c'est-à-dire des causes inhérentes, se croisent avec d'autres processus (conjonction) et les modifient ainsi, voire les rendent impossibles.

Note : Nous l'avons vu plus haut avec le gland (pierre, écureuil)... Ce changement ou cette impossibilité se produit - dit Randall - sans être une partie essentielle (par définition appartenant) de ces autres processus. C'est l'accidentel ou le contingent.

En d'autres termes : deux ou plusieurs processus mutuellement indépendants (par définition n'appartenant pas l'un à l'autre) - déterminés ou non - se croisent à un moment et en un lieu donnés de telle sorte que - sur la seule base de l'une des deux pensées - ils ne sont pas nécessaires, c'est-à-dire qu'ils coïncident.

La pensée intégrale

Lamont cite un opposant, le professeur G. Williams (Univ. de Toledo) qui est un déterministe. Il affirme ce qui suit.

Une telle conjonction (concomitance) de deux ou plusieurs processus essentiellement étrangers n'est qu'une coïncidence pour ceux qui n'assument (= notent) qu'un seul des deux ou plusieurs des processus qui se croisent.

Si l'on observe simultanément le processus de croissance du gland et le processus d'éclatement du rocher voisin (ou de l'écureuil affamé), il n'y a aucune coïncidence. Mais l'agrégation est nécessaire.

Mais la plupart du temps, notre conscience se limite à l'un des processus et donc, de ce point de vue étroit, le croisement est vraiment une coïncidence. La perspective détermine la coïncidence. Une coïncidence qui est essentiellement nécessaire.

Par exemple, Williams cite la collision du Titanic avec un iceberg le 14.04.1912. Cette collision (conjonction) a été déterminée à 100%.

Par définition, le Titanic passe de Southampton à l'Amérique.

Par définition, l'iceberg se déplace vers le sud.

Par définition, ils se croisent.

Mais cela n'est clair que pour ceux qui pensent les deux ensemble, -- pour ceux qui considèrent le Titanic comme un processus incluant l'iceberg.

Williams représente la vision intégrale qui est logiquement plus forte que la vision limitée.

Connaissances préalables / connaissances rétrospectives.

Bibliographie : C.Lamont, *Freedom of Choice Affirmed*, New York, 1967, 70 et suivants.

L'historiographie explique beaucoup plus de choses rétrospectivement. Que dites-vous de ça ?

Nous sommes en train de répéter le naufrage du Titanic.

De la définition séparée (= créature) de l'iceberg fatal on ne peut pas - à l'avance - déduire la rencontre avec le Titanic. De la définition distincte du Titanic en tant que créature, on ne peut pas non plus déduire cette rencontre.

Phénomène/demande.

La phénoménologie se tient ou tombe avec le donné/demandé. Si nous examinons la relation entre le phénomène - la dose de données avec le contexte (les co-données) - et la demande (ici : la prévisibilité de l'agrégation), nous voyons que pour l'agrégation, il y a trop peu de données disponibles (= phénomène) pour la demande. Pour un phénomène trop faible, une demande trop forte.

Après l'agrégation, le phénomène, c'est-à-dire les données immédiatement disponibles, s'accroît de telle sorte que - avec le contexte - on peut en tirer beaucoup plus. Pour plus de phénomène plus exigé solvable.

Après.

Les définitions distinctes sont complétées par de nouvelles données. On s'approche de la définition intégrale. Car cette définition tient compte à la fois de l'essence, de l'essence séparée (établie dans la définition), et des coïncidences (celles de la liste des catégories et celles de la liste des catégories (y compris chreia)). C'est-à-dire qu'il définit le concret-singulier. Ou idiographique, comme on dit aussi.

Élargir le phénomène.

En ce qui concerne le Titanic.

1. Les enquêtes officielles ont montré que le paquebot traversait l'océan à pleine vitesse au milieu de la nuit. Motif : les propriétaires avaient donné un ordre scellé au capitaine pour enregistrer une vitesse record !

2.1. On savait que les icebergs vèlaient dans la baie de Baffin et se déplaçaient vers le sud.

2.2. Mais les officiers du navire ont négligé la chute rapide de la température provoquée par les nombreux icebergs, observée dès l'après-midi et la veille de la catastrophe.

Après, les gens savaient. C'est pourquoi les historiens peuvent expliquer le désastre. Après. Parce qu'ils ont abordé la connaissance intégrale. Cela met en évidence la nécessité ou du moins la quasi-nécessité de la catastrophe. Bien que déterminé, il n'est pas (en raison d'une connaissance préalable trop faible) prévisible.

Modalités au tribunal.

Bibliographie : W. Wagenaar, *Where logic fails and stories convince*, in : *Notre Alma Mater* 45 (1991) : 3 (août), 258/ 278.

L'auteur mentionne un cas aux Pays-Bas. Le véritable événement (x) (lemme) est ce que les enquêteurs, les juges, etc. tentent de définir (grâce à l'échantillonnage : enquête).

1. Histoire.

Mme A vit avec un petit ami depuis qu'elle a 21 ans et affirme avoir été agressée par son père il y a six ans. Son petit ami l'oblige à le signaler. L'agression est la première définition.

2.1. Histoire.

Le père affirme qu'il s'est retrouvé une fois seul dans la maison avec sa fille de 15 ans mais qu'il ne lui a donné qu'une bonne raclée. Juste une bonne raclée est la deuxième définition de x :

2.2. Narrative.

Le médecin désigné nous dit qu'après examen, il a été constaté qu'elle n'était plus vierge... Plus vierge est une troisième définition, partielle, de x, l'événement véritable.

a. Rhétorique.

L'herméneutique du milieu du siècle (doctrine de l'interprétation) appelle x l'objet matériel. C'est le fait nu, non déformé, x. Les interprétations sont appelées objets formels, c'est-à-dire les points de vue (perspectives) qui éclairent le fait nu.

Un même événement (objet matériel), compte tenu des intérêts des personnes impliquées, donne lieu à plus d'un objet formel (interprétation). Les personnes concernées - fille, père - tentent de convaincre les juges avec leurs histoires comme arguments.

b. Logique.

Les histoires sont des prépositions (avec des modalités).

Si l'histoire 1 est vraie, alors le père est nécessairement coupable. Si l'histoire 2 est vraie, alors le père est nécessairement innocent. Si, l'histoire 3 est vraie, alors le père n'est pas nécessairement coupable, car la dame vit avec un ami.

Wagenaar fait valoir qu'il ne s'agit pas ici d'une logique stricte. C'est très faux : le résultat souhaité de l'enquête et du jugement des juges est l'axiome, c'est-à-dire la prémisse.

A partir de là, l'enseignant et le père raisonnent de manière strictement logique et construisent leur histoire, c'est-à-dire la définition de x, l'événement vrai, de manière déductive, c'est-à-dire à partir de l'histoire, leur accusation comme jugée ou leur innocence.

La rhétorique contrôle les axiomes (d'un point de vue pragmatique) mais la logique contrôle très strictement leurs conclusions à partir de ces axiomes.

Définition du terme lesbienne.

Bibliographie : E. Hulsens, *Qu'est-ce qu'une lesbienne ? (Une preuve de l'histoire des lesbiennes)*, dans : *Streven* 62 (1995) : 9 (oct.), 791/803.

Deux définitions.

1. M. Everardt. *Ziel en zinnen (Sur l'amour et la luxure entre femmes dans la seconde moitié du XVIIIe siècle)*, Groningen, 1994.

Le lesbianisme d'aujourd'hui est défini par l'auteur comme suit :

- a. le désir féminin,
- b. y compris les actes sexuels avec des femmes,
- c. le désir qui rend une personne masculine et
- d. exclure les hommes.

En bref : a. égal, b. sexuel, c. rôles de genre polarisés, d. exclusif.

Hulsens.

Dans les âmes sœurs, il n'y a pas d'acte sexuel ni de division des rôles. Avec les travestis, il y a une division des rôles mais la sexualité semble indémontrable. Chez les femmes qui ont des rapports sexuels entre elles), il n'y a pas de division des rôles et le désir des hommes n'est pas exclu.

Conclusion : La définition d'Everard couvre un champ limité, un seul type de lesbianisme, à savoir homme /femme.

2. L. Faderman, *Surpassing the Love of Man (Romantic Friendship and Love between Women from the Renaissance to the Present)*, Londres, 1981.

Sa définition est la suivante : Une lesbienne est une relation prédominante de sentiment et d'esprit dans laquelle deux femmes (ou plus) sont attirées l'une par l'autre avant toute autre personne.

Hulsens.

Ce concept couvre toute amitié passionnelle entre femmes, même si aucun acte sexuel n'est impliqué. En d'autres termes, toutes les petites amies proches au cours de l'ère culturelle sont, dans cette hypothèse, en avance sur la lesbienne d'aujourd'hui. L'interprétation très large du phénomène du lesbianisme.

Hulsens.

Les définitions varient en degré. Des actes sexuels identiques, situés dans des contextes culturels différents (syn- ou diachroniques), sont désignés par des mots différents, tant sur le plan subjectif que social. En outre, le choix des partenaires sexuels diffère également.

Plus que cela : l'impulsion homosexuelle elle-même diffère. Hulsens critique donc la définition d'Everard qui ne tient pas compte de ces trois observations. La définition des phénomènes physiques est une chose que la physique sait bien faire. Définir les phénomènes biologiques et surtout humains, c'est autre chose.

Postmoderne (a potiori).

Bibliographie : J. Gerits, *Recent trends in Dutch literature*, in : *Streven* 1994 : mai, 416/ 417.

Il est possible de définir un mouvement littéraire, mais seulement a priori, c'est-à-dire en énumérant suffisamment de caractéristiques pour que l'ensemble puisse être distingué du reste. L'exhaustivité de l'énumération aux fins de la définition est impossible.

Critique éditoriale. (contenu conceptuel)

La raison, telle qu'elle est comprise par les modernes, c'est-à-dire la capacité de faire la part des choses avec clarté, avec ou sans preuves, est rayée de la carte. À sa place, on a l'impression que le sujet et l'objet, les données, sont entremêlés. L'impression principale est donc le flou.

1. La réalité et la fiction (portée de la compréhension) s'entremêlent.

Le nouveau roman historique et le roman documentaire le montrent.

Ainsi : E. Marain, *Rosalie Personne* (1988). Seul compte vraiment un texte qui pense la réalité et la fiction ensemble.

2. Métafiction.

Par exemple, P. Hoste, *Ontroeringen van een forens* (1993), qui contient une histoire de titre et une histoire : Un écrivain qui n'est pas lui-même un écrivain.

Signification : J'écris des textes mais pas des histoires. Il s'agit de réfléchir à la fiction, au langage et au langage qui raconte la fiction.

3. L'intertextualité.

Un premier texte est inséré morceau par morceau dans un second texte. Ainsi : P. Claes, *De Sater* (1993). Des fragments d'*Apulée (L'âne d'or)*, de *Pétrone (Satyricon)*, d'*Homère (Ulysse)* (= textes antiques) sont imbriqués dans une histoire qui se déroule dans l'Antiquité. Les genres littéraires s'entremêlent. Le postmodernisme.

4. Le moi moderne.

Ainsi : I. Michiels, *Journal brut* avec le titre : *Ikjes sprokkelen*.

Ainsi : Bernlef, *Hersenschimmen* (1984), qui met en scène un Hollandais près de Boston qui perd la raison (décrit de l'intérieur) ; Bernlef, *Eclips* (1993), qui met en scène un homme, probablement frappé par une attaque cérébrale, qui, après avoir conduit sa voiture dans un canal, parvient à s'en sortir. Ayant repris conscience, il souffre d'amnésie, de troubles de la parole et d'une insensibilité de la moitié gauche de son corps : il perçoit le monde de manière floue, à moitié.

Le moi ordonné, contrôlant et englobant du rationalisme moderne est réduit à son opposé dans la postmodernité. Tout se passe comme si les textes, c'est-à-dire les signes sans grande référence aux choses extérieures aux textes, étaient la seule chose qui offre quelque chose à quoi s'accrocher.

L'étendue des concepts

La portée (domaine) à laquelle le contenu conceptuel se réfère prend les formes suivantes.

1. Des étendus catégoriales.

Elles ne sont pas exhaustives.

1.1. Singulier. privé. universel. -- Un seul être, plusieurs (quelques) êtres, tout être. Un étant, un sous-ensemble, l'ensemble universel.

Distributif : la ville d'Anvers, les villes de Belgique, toutes les villes (possibles).

1.2. Singulier. Partiel, total (agrégat) englobant.-- Une seule partie, plusieurs (quelques) parties, le tout (tous).--

Collectif. -- Une zone de la ville, plusieurs quartiers, la ville entière.

Note. - Le concept singulier.

Les romantiques ont souligné la nature singulière de la réalité. -- Le langage traditionnel confond facilement concept et concept général. Si les concepts ont un contenu singulier, unique, singulier, et ont donc pour étendue précisément un seul être individuel, ils sont singuliers.

Ceci est particulièrement évident dans les sciences telles que la géographie et l'histoire. Il n'y a qu'un seul Anvers, qu'une seule Belgique, qu'un seul univers. Il n'y a qu'un seul empereur Néron, qu'une seule Première Guerre mondiale (1914/1918).

En médecine également : le clinicien doit s'occuper -- non pas de la maladie mais - de personnes malades, -- d'individus. La biologie sait que l'ADN (acide désoxyribonucléique) est individuel.

La Badener Schule (W. Windelband (1848/1915) et al. distinguait les sciences idiographiques (celles qui sont uniquement descriptives) et nomothétiques (celles qui sont généralement traitables)... Mais au-delà des sciences, pensez à la monographie qui représente le juste une fois existant.

2. Portée transcendante (qui englobe tout).

Il n'y en a donc qu'un seul. L'être, -- la vérité sur l'être, l'unité sur l'être, la valeur de l'être sont les quatre transcendantalités.

L'ontologie, base de la métaphysique, les a pour objet.

Les sciences spécialisées, en revanche, se limitent à des dimensions catégorielles : des sous-domaines de la réalité totale ou transcendante.

On peut constater que lorsqu'il s'agit de science, les types de concepts ont une sérieuse importance.

Classification (taxonomie),

Ce que la définition est pour le contenu conceptuel (énumération complète, estivage, de toutes les notae), c'est la classification réelle pour la portée conceptuelle (énumération complète, estivage de groupes de notae/ parties), ce qui signifie que l'induction sommative la précède toujours,

Un modèle.

Les principes fondamentaux de l'esthétique, -- Voir ici.

1. Contenu conceptuel

On ne peut commander des contenus que si on les connaît. Que signifie le terme esthétique ? Depuis un certain nombre de Grecs anciens, nous définissons le terme esthétique (beau) comme tout ce qui, par son apparence, suscite la surprise. C'est la définition objective,...

Mais esthétique désigne aussi tout ce qui, même face à l'échec (caricatural) par voie d'esthétisation (apologie), suscite néanmoins l'étonnement. C'est la définition subjective,

2. L'étendue conceptuel

Il y a deux façons d'ordonner ce qui est esthétique. Selon le point de vue distributif ou collectif.

2.1. Distributif.

On regarde la ressemblance. -- Chacune des catégories (concepts de base) énumérées suscite une expérience esthétique qui lui est propre.

2.2. Collectif.

Pour découvrir non seulement la collection plate (classe) mais aussi et en même temps le système de concepts de base de tout ce qui est propre, nous devons avoir une cohérence. En d'autres termes, il existe un différentiel qui va de la petite échelle à la grande échelle en passant par la moyenne.

A petite échelle.

La petite fleur de la plante sensible. Tout ce qui attire parce qu'il est minuscule, vous rend heureux, est de cette nature à petite échelle. Il en va de même, à sa manière, pour la lingerie féminine.

A grande échelle,

Toute personne visitant les Alpes, surtout pour la première fois, sera impressionnée : Comme c'est grandiose !.

Note - L'échec devient, subjectivement parlant, étonnant, esthétique, dans le comique (le clown, par exemple) et dans le tragique (dans la tragédie grecque antique). C'est-à-dire : à petite échelle (pour en rire) parce que pas mal, à grande échelle (pour en pleurer) parce que mal.

L'échelle de détection différencie les catégories.

Une classification (un exemple).

Le professeur M. Bronfenbrenner a écrit (*Harvard Business Review* 1973 : Sept./Oct.) sur la critique sociale. Il a commencé par une classification.

1.1. L'anarchisme radical.

Ainsi le manifeste d'Abbie Hoffman (1968).

a. Abolir l'argent (ne pas payer le loyer de la maison ; ne pas dépenser pour la nourriture, les vêtements, les soins médicaux, les moyens de communication, etc.)

b. Notre objectif : le non-emploi complet. Une société dans laquelle tout est fait par des machines et où les gens sont complètement libérés de la pénibilité du travail. Les Yippies (Zippies) postulent de tels axiomes.

1.2. Un anarchisme plus modéré.

C'est à dire la contre-culture des Hippies.

a. Se retirer de l'establishment (société établie) dans des communes autarciques (petites communautés autosuffisantes) dans la métropole ou à la campagne. Existence économique par la vente de bijoux bon marché ou de coopératives agricoles.

b. Repousser les limites (= expérimenter le sexe et les drogues (ces dernières dans le sillage des Beatniks (1950+)), les religions (orientales par exemple) et les occultismes.

1.3. Syndicalisme (anarchisme syndical).

a. L'État : à supprimer progressivement (tous les anarchismes le préconisent). Tout le pouvoir aux travailleurs (amada). Prendre le pouvoir par des grèves (et non par des révolutions politiques).

b. Les usines sont dirigées par des ouvriers.

2. Le socialisme humaniste.

Figure de proue : le jeune Marx (avant 1848).

a. Libération de l'Entfremdung (en pratique : la société industrialisée qui asservit les gens).

b. Substituer les raisons morales aux raisons matérielles.

c. L'égalité des revenus et des biens.

d. Fourniture gratuite et complète d'un certain nombre de biens et de services.

3. Le socialisme néo-stalinien.

Lénine et Marx... Au Japon. Le maoïsme a des axiomes analogues.

a. La liberté est un bien si précieux qu'elle doit être rationnée : les écarts d'opinion et de comportement sont intolérables (système autoritaire).

b. La substructure de la culture (l'économie) doit être planifiée (pas d'économie de marché).

On voit le différentiel : de l'anarchisme radical à l'autoritarisme communiste. La nouvelle gauche était très divisée quant à l'idéal qui devait remplacer la société établie.

Définition du terme critique sociale.

Bronfenbrenner s'attarde ensuite sur le point commun à tous ces courants. En d'autres termes : étant donné la portée conceptuelle, quel est le contenu conceptuel présent dans tous ces courants ? Il arrive ainsi à une définition inductive.

Critique culturelle.

La critique sociale se concentre sur la culture établie. Bronfenbrenner énumère deux ou trois aspects.

1. Connaissances théoriques.

Hormis les néo-staliniens, la plupart de leurs adhérents sont irrationnels : ils rompent avec la rationalité que l'Occident moderne et capitaliste pratique depuis le début des temps modernes.

En ce sens, la critique sociale représente une crise du rationalisme établi (Lumières) et est postmoderne.

2. La théorie sociale.

Ici Bronfenbrenner dit .

2.1. La société rejetée.

La culture établie crée une société qui se termine par quelque chose de négatif : un désordre sans espoir, une autre guerre mondiale, la chute de l'humanité (ce que l'on appelle doom and gloom). La dictature militaire semble également être l'une des conséquences.

Par conséquent, une réforme radicale et, surtout, urgente (à réaliser dans cette génération) est nécessaire : une révolution - courte et non violente - est le salut.

2.2. La société remplacée .

Lorsqu'il s'agit de concevoir une société différente qui échappe aux critiques, nous constatons une grande division.

On lit la classification en types : de l'anarchisme radical à l'autoritarisme néo-stalinien.

Note : La critique sociale, dès qu'elle doit dépasser le rejet de l'existant, est fortement divisée, comme le montre J.M. Chauvier, *Gauchisme et Nouvelle Gauche en Belgique*. La Nouvelle Gauche ou le gauchisme -- noms de la critique sociale -- prêchent

a. Au lieu de l'homme qui travaille, l'homme qui joue (en interprétant la vie comme un jeu agréable),

b. l'autonomie à court terme (qui est l'anarchisme). Avec des variantes comme l'anarchisme, le trotskisme, le maoïsme. Désaccord ici aussi.

Note - En 1989, après la visite de Gorbatchev, le printemps de Pékin éclate : les étudiants et la population réclament une libéralisation. À cette époque également, la critique sociale était fortement divisée.

Textuologie (le texte comme définition illustrée).

Textus (Lat.), tissu. Textuologie, théorie de tout ce qui est texte.

Bibliographie : H. Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Paris, 1948, 239.-- Les élèves ont écouté une histoire puis en ont fait un compte rendu.

Donné : histoire lue à haute voix.

Demandé : paraphrasis (Gr.), réécriture avec ses propres mots mais fidèle à la réalité.

1. Texte.

Trouvé sur un papyrus -- Un garçon qui avait tué son père et craignant les lois du parricide, s'enfuit dans le désert. Alors qu'il traversait les montagnes, un lion le poursuivait. Sur ses talons, il a grimpé à un arbre. Puis il a vu un serpent courir jusqu'à son arbre et peut-être y grimper aussi. (...). En fuyant le serpent, il est tombé... Le malin n'échappe pas à la divinité : La divinité soumettra le malin au jugement .

Note -- Les mots indiqués entre guillemets sont des mots cités de mémoire.

2. Logique.

Le texte est un terme, c'est-à-dire un concept articulé.

a. Contenu.

Définition : Traditionnellement, le contenu est appelé leçon de morale. Ici : La divinité jugera le malin. Où jugement signifie sur une (mauvaise) déviation, une divinité réagit par une intervention (concept directeur de la religion).

b. Étendu.

Illustration : également exemplification. -- Dans toute l'étendue (de tous les cas de jugement de Dieu), l'histoire ne prend qu'un seul échantillon (le scénario avec le garçon). Ce qui est une méthode inductive.

Contenu/ étendu.

Avec Kant : sans l'échantillon (la récupération), le contenu conceptuel du jugement divin est vide ; sans la leçon morale (contenu, définition), l'échantillon (illustration) est aveugle.

Avec Goethe : *Grau ist jede Theorie. Grün des Lebens goldner Baum* (gris est chaque théorie (définition). Vert est l'arbre d'or de la vie). Ainsi, les enseignants de l'Antiquité enseignaient soudainement aux élèves des définitions et des illustrations (échantillons) de définitions. L'abstrait est devenu vivant-concret en racontant un cas.

Substance pour les adeptes actuels de la philosophie pour enfants. Et le modèle régulateur et le modèle applicatif en même temps ! Et la règle et (une seule) application !

Textuologie : thématique.

Bibliographie : O. Willmann, *Abriss der Philosophie*, Wien, 1959-5, 10/12.

Les scolastiques (800/1450) distinguaient plus d'un type de thème.

1. Mot... Unum vocabulum.

Donné... La fille. Travail

Demandé. -- Un tel sujet ne permet aucune limitation. Conséquence : la totalité (Tout ce qui est fille, Tout ce qui est travail) serait à traiter, c'est-à-dire toute la fille, tout le travail, -- toutes les filles, toutes les formes de travail, la totalité de toutes les filles et de tout le travail, -- situés dans notre monde entier. Ce serait sans fin, encyclopédique.

Conclusion : au lieu d'être intégral, le texte ou l'essai demandé est a-potiori, (définition et échantillons du champ d'application (pour illustration)).

2. Des mots.

Donné.-- La fille et le garçon, Travail et économie. En d'autres termes : les relations.

Demandé.-- Il y a ici une limitation : seule la relation ou les relations entre les deux sujets sont demandées (texte).

3. Proposition. Propositio .aliqua.

Donné.-- Les jeunes filles ont toujours des problèmes, Le travail est une joie mais aussi un fardeau.

Demandé. -- La limitation réside dans l'expression (définition + échantillons).

4. Texte.

Donné.-- Un texte est un terme (ensemble de jugements) qui traite précisément d'un thème.

Demandé.-- Afin d'accéder à certains instituts supérieurs en France, un résumé du texte est indispensable (thèse (définition) et échantillons (portée)).

a. Contraction de texte, contraction d'un texte (par exemple de 4000 mots à +/- 400).

b. Synthèse, synthèse de plus d'un texte (jusqu'à 1/10 des mots combinés). Mais de telle manière qu'une sorte d'évaluation transparait déjà.

Cette première tâche (demandé) est suivie par la demandé elle-même, qui consiste à prendre position sur le contenu et la portée du concept (sujet) abordé.

Note -- Rédiger des textes, c'est élaborer des concepts (voir les quatre types ci-dessus) de manière très poussée sur le plan du contenu et au moins sur le plan de la portée (échantillons, illustrations) dans un texte qui vous est propre.

En d'autres termes, il s'agit d'une logique conceptuelle appliquée. Bien sûr, on fait attention au donné et au demandé (= distinction phénoménologique) afin d'éviter ignoratio elenchi, marcher bien mais hors de la voie (S. Augustin). La phénoménologie en est la base. Sur ce piédestal, on travaille logiquement.

8. La huitième section est une typologie des définitions.

En un sens, l'activité rationnelle de l'homme consiste soit à avoir des définitions, soit à trouver des définitions. D'où la grande expansion de cette section.

1. Définition algorithmique. Un processus (système dynamique) se compose d'une sous-structure et d'une superstructure. Ce dernier est une séquence logique d'actions orientées vers un but (paléologie) ou un algorithme.-- L'arithmétique principale et écrite, les instructions de cuisine, par exemple, en sont des exemples.

2.1. Définition axiomatique. W', la science axiomatique-déductive (aristotélicienne) est l'enjeu. Le contenu conceptuel (if) contient des axiomes (concepts de base et jugements de base). Le champ d'application contient (alors) les propositions (déductibles) qui peuvent en être dérivées. Exigence principale : cohérence.

Car l'enjeu est un système au sens strict.

Ainsi : Les six axiomes de Peano définissant les nombres entiers positifs.

2.2. Les frontières. Les axiomes contiennent par exemple des définitions descriptives (Peano : nombre, zéro, successeur ; Hilbert : point, ligne, plan) et des définitions implicites (qui sont réalisées par des définitions mutuelles). Ceux-ci comptent sur le reste (res duum) de la logique naturelle précédant la formalisation et l'axiomatisation.

Formalisation... C'est le degré fort de l'axiomatique. Cohérence, exhaustivité, décidabilité, renforcement/affaiblissement sont des caractéristiques essentielles.

3.1. Définition lemmatique-analytique.

Typiquement platonique.

a. On fait comme si le demandé (x) était déjà connu (lemma) et

b. il est placé dans une structure appropriée (analyse). Ainsi : 15% et la règle de trois.

3.2. Définition pragmatique.

Typiquement peircien.-- Le contenu conceptuel est un x (lemme) tant qu'il n'a pas été testé pour ses effets dans un contexte. Le concept du marxisme est exposé dans les 85.000.000 de morts qu'il a causés.

3.3. Réduction à l'invraisemblable.

Si vous affirmez ceci, alors ce que vous réfutez en découle. Ainsi dans les définitions molles, dans les preuves de l'absurde.

4. Définition convergente.

La structure de la chasse au trésor (des séries d'actions à tâtons conduisent à la définition du lemme).

5. Définition dialogique.

Le thème, le x, est défini de manière tangible en permettant à toutes les opinions sur le sujet d'être entendues dans un dialogue.

Définition algorithmique.

Kinèsis (Gr.), Lat. : motus, mouvement, processus, consiste en une séquence de phases liées entre elles (en fonction d'un objectif).

Praxis (Gr.), Lat. : Actio, action (acte) est un type de processus. La praxéologie (praxiologie) est une théorie de l'action.

On verra que la définition binomiale (sexe (classe universelle)/espèce (classe privée) n'est pas suffisante ici.

1. *Etendu.*

Ch. Lahr, Logique, Paris, 1933-27, 497, donne en exemple la définition industrielle : le papier, par exemple, était en son temps fabriqué selon un processus de production intégral (sans négliger les détails).

Mais l'enseignement, par exemple, est aussi une séquence d'actions intentionnelles. Voici deux échantillons de la portée.

2. *Contenu.*

Deux aspects constituent ensemble le seul contenu conceptuel.

2.1. *Substructure (infrastructure).*

Des actions telles que la transformation de biens ou la transmission d'un message (enseignement) se situent dans la matière : la fabrication du papier présuppose des matériaux et des outils (bois, chlore, pilon, etc.) ; l'enseignement présuppose non seulement des élèves avec, par exemple, des cahiers, mais aussi des enseignants avec un plan de cours complet (notes préparatoires).

2.2. *Superstructure (suprastructure).*

Ce qu'il faut en fait, c'est un algorithme, c'est-à-dire une série logiquement programmée d'actes partiels cohérents et intentionnels.

Cette définition est en fait appelée définition algorithmique.

Système dynamique.

Il s'agit d'un système ou d'un ensemble (agrégat) composé de

- a.** un acte initial,
- b.** une série d'actes intermédiaires,
- c.** un acte final.

Les représenter en détail, dans leur totalité (au moyen de l'induction sommative), c'est représenter le processus (action), tout le processus et seulement tout le processus (c'est-à-dire l'essence, en tant que contenu conceptuel).

Note : Vers 825, le mathématicien islamique Al Chwarismi a transcrit à Bagdad un ouvrage sur les règles arithmétiques en Inde. Au XIIe siècle, traduit en latin : *Algorismi de numero Indorum*. Traduit Par la main de Al Chwarismi sur le nombre parmi les Indiens.

Le terme algorithme remonte à ce travail du milieu du siècle dernier. Le terme algorithme - pour le dire en passant - est un concept clé de l'informatique.

Définitions algorithmiques.

Tout d'abord, une induction sommative est la seule base.

1. Arithmétique principale et écrite.

L'infrastructure en matière de calcul mental est bien sûr minimale. Acte initial : par exemple $20 \times 35 = 700$. Acte intermédiaire : $7 \times 35 = 245$.

Le papier et le crayon, par exemple, sont requis comme infrastructure. La séquence d'opérations place les nombres aux emplacements d'une configuration (cases pour les unités, les dizaines, etc.) qui a pour structure, par exemple, la multiplication.

2. Recette de cuisine.

Bibliographie : Da Mathilde, *325 recettes de cuisine créole*, Paris, 1975, 215s.... - Riz doux au lait de coco. -- Voir ici.

a. Infrastructure.

Ustensiles de cuisine. Ingrédients : une noix de coco bien râpée, une poignée de riz lavé par personne, une cuillère à soupe de sucre glace par personne, un peu de cannelle, un peu de noix de muscade, le jus d'un citron vert.

b. Suprastructure (algorithme).

1. Écorçage de la noix de coco. Percez-la avec un clou enfoncé dans les trous de la tête. Récupérez le jus dans un bol.

2. Cassez la noix avec une hache. Aérez les morceaux de manière à enlever l'épiderme brun. Grille. Résultat : une bouillie.

3. Versez dans un bol. Versez dans le bol avec le jus de fruits. Ajoutez un verre d'eau.

4. Versez cette purée plutôt fluide dans un morceau de gaze ou de tissu assez grand et essorez-le au-dessus d'un récipient.

Résultat : une purée plutôt sèche.-- Pendant ce temps : laissez le riz cuire doucement sur le feu jusqu'à ce qu'il soit cuit.

5. Mélangez le riz et le lait de coco. Ajoutez le sucre. Ajoutez la noix de muscade et la cannelle.

6. Laissez-le s'envenimer.

7. Profitez-en.

Selon Da Mathilde, c'est un dessert.

Note – 'Da' signifie 'tante'.

La définition d'une cuisine ne se limite pas au nom vague Riz doux bouilli au lait de coco (le titre). C'est l'ensemble du texte qui constitue le terme, c'est-à-dire la définition de la prescription. On ne peut tout simplement pas couler un système algorithmique sous une forme purement binomiale.

En d'autres termes, il ne faut pas confondre définition et définition binomiale comme on le fait souvent. En même temps : pour la énième fois, il apparaît que le terme ne coïncide pas avec un seul mot, comme l'imaginent par exemple les logisticiens ou les cognitivistes, mais avec un texte entier.

Définition axiomatique.

Bibliographie : E. Beth, *The Philosophy of Mathematics (La philosophie des mathématiques)*, Antw./Nijmegen, 1944, 63vv. -- Nous réécrivons le texte de Beth mais le reproduisons correctement. Pour rendre ce texte conceptuellement clair.

La science axiomatique-déductive.

Symbole : W, La définition.

1. Contenu conceptuel.

Les termes et les propositions constituent le contenu.

1.1. Conditions.

W consiste en un nombre fini (tout à la fois) de termes de base tels que

- a. son sens ne nécessite pas d'explication supplémentaire (explication).
- b. la signification de tous les autres termes (complément) apparaissant dans W ne peut être définie qu'à l'aide de ces termes de base.

1.2. Thèses.

W consiste en un nombre fini (tout à la fois) d'axiomes (si) tels que

- a. sa vérité est évidente ;
- b. toutes les autres (que) propositions (jugements dérivés) dans W peuvent être logiquement (déductivement) dérivées des propositions de base (= axiomes).

2. Définition.

Si les propositions appartiennent à W (s'y appliquent), alors toute (toute) proposition logiquement valable déductible de ces propositions appartient également à W.

Note -- Il s'agit d'une déduction sommative, car elle s'applique à la totalité qui s'applique à chaque proposition individuelle dérivée quant à son étendue.

Note : La compréhension correcte, c'est-à-dire purement aristotélicienne.

Certains - dont Beth - critiquent le postulat de preuve d'Aristote. Il parle en effet de ne nécessitant aucune autre explication ou de vérité évidente. Aristote était suffisamment critique à l'égard des opinions de son époque pour ne pas vouloir dire donné ou supposé être donné.

En d'autres termes, il s'agit d'une preuve phénoménologique. D'ailleurs, *alètheia*, vérité, en grec ancien, signifiait ce qui se montre.

Le domaine des axiomes d'Aristote est tout ce qui (est), c'est-à-dire tout ce qui est quelque chose, et non - rien. Les géométries d'Eukleides ou de Riemann ou de Lobachevsky sont des systèmes axiomatiques-déductifs en termes purement mathématiques (symboles + opérations, réalités mentales). Ce sont des réalités de non-rien, de quelque chose. C'est l'interprétation correcte, c'est-à-dire aristotélicienne ou purement ontologique, de la thèse d'Aristote selon laquelle son axiomatique se réfère à la réalité .

Raisonnement axiomatique-déductif.

I. Bochenski, *Méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr./ Antw., 1961, 98vv. (*Le système axiomatique*). En bref, cela revient à ceci.

Depuis l'axiomatique d'Aristote, les phrases d'un système fermé logiquement strict sont soit des axiomes (non dérivés de jugements préalables), soit des propositions (dérivées d'axiomes et de propositions déjà prouvées).

Modèle traditionnel : les éléments euclidiens de la géométrie.

La logistique (depuis la *Begriffsschrift* de Frege (1879)) introduit :

a. formalisme (syntaxe logistique des symboles avec négligence des objectifs sémantiques et pragmatiques (sauf la logistique elle-même, bien sûr))

b. des axiomes et des règles (formules) distincts de ceux-ci (mais non indépendants d'eux) ;

c. le soin apporté aux expressions bien formées (terminologie).

Un modèle.

Bibliographie : J. Anderson/ H. Johnson, *Natural Deduction (The Logical Basis of Axiom Systems)*, Belmont (Calif.), 1962, 6.

À partir de ce modèle simple, nous dessinons la structure logique.

1. Axiomatique (si).

Note : $>$ signifie plus grand que.

Ax. Si a et b sont inégaux, alors soit $a > b$, soit $b > a$.

Ax. Si $a > b$, alors a et b sont inégaux.

Ax. Si $a > b$ et $b > c$, alors $a > c$.

2. Déduction (alors).

Propositions dérivables.

Ainsi : ' $a > a$ est impensable (note : dans le système donné). Preuve... En Ax. 2 on remplace b par a.

Conséquence : Si $a > a$, alors a et a sont inégaux. Ce qui est absurde (incongru).

Remarque : ce que les théoriciens ne précisent pas, c'est l'axiome $a = a$. Une loi absolue dans un texte mathématique. En remplaçant b par a dans Ax. 2 en remplaçant b par a, cet axiome tacite est exposé.

Preuve par l'absurde.

La loi générale du raisonnement est la suivante : Si tu dis cela, alors ce que tu réfutes en découle logiquement.

Cette loi de la pensée trouve une application dans le témoignage ci-dessus.

Système.

Les axiomes définissent un système. On peut introduire des axiomes à volonté - certainement depuis la logistique. Néanmoins, à partir de la définition aristotélicienne de l'axiomatique, une loi reste vraie : ne pas se contredire dans le système !

Définition axiomatique : nombre entier positif.

Bibliographie : C.L. Lewis, *La logique et la méthode mathématique*, in : *Rev. de Métaph. et de Morale* 29 (1922) : 4 (oct./déc.), 458ss. (L'école italienne)

G. Peano (1858/1932 ; *Formulaire de mathématique* (1895/1908)) définit axiomatiquement le concept de nombre entier positif.

Des termes logiques :

classe (= concept), s (terme pour la classe), membre de la classe (copie), si, alors (implication). Termes mathématiques : nombre, chiffres (0, 0+ (successeur de 0) ; a, b, c (lettres chiffres).

Définition.

Il s'agit de l'énumération complète (intégrale, sommative) de tous les traits et seulement de tous les traits qui composent le contenu du concept nombre entier positif.

1. Le numéro est une classe.
2. Zéro est un nombre. -- Si a est un nombre, alors $a+0 = a$.
3. Zéro n'est le successeur d'aucun nombre.-- Si a est un nombre, alors $a+$ (= le successeur de a) n'est pas 0.-- En d'autres termes, 0 est le premier nombre.
4. Le successeur d'un nombre est un nombre. -- Si a est un nombre, alors $a+$ (= a + 1) est aussi un nombre.
5. Des successeurs égaux suivent des nombres égaux... Si a et b sont des nombres et $a+ = b+$, alors $a = b$.
6. Si s est une classe dont 0 est un membre et que chaque membre de s a un successeur dans cette classe s, alors chaque nombre est un membre de s.

Remarque : l'axiome 6 équivaut à une induction mathématique. Mieux dit : une déduction sommative qui situe a-priori chaque nombre dans la totalité des nombres entiers positifs.

Axiomatique.

C'est une énumération complète (en raison de l'induction sommative qui la précède). Sinon, comment Peano a-t-il pu définir si précisément ? Les axiomes ne tombent pas du néant absolu !

Non seulement les axiomes sont une énumération complète. Ils forment une seule cohérence (système), qui ne tolère pas les contradictions (également appelées paradoxes). Ce système régit toutes les dérivations déductives (propositions) en tant que postulats à partir des axiomes en tant que prépositions.

Contenu/ étendu

Modifier le contenu, par exemple en omettant ax. 3 et en introduisant $-1+$ (= le successeur de -1), et vous changez la taille (introduction des nombres négatifs).

Conclusion. -- Les six axiomes constituent un terme (texte) à portée axiomatique.

Définitions descriptives et implicites.

Bibliographie : A. Menne/G. Frey, *Logik und Sprache*, Berne/Munich, 1974, 133f. (*Das Peanosche Aximensystem*).

Les axiomes de Peano.

Nous les reprenons brièvement, tels qu'ils sont donnés par les auteurs.

1. Le zéro est un chiffre.
2. Le successeur de tout nombre est un nombre.
3. Deux nombres avec un successeur n'existent pas.
4. Le zéro est le successeur d'aucun nombre.
5. Chaque trait de zéro que le successeur de chaque nombre ayant ce trait possède également est propre à chaque nombre.

1. Définition descriptive.

Les cinq axiomes énumérés contiennent tout d'abord des symboles logiques. Mais ils contiennent également trois symboles descriptifs, à savoir nombre, zéro et successeur. Le successeur d'un nombre est ce même nombre + 1.

Note -- Les expressions descriptives ('fonctions') comprennent des variables qui, lorsqu'elles sont complétées par des constantes (immuables), deviennent des descriptions de 'choses' (*note* : pas des réalités purement logiques ou logistiques).

Donc : $2x + 1$. Si x est rempli par exemple par 2, un nombre invariable, alors cette expression devient $2 \cdot 2 + 1 = 5$, la description d'un nombre (constant).

Note : D. Hilbert (1862/1943) a défini la géométrie euclidienne par vingt-sept axiomes. Ils contiennent trois symboles descriptifs : point, ligne et plan.

2. Définition implicite (mutuelle).

Implicite (non explicite) s'oppose à explicite (explicite).

Les symboles nombre, zéro et successeur sont introduits comme termes de base dans les axiomes.

- a. sans preuve, et
- b. sans être explicitement défini.

a. Sa compréhension correcte est basée sur ce que le mathématicien des nombres sait déjà de l'arithmétique naturelle, préformaliste, qui vit donc comme un reste naturel ou un résidu dans la formalisation.

b. Les termes de base se définissent les uns les autres - mutuellement -. C'est précisément le pouvoir du système ou de l'ensemble logiquement cohérent d'axiomes. Ils sont tous considérés simultanément comme un seul complexe. Nous verrons plus tard s'il existe des contradictions ou des indécidables.

La formalisation.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 564ss. (*Mathématiques modernes et géométrie non-euclidienne*).

La simple syntaxe ouvre la voie à des élargissements de l'esprit naturel.

1. *La mathématique des chiffres.*

L'arithmétique naturelle, par exemple, repose sur des phénomènes numériques (données) exprimés d'une manière accessible à l'esprit commun.

1.1. Je divise ce gâteau entier (tous les tiers) en trois parties de sorte que vous obteniez un tiers (fraction) chacun.

1.2. Formalisé : Un ensemble de deux nombres a et b , lorsqu'il est placé dans la configuration a/b forme une fraction. En d'autres termes : les termes tarte entière et tarte partielle (ici : tiers) sont dépouillés de leur forme naturelle - expérimentielle - (contenu de la connaissance et de la pensée), transformés en purs noms et en coquilles vides (par exemple, ensembles vides), pouvant être remplis d'une multitude de données (ici : chiffres ou lettres),-- ceci dans une configuration de lieux avec les axiomes, lois et règles qui les accompagnent.

Ainsi : Si deux fractions a/b et c/d peuvent être réécrites en $ad = bc$, alors elles sont numériquement égales.

2. *La mathématique de l'espace.*

2.1. La géométrie naturelle travaille avec des données (points, lignes, plans, corps) qui sont compréhensibles par notre compréhension naturelle de l'espace.

Ainsi : le postulat d'Eukleides Un point situé à l'extérieur d'une ligne n'est traversé que par une seule ligne. Nous le comprenons grâce à notre compréhension naturelle de l'espace.

2.2. G. Riemann (1826/1866) fonde axiomatiquement un concept d'espace tel que par un point extérieur à une ligne, il n'y a pas une ligne parallèle. N. Lobachevsky (1793/1856) axiomatise l'espace de telle sorte que par un point extérieur à une ligne, il existe un nombre infini de lignes parallèles.

Les deux chercheurs se trouvent au berceau des géométries non-euclidiennes. En effet, les concepts (point, ligne, etc.) sont privés de leurs contenus naturels, transformés en purs noms et en coquilles vides (Tout est manufacturable) qui, avec une certaine configuration pourvue d'axiomes, de lois et de règles, peuvent être remplis par une multitude de contenus non naturels (produits de la pensée).

C'est la formalisation.

Note : Une, rien qu'une, dans certaines prédispositions naturelles, à vider les données dans des coquilles que l'on peut remplir à volonté, est la racine.

Le système axiomatique-déductif.

Bibliographie :

- A. Virieux-Reymond, *L'épistémologie*, Paris, 1966, 48/52 (*La méthode axiomatique*) ;
- A. Menne / G. Frey, *Hrsg, Logik und Sprache*, Bern / Munich, 1974, 12Bff.

Menne/ Frey affirment qu'un système déductif axiomatique (calcul) présente les aspects suivants :

- a.1.** symboles de base (termes de base),
- a.2. les énoncés de base (axiomes), qui constituent la base ;**
- b 1. des expressions bien formées et**
- b.2. règles de dérivation.**

Gardons ce quatuor à l'esprit.

Axiomes.

Virieux-Reymond résume ce que Rob. Blanché, *Axiomatique*, Paris, 1955, sur le sujet.

La distinction, courante depuis Eukleides, entre axiomes (très généraux), postulats (moins généraux) et hypothèses (ordinaires) est abandonnée. Car l'axiomatique part de propositions (axiomes) qui ne sont pas prouvées et même indémontrables sur le moment, mais dont la validité logique, respectivement logistique, doit être démontrée plus tard.

Tous les axiomes sont soudainement posés.

- 1.** Ils doivent être mutuellement indépendants (distincts).
- 2.** Mais pas séparés : ils sont définis en incluant tous les autres - leur nombre est fini, aussi petit que possible (axiome d'économie).

Existence.

- 1.** Les axiomes (si)eux-mêmes existent grâce à la volonté de l'axiomatique. Mais pas sans un reste (residuum) d'intuitions naturelles.
- 2.** Les dérivations (alors) existent selon des règles de déduction exprimées dans des symboles (termes) bien formés.

Conditions. Il s'agit des éléments suivants.

1. *Contradictoire* (cohérence) : il existe des systèmes partiellement contradictoires. Mais un système unique en soi ne doit pas présenter de contradictions internes. C'est l'exigence de la cohérence logique.

2.1. *Complétude.* -- Si, de deux propositions contradictoires dans le système par le moyen du système, une seule est prouvable, alors le système est complet.

2.2. *Décidabilité* Si la vérité ou la non-vérité d'une des deux déclarations contradictoires peut être décidée par les moyens du système, alors elle est décidable.

Cependant, les deux dernières conditions sont moins mises en avant.

Contenu/ étendu.

Changements dans le système.

Remplacer dans le système de Peano Zéro est le successeur d'aucun nombre par Zéro est le successeur de -1, et on introduit les nombres négatifs à côté des positifs.

1. Affaiblissement.

Au lieu de remplacer un axiome par un autre, on peut omettre des axiomes. Ensuite, le système s'affaiblit (= la taille augmente). Si l'on conserve tous les axiomes euclidiens mais que l'on abandonne l'axiome de la seule ligne passant par un point, on obtient la géométrie de Lobachevsky.

Si l'on préserve tous les axiomes, à l'exception de celui qui concerne les parallèles passant par un point, mais de telle sorte que le nombre de droites parallèles possibles reste indéterminé, alors une lacune apparaît et l'on obtient un système plus complet (magnitude élargie) dont les géométries euclidienne et lobachevskienne ne sont que des systèmes partiels.

2. Renforcement (saturation).

Le contraire... On renforce le système (le contenu) en ajoutant un ou plusieurs axiomes (mais toujours indépendamment de ceux déjà établis, bien sûr).

Si cette insertion introduit une contradiction, alors le système est saturé. Ce qui se produit généralement assez rapidement.

Calculs.

Une fois que les axiomes (avec les termes de base ou les symboles de base qu'ils contiennent) sont en place, la dérivation, le calcul réel, de propositions bien formées peut commencer.

1. Une telle chose n'est possible que dans la mesure où il existe déjà une formalisation poussée. Ainsi en mathématiques, en logistique, - en physique théorique.

2. Une telle chose n'est pas possible sans un reste - résidu - d'intuition (perception) naturellement donnée. Même si un calcul est essentiellement censé être - non pas un raisonnement naturellement - logique mais - une manipulation de symboles basée sur des règles mais aveugle, c'est-à-dire un calcul (calcul).

Note : Le reste intuitif-naturel se manifeste à nouveau mais différemment dans la métathéorie (méta-langage) sur un axiome.

Conclusion - La syntaxe pure sans le reste minimal de la pensée naturelle (sémantique - pragmatique) est donc impossible. La combinaison fait toujours primer l'intuition minimale.

Plus encore : le rapport contenu/taille si typique du naturel, de la logique régit encore tout ce qui est formalisé. Cela aussi est un résidu !

Limites des formalismes.

A. Tarski, *Introduction à la logique*, Paris, 1971-3, 100, avoue que bien que pour lui la logique soit la base de toutes les autres sciences, une connaissance complète de celle-ci n'est pas une condition absolue pour penser correctement.

Plus encore, Même les mathématiciens professionnels ne connaissent pas la logique, au point de connaître toutes ses lois lorsqu'ils l'utilisent.

La pensée naturelle.

O.c., 70, il soutient que l'ensemble de la vieille logique peut presque être réduite à la théorie logique des relations de base entre les classes, c'est-à-dire une partie minuscule de l'ensemble de la théorie des classes.

Note -- Il confond la logique avec la logique naturelle.

A. Menne/G. Frey, *Hrsg, Logik und Sprache*, Bern/Munich, 1974, 128/142 (Das Residuum der natürlichen Sprache), examine pendant des pages la façon dont les intuitions fondamentales de la logique naturelle continuent à avoir un effet sur l'immense édifice du formalisme. L'auteur discute des concepts, des modes de discours et des formes de définition qui doivent être compris de manière significative (c'est-à-dire sémantiquement-pragmatiquement) afin de construire et de comprendre un formalisme.

Ils appellent ces vestiges de la parole naturelle réfléchié das Residuum der natürlichen Sprache, vestiges testamentaires de la parole naturelle. Ce qui est autre chose que de vérifier dans quel langage (méta-langage) on peut parler d'un calcul.

Voici quelques exemples.

1. Dans la logique propositionnelle (formalisme du jugement), expression et variable sont des termes. Eh bien, ceux-ci ne peuvent pas être définis dans la logique elle-même. Toutefois, ils sont définis uniquement au moyen de la aufweisend-zuordnende Definition. Par exemple, C'est une table. C'est la forme définitionnelle courante. Ostensification. L'un d'eux montre un spécimen.

2) Partie ou forme sont des concepts naturels. Mais on ne peut pas les rendre claires en montrant un spécimen (en le définissant). Ils sont simplement introduits comme des concepts indéfinis, immédiatement significatifs et compréhensibles, issus du discours naturel-logique.

Ainsi, les proposants donnent toute une série de notions de base.

Note : La distinction donné/demandé, au cœur de la phénoménologie, et la paire contenu/portée dominant les formalismes.

Définition lemmatique-analytique via la localisation.

O. Willmann, *Geschichte des Idealismus*, III (*Der Idealismus der Neuzeit*), Braunschweig, 1907-2, 38 :

L'une des méthodes les plus fécondes des mathématiques modernes, le principe analytique, est d'origine antique et platonicienne. On dit de Platon qu'il a été le premier à proposer l'étude de l'analysis, la réduction, au Thasien Leodamas.

Ainsi Diogène Laërtios 3:4.

La réduction a comme schéma :

Si avant, alors après. Eh bien, après coup. Donc préface.

1. Lemma.

Lèmma (également prolèpsis), du latin anticipatio, prevision, signifiait données à élaborer. Donc, même dans la rhétorique.

La formulation : En supposant que le demandé (recherché) était déjà connu, qu'est-ce qui pourrait être révélé, y compris de nouvelles données ?

En d'autres termes, via les détournements d'un lieu dans une structure appropriée.

Exemple.

Donné. -- 75.

Demandé.-- 15 % de 75.

Nous ne connaissons pas le résultat du calcul mais nous pouvons l'appeler x avec le Fr. Viète (calcul des lettres), nom provisoire de remplacement du lemme.

2. Analyse.

Ce n'est qu'en entrant dans le X comme si c'était connu que l'analyse peut commencer.

Nous pouvons situer x dans la structure (différentielle) de la règle de trois, qui est une structure appropriée.-- Cela donne 100% c'est 75. Eh bien, 1% c'est 75/100. Donc 15 %, c'est 15,75/100.

Platoniquement, un tel traitement est appelé analysis ou raisonnement réducteur.

Raisonnement des diversions.

L'analyse avec et autour du lemme ou du x révèle via son positionnement dans un contexte déjà connu - ici : la règle de trois - la véritable situation - l'essence ou la forma - du x. Située dans ce contexte (intégral) - un ensemble de relations - x révèle sa vérité.

On le voit : au lieu de analyse pour faire court, le nom complet de cette méthode serait méthode lemmatique-analytique . Mais depuis le P. Viète et son littéralisme, surtout les mathématiciens (algèbre, géométrie analytique, etc.) l'abrègent en analyse .

Les résultats de l'expérimentation au sein d'une structure qui lui correspond ne révèlent que le contenu conceptuel qui est X en vérité.

Définition pragmatique (connaissance effective).

Naturam morborum ostendunt curationes : la nature des maladies montre les méthodes de guérison.

Ch. Peirce dans son : *How to Make Our Ideas Clear*, in : *Popular Science Monthly* 12 (1878) : 286/302, sa maxime pragmatique exprime sa règle de conduite pragmatique (axée sur le résultat) :

1. Prêtez attention à un contenu conceptuel ;
2. prêter attention aux effets pratiques que montrent les contenus du concept, une fois testés et appliqués dans des situations de vie (laboratoire, éducation par exemple). Eh bien, tout ce que nous savons du contenu du concept se manifeste, oui, se réduit à ces effets.

J. Dewey dit : pour Peirce, ce n'est pas l'origine du contenu d'un concept qui est importante, mais le monde en devenir (définition intégrale, mise en contexte) en appliquant ce contenu, en l'expérimentant.

Peirce : En fait, cette maxime n'est qu'une application du seul principe de logique que Jésus a recommandé : C'est à leurs fruits (effets) que vous les reconnaîtrez.

Modèle.

Marxisme- Nous savons avec certitude, grâce aux archives publiques des anciens pays communistes, qu'en quelque soixante-dix ans, ces pays, sur ordre de l'État mais au nom d'une forme de marxisme, ont tué quelque quatre-vingt-cinq millions de personnes qualifiées de déviantes. Nous disposons maintenant d'une information efficace (intégrale) - au moins partielle - sur le concept de marxisme, rendue claire par les effets de l'évolution du marxisme.

Note. - Nous pensons au nazisme.

Contenu/ étendu.

En 1905, Peirce déclare : si un certain précepte est converti en praxis au moyen d'une expérience - dans laquelle le contenu du concept est testé au moyen d'échantillons provenant du champ d'application du concept, c'est-à-dire des applications - il s'ensuit une détermination bien définie qui révèle le véritable contenu du concept.

Platonique : lemme/ analyse.

Un contenu conceptuel non testé est un lemme, c'est-à-dire un inconnu (en grande partie du moins), un x, une boîte noire, c'est-à-dire une connaissance hypothétique. Seul le test (expérience, application) - appelé analyse par Platon - révèle immédiatement le véritable contenu du lemme, c'est-à-dire le concept non testé.

Cette méthode de définition d'un concept en fonction de sa signification réelle et pratique a été appelée par Platon méthode lemmatique-analytique. En bref : analyse.

Définitions boiteuses.

Cette matière est l'objet de l'éristique, c'est-à-dire de la logique des faiblesses. Avec K. Popper on parle de falsification (fausse découverte), avec J. Derrida de déconstruction (réduction).

1. Définition boiteuse.

Les protosophistes (-450/-350) étaient des intellectuels qui définissaient l'homme vertueux comme l'homme expert qui possède la technè, l'habileté, l'expertise.

Socrate, Platon ont établi que pour un sophiste, l'expertise, même sans scrupules, était admissible comme un avantage occasionnel.

Par un échantillonnage de taille.

Il s'agit d'un type de raisonnement de diversion car on observe les fortunes qui résultent de l'application et de l'expérimentation de la définition sophiste.

Si les concepts de vertu et d'expertise coïncident, et si un voleur, manifestement expert dans le vol des biens de son voisin (sa technique ou son habileté typique), est en même temps vertueux, cela entraîne des conséquences inacceptables au sein d'une société ordonnée (définie dans son ensemble, située dans son contexte). En d'autres termes : une réfutation pragmatique.

Analyse du destin.

Nous définissons le destin comme tout ce qui arrive aux gens. On dit que Platon présente ici une preuve par l'absurde. Mieux, une preuve de l'inadmissible. Le raisonnement de Socrate revient à demander : Quel sort nous est réservé si les sophistes ont raison ?

Conclusion.

Ce n'est que lorsque l'expertise et la conscience sont distinguées mais non séparées que l'on peut préparer un destin heureux. Il s'agit donc d'un argument de destin.

2. Définition boiteuse.

W. Salmon, *Logic, Englewood Cliffs, N.J., 1963, 30, cite.*

Céphalos définit la justice (comportement consciencieux) comme Dire la vérité et rendre ce qui est dû. Socrate : Si un ami sain d'esprit me confie des armes que, lorsqu'il a perdu la raison, il demande à les récupérer, est-il juste (responsable) de les lui rendre ?

Le contenu conceptuel est évalué par une voie détournée, c'est-à-dire un échantillon des effets (une fois la définition appliquée ou expérimentée), c'est-à-dire de la portée du concept préconisé par Céphalos.

En d'autres termes : Quel sort nous attend si nous appliquons la définition de Céphalos comme cela ?

Preuve par l'absurde. (absurde).

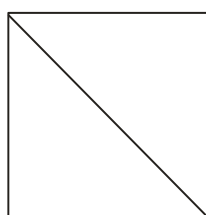
D'un point de vue platonicien, il s'agit là aussi d'une sorte de réduction analisis.

Bibliographie : D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27v.

L' auteur expose le contexte historique.

1. Les paléopythagoriciens (-550/-350) ont découvert que dans leur système numérique de l'époque (ils ne connaissaient que les nombres naturels ((0), 1, 2, 3 ...) le rapport côté/diagonale dans un carré ne pouvait pas être exprimé dans leurs nombres naturels.

Remarque : on dit maintenant : $\sqrt{2}$ (racine carrée de 2) n'est pas un nombre rationnel. Ce qui signifie : $\sqrt{2}$ n'est pas exprimable comme une fraction d'entiers.



Selon le théorème de Pythagore, la longueur de la diagonale est égale à la racine carrée de 2. Ou encore : le carré de la longueur de la diagonale est égal à 2 ($= (\sqrt{2})^2$).

Note. - Nous possédons maintenant la racine carrée. Par exemple, la racine carrée de 2 ($\sqrt{2}$).

2. Ils ont renforcé cette observation en prouvant qu'il est impossible de trouver une fraction de nombres entiers pour $\sqrt{2}$. Ils l'ont fait au moyen d'une preuve par le grotesque, c'est-à-dire par le grotesque inhérent au contraire.

En d'autres termes, le contraire est impensable. -- Nous reproduisons maintenant ce que D. Nauta dit à ce sujet.

Donné.-- Le carré de $\sqrt{2}$ est 2.

Demandé. -- $\sqrt{2}$ n'est pas mesurable. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de fraction de nombres entiers égale à $\sqrt{2}$.

Preuve.

Nous proposons l'existence de l'inverse, c'est-à-dire d'un concept mesurable (définition) en nombres rationnels, pour $\sqrt{2}$.

En d'autres termes : Il existe deux nombres P et Q tels que $P/Q = \sqrt{2}$. C'est le contraire d'une hypothèse.

Simplification.

On écarte tous les facteurs communs de P et Q, ce qui donne la forme simplifiée P/Q. Eh bien, (1) p et q n'ont pas de facteurs communs ;

(2) $p^2/q^2 = 2$ (ce qui découle des données).

De (2) découle $p^2 = 2q^2$. Cela signifie que p^2 est un nombre pair. Mais dans ce cas, p doit aussi être pair : $p = 2r$ (p est deux fois un certain nombre r).

Il découle de (1) que q doit être impair. D'autre part, d'après (2), il s'avère que $q^2 = p^2/2$.

Si on remplace p par $2r$, on obtient $q^2 = 4.r^2/2$ qui est réductible à $2r^2$. Mais cela signifie que q^2 est pair. Ce qui signifie que q est également pair.

Conclusion.

Si une formule p/q existe, il s'ensuit que q doit être à la fois pair et impair. C'est contradictoire, impossible et donc impensable. Absurde. Incongru.

Explication.

1. Les pythagoriciens n'ont pas révisé leur conception des nombres. En fait, ils ont donné la priorité aux nombres non mesurables ou irrationnels. C'est son historicité, c'est-à-dire le fait que leur mathématique des nombres est limitée aux axiomes de leur milieu et de leur époque.

2. Ce qu'ils ont vu, c'est que dans le cadre de leurs axiomes, aucune mesurabilité concernant la valeur numérique de V_2 (diagonale du carré) n'était concevable. C'est l'historicité typiquement mathématique de leur concept de nombre et de son contenu. Conséquence : ils ne pouvaient pas étendre son champ d'application aux nombres irrationnels, par exemple.

Structure.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 567.

La preuve par l'absurde est une preuve de diversion. Il n'y a pas d'accès direct à l'être mesurable de la V_2 . Lahr : Ce type de preuve laisse un mystère à la notion de V_2 comme non mesurable.

Situation dans un contexte (structure).

En vertu de l'ontologie générale et de la logique qui en découle, la notion de di. lemme (soit a , soit non a) est donnée, c'est-à-dire une paire radicalement opposée. On situe l'être (forma) véritable de V_2 (toujours pensé à l'intérieur des nombres purement naturels) dans cette structure ou contexte d'opposition.

Et à partir de ce couple, on conçoit le contraire, une fracture qui est mesurable.

Il s'agit d'un lemme, (introduit par un dilemme), c'est-à-dire d'une définition hypothétique du contenu conceptuel de V_2 , c'est-à-dire du donné (DONNÉ). Mais radicalement opposé au demandé (DEMANDÉ)... Voir ci-dessus.

Nous appliquons ensuite la méthode déductive au contraire : si une telle définition tient, alors ce qui réfute cette définition s'ensuit (ici : q comme nombre pair et impair à la fois). Quelque chose est soit un nombre pair, soit un nombre impair ! L'axiome de la contre-diction.

Définition convergente.

Bibliographie : H. Pinard de la Boullaye, *L'étude comparée des religions*, II (*Ses méthodes*), 509 / 554 (*La démonstration par convergence d'indices*).

Scénario judiciaire.

Derrick arrive dans un village où il y a eu une querelle avec une fin tragique (un fait singulier). Mais (et c'est là que commence la question) l'un dit ceci, un autre cela, un troisième autre chose. L'événement réel transparaît dans ce qui a été raconté, mais la découverte de la vérité, de x , de l'inconnu, nécessite une recherche, c'est-à-dire une série d'actions intentionnelles (système dynamique). Cette fois, cependant, l'algorithme est une série de recherches, de réussites et d'échecs.

Note : Les enfants adorent cette série de recherche d'échantillons : chasse au trésor

Induction.

Au lieu de répéter les échantillons testés (induction répétitive), on prend généralement des échantillons aléatoires ou presque aléatoires (induction probante).

Convergence.

S'ils convergent dans la même direction (définition) (en éliminant les échantillons anormaux) et de manière cumulative (en s'accumulant), on peut alors définir x , la valeur recherchée.

Indications.

Indices' (Lat.) -- Ceux-ci constituent un système unique (comme les axiomes d'une définition), c'est-à-dire qu'ils doivent être mutuellement indépendants et pourtant unifiés. Ce n'est qu'alors qu'ils fournissent des informations (données de définition) et se développent en un contenu conceptuel (approximatif) de x , l'événement réel. C'est-à-dire une définition qui s'élève à partir de l'étendue de l'indice comme un résumé (estivage).

Lemmatique-analytique.

Platon est connu comme le fondateur de cette méthode de définition.

a. Lemma.-- Comme définition préliminaire, par exemple, la première histoire entendue.

b. Analyse : Situation (définition intégrale) dans les données produites par la série praxéologique d'actes de recherche. Ainsi, le lemme est testé par les échantillons croissants de Derrick, le contexte.

Note : I. Newton (1642/1727) définit la convergence de manière mathématique : de même qu'un polygone régulier, par multiplication infinie de ses côtés, s'approche du cercle comme limite, de même la preuve de convergence.

Ce modèle (définition) n'est qu'approximativement correct :

La notion de Newton néglige l'ordre capricieux des échantillons (alors que son polygone régulier change de façon non gracieuse. Il change trop régulièrement !).

Définition idiographique de l'unique.

Bibliographie : H. Pinard de la Boullaye, *L'étude comparée des religions*, II (*Ses méthodes*), Paris, 1929-3, 509/554.

Une chose singulière n'existe qu'une fois. L'étendue de sa compréhension est précisément une.

Globalisation.

Grâce à l'échantillonnage dans les données uniques (induction), on découvre, ce qui n'est pas toujours décisif en soi, des tronçons qui, par exemple par accumulation, délimitent l'unique, le tout unique et seulement le tout unique par rapport au reste (division) de telle sorte que son être dans son unicité est exposé et devient définissable.

Lemmes.-- Ils sont de deux sortes.

1. ADN (acide désoxyribonucléique). La recherche (analyse) génétique plonge ce lemme dans son contexte, à savoir la nature même de l'individu.

2. Une chreia appropriée. Les jésuites de Coimbra (Portugal), dans leur *In universam dialecticam Aristotelis* (1606), ont composé un distich (vers de deux lignes).

2.1. Lemme Forma (être général),-- figura (vue), locus (lieu), stirps (bassin), nomen (nom), patria (patrie) tempus (temps) unum (l'unique) perpetua lege reddere solent. (définir généralement selon une structure fixe).

2.2. Analyse Ces platitudes ensemble, une fois situées dans les données de la recherche (portée), définissent par interprétation.

Par exemple : femme (forma), petite (stature), Anvers (lieu), de famille engendrée (descendance), Roxanne (nom), Belgique (patrie), date de naissance (heure).

Cette grille, une fois remplie, rend la confusion, sinon impossible, du moins difficile, à définir.

Note -- Théories des concepts -- Depuis l'antiquité grecque, on a tendance à privilégier le général. Omne individuum ineffabile tout ce qui est individuel est indéfinissable.

Note -- Cela est vrai si l'on se limite à des phrases courtes, abstraites, -- binomiales.

Un autre adage : Non datur scientia de individuo à propos de tout ce qui est singulier, il n'y a pas de science. Les Conimbricenses (Jésuites de Coimbra) ont quelque peu rompu avec cette tradition. Mais c'est surtout le mouvement romantique (à partir de 1790) qui a mis l'accent (contre le rationalisme) sur le caractère unique des personnes, des paysages, des cultures, etc. Ils ont donné naissance aux sciences idiographiques, en traitant la pièce unique comme un objet. Pensez à la géographie et à l'histoire. Ce qui favorise les personnes vivantes comme objet de connaissance. Oui, tout ce qui est réellement vivant est unique dans un sens fort.

Induction dialogique.

Il s'agit d'une généralisation : Si toutes les opinions sont représentées, alors peut-être (*note* : Platon a passé toute sa vie à chercher) l'ensemble du phénomène sera-t-il révélé.

Platon, dans *L'État*, cherche la définition de dikaiosynè, lat. : iustitia, justice (conscience). Le lemme, l'une des définitions en circulation, est analysé en discutant une à une les opinions - s'écartant parfois fortement de l'approche socratique-platonicienne.

Ainsi : Cephalos (éthique commerciale), Polemarchos (le cercle d'amis), Trasumachos (cynisme), Glaukon (morale de compromis), Adeimantos (opportunisme) définissent - chacun à partir de son propre échantillon (= perspective) ce qu'est un comportement consciencieux.

Le lemme initialement vague prend un visage, c'est-à-dire qu'il devient un concept précis de justice. On a tout de suite une vue d'ensemble. Ceci via des aperçus partiels. Il devient un ensemble ambigu.

Les enjeux. - Deux positions principales.

Les protosophes (-450/-350) d'une part, Socrate et Platon d'autre part, avaient le schéma suivant :

sans scrupules incompétent	sans scrupules compétent	consciencieux incompétent	consciencieux compétent
-------------------------------	-----------------------------	------------------------------	----------------------------

Un sophiste n'était pas aussi strict sur la conscience : tant que l'on avait la *technè*, lat. : ars, compétence, expertise, en agriculture ou en construction navale, surtout en éloquence (rhétorique) et en politique. Les sophistes se concentraient sur l'éducation des jeunes et la politique de la cité-état.

Socratique. Afin de contrecarrer ces influences très négatives, Socrate et, dans son sillage, Platon ont tenté de parvenir à une définition véritable et responsable à travers des discussions sur la conscience, et ils l'ont fait de manière inductive, c'est-à-dire en prenant des échantillons du champ de ce qu'ils croyaient être un comportement consciencieux. La matière a été fournie précisément par les avis.

Démocratique.

1. Dans l'agora (assemblée du peuple), dès la plus haute antiquité, chacun était en principe un citoyen.

2. Cela se reflète déjà dans les *Historiai* d'Hérodote d'Halikarnassos. (-484/-425), le père des explorations ('*historiai*') des peuples et des pays (W. Jaeger). Généralement appelé le père de l'historiographie. Hérodote laisse d'abord les autres parler avant d'exprimer sa propre opinion. Cette tradition démocratique est essentiellement une induction dialogique.

9. Cette neuvième section est une doctrine de jugement.

Tous les logiciens affirment que le lien sujet (original)/sentence (modèle) dans le jugement raisonné est basé sur la comparaison. Tous les logiciens ne le supposent pas pour les jugements irréfléchis. Néanmoins, un Lahr croit que J'existe ou Il neige reposent sur une comparaison.

I.1. Nuances.

1. Les modalités attributives (subjectives) et adverbiales (proverbiales) nuancent parfois profondément un jugement.

2. Le contexte aussi, le dit (Hilde marche) et le non-dit (Toi, malin), nuance le jugement. Un jugement est un système quasi-fermé.

3. La qualité d'un jugement dépend de l'affirmation en tant que modèle / modèle intermédiaire / contre-modèle. Le modèle intermédiaire est restrictif (avec des réserves) : Le christianisme est en un sens un humanisme, par exemple. La quantité dépend de la taille du sujet.

I.2. Jugement.

La logique se réduit à la stricte connexion entre préposition et postposition et ne connaît donc que le vrai ou le faux (en vertu de l'axiome de contradiction).

Note : La logique mélange logique et épistémologie : maintenant testable/vrai/indestable (car maintenant vérité non testable)/maintenant testable faux (c'est ce qu'on appelle les logiques trivalentes).

I.3. Le terme 'pas'

Le terme pas peut exprimer de manière corrélatrice /différenciée /privée/ contradictoire un jugement comme faux.

II.1. L'implication

L'implication - logiquement parlant - est toujours censée être hypothétique, même si elle est énoncée de manière catégorique.

Au passage, la condition est soit suffisante (conditio quacum semper), soit simplement nécessaire (conditio sine qua non). La condition réciproque est Seulement si ou Si et seulement si.

II.2. La distraction immédiate. Elle ne semble pas devoir prendre une triple forme.

a. L'induction analogique raisonne à partir de relations établies vers des relations déterminables.

b. Le raisonnement A-Fortiori se lit comme suit : Si déjà (raison), alors d'autant plus/moins de raison.

En fait, la connexion logique dans la dérivation immédiate est si évidente qu'elle peut être considérée comme valide en tant que fait intuitif. Une forme indirecte (syllogistique) n'est pas nécessaire.

Tous les jugements sont basés sur la comparaison.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 226s.

1. Tous les logiciens soutiennent que les jugements, dans la mesure où ils pensent de manière réfléchie le sujet (original) y compris le dire (modèle), reposent sur la comparaison, car comparer, c'est penser quelque chose y compris quelque chose d'autre.

2.1. Aristote, et avec lui toute une série de logiciens (de l'Antiquité, du Moyen Âge, jusqu'à nos jours), soutiennent que même les jugements irréfléchis (concernant la raison ou le fondement, c'est-à-dire la comparaison) sont basés sur la comparaison.

J. Locke (1632/1704) : Un jugement est la sensation d'adéquation (jugement affirmatif) ou de non-adéquation (jugement négatif) de deux contenus de conscience qui ont déjà été observés et comparés.

2.2. D'autres logiciens, tels que Th. Reid (1710/1796), V. Cousin (1792/1867), soutiennent que des phrases telles que J'existe ou Je souffre ou Il fait froid ou Il neige etc. ne reposent pas sur la comparaison parce que la personne qui juge n'est capable de faire une comparaison réelle et consciente qu'après coup.

Critique.

a. Il y a une pensée inconsidérée, inconsciente. Les enfants, par exemple, maîtrisent leur langue sans jamais avoir étudié la grammaire de manière consciente et réfléchie. Il y a, pour ainsi dire, des structures inconscientes à l'œuvre en chacun de nous.

b. Mais examinons à l'aide d'exemples.

J'existe ou Je souffre. -- Je fais l'expérience que j'existe ou que je souffre. Cela signifie : Je me pense comme incluant l'existence ou la souffrance et donc je parle de moi en termes de j'existe ou je souffre.

Mon vocabulaire (contexte), qui fournit les termes et les relations nécessaires (nous vivons tous dans une communauté linguistique), me fournit les termes nécessaires pour exprimer j'existe ou je souffre.

Il neige. Je vis et pense en même temps le phénomène de la neige comme un fait qui caractérise le temps. Je pense au temps, y compris à la neige proprement dite, et en vertu de mon vocabulaire (contexte) qui me fournit les mots, je m'exprime en termes de neige : inhérent au temps.

Notez qu'à l'opposé de Je souffre ou J'existe ou Il neige, la non-existence est possible et pensée. C'est aussi incluse (la négation) la pensée et en parler en termes.

Avec des modalités attributives et adverbiales.

Bibliographie : G. Overdiep, *Moderne Nederlandse grammatica*, Zwolle, 1928, 13/15 (*Modalités logiques*).

Une proposition, c'est-à-dire un jugement exprimé en termes, comprend, sur le plan linguistique, un participe dont l'inflexion (flexion) dépend du verbe (le sujet), et un participe qui est un verbe (le proverbe).

Les deux sous-termes peuvent se voir attribuer des clauses qui nuancent l'arrêt dans son ensemble.

1. Modalités attributives.

Ceux-ci nuancent la question. -- Par exemple : Elle, la jolie fille, a eu une influence immédiate. La belle fille, un nom, est en apposition à elle. Cette apposition inclut la raison de l'énoncé (remplace une phrase de raisonnement).

2. Modalités adverbiales.

Ceux-ci nuancent l'expression. Nous les rangeons selon des modalités strictement logiques.

(1)-- *Necessarius*.

Inévitablement, une fille apparaît sur la plage.

(2) -- *Potentialis*.

Il y a une multitude de nuances ici, qui ne s'expriment pas nécessairement (par coïncidence) ou n'ont pas de sens.

Realis-- Une fille apparaît sur la plage.

Concessivus... Néanmoins (et pourtant) une fille apparaît sur la plage.

Interrogativus... Une fille apparaît-elle sur la plage ?

Dubitativus. -- Une fille apparaîtrait-elle sur la plage ?

Conditionalis-- Sous cette condition, une fille apparaît sur la plage.

Irrealis-- Aucune fille n'apparaît réellement sur la plage.

Verisimilis. -- Peut-être / peut-être (il semble) qu'une fille apparaîtra sur la plage.

(3)-- *Impossibilis*.

Impossible, une fille apparaît sur la plage.

Voici une liste actualisée des nuances verbales qui clarifie la triple nature des modalités logiques les plus générales. Il peut être de la plus haute importance de saisir correctement l'une de ces nuances afin d'évaluer la portée correcte (le degré de vérité) d'un jugement.

Le contexte proverbial et non-dit.

Thèse : sans contexte distributif ou collectif, les termes sont souvent indécidables. Ainsi le terme modalité qui signifie psychologiquement réserve, juridiquement condition attachée, apparence hégélienne (de l'idée). - Cependant, une analogie se dégage de la recherche.

A. Dire le contexte. (modalité)

Voici quelques exemples.

1. Comprendre. L'expression plus grand que est indécidable prise isolément. Sur le plan mathématique, il acquiert une signification, par exemple, dans 3 est supérieur à 2. Dans Son autorité est supérieure à la sienne, il acquiert un sens psychologique.

2. Jugement. Le terme 'Hilde court' a deux significations.

a. Distributif.

Ce jugement peut signifier Hilde est une coureuse (en tant que profession ou occupation secondaire). Hilde est alors une copie de tout ce qui est un coureur. En raison de sa ressemblance avec les autres coureurs, elle appartient à sa classe.

b. Collectif.

L'expression Hilde court peut également signifier Hilde est en train de courir (durativum de marcher). Hilde est donc un système qui, en plus de ses nombreux aspects, présente également l'aspect marche comme une partie, un moment, de son être et de son parcours de vie.

Conclusion - Un terme - concept, jugement, raisonnement - peut sembler être un système fermé (existant en lui-même). Mais ensuite, il se transforme en un lemme définitif.

B. Contexte non-dit (modalité).

A quelqu'un qui fait une erreur, vous dites Toi, l'intelligent. A ceux qui vous surprennent, vous dites Ce n'est pas vrai !

Dans un tel contexte, mieux : situation, malin et pas vrai signifient exactement le contraire de l'utilisation normale des mots. Analogiquement : Attends, mec !. Ce qui est attendu ne peut être déduit que du contexte, mieux : de l'ensemble de la situation.

Système quasi-fermé.

Les termes - concepts, jugements, raisonnements - sont des systèmes fermés (totalités), mais pas complètement : ils sont quasi-fermés, c'est-à-dire ouverts en tout point aux contextes et aux situations. Ces contextes ou situations sont représentés dans les termes, qui deviennent ainsi (plus) déterminants dans leur signification (contenu conceptuel). En soi, c'est ambigu. Dans le contexte ou la situation, sans ambiguïté.

En d'autres termes : en étant situés dans leur champ d'application, ils acquièrent un sens définitif. Les échantillons de la portée du concept éclairent ainsi le contenu du concept.

Qualité /quantité du jugement.

Les principales modalités du sujet et du proverbe.

1. Qualité.

L'expression peut être modèle, modèle intermédiaire et contre-modèle. Ce sont des modalités identifiables. Ainsi : Ce mur est blanc (affirmatif). Ce mur n'est pas blanc (négatif). Ce mur n'est ni blanc ni non-blanc (nuance), pour exprimer l'entre-deux, le restrictif.

Modèles. - Maintenant, quelques phrases spectaculaires.

a. L'affaire semble douteuse.

Le terme douteux indique un ensemble (totalement douteux). Mais L'affaire semble plutôt douteuse exprime une partie du tout. Discutable avec réserves n'est pas seulement discutable, mais aussi totalement discutable.

b. Ce mur est blanc et pas blanc.

Encore une fois, une partie du tout. Deux peintres en bâtiment devant un mur, l'œil complice : Ce mur est blanc et pas blanc. Ce qui signifie : Ce mur est (s'il n'est pas entièrement blanc, il peut quand même être appelé blanc) blanc et (s'il n'est pas entièrement blanc, il ne doit pas être appelé blanc) pas blanc.

Ce n'est pas l'axiome de contradiction qui est fissuré ici. Il s'agit d'une figure de style expressive intermédiaire. Blanc avec réserve. Restrictif.

c. Le christianisme est en un sens un humanisme (et en un sens pas un humanisme).
Le modèle intermédiaire : dans un certain sens.

a. Si l'on définit l'humanisme exclusivement (totalement) par rapport à la religion (L'humanisme met l'être humain au premier plan et exclut la religion), alors le christianisme n'est pas un humanisme.

b. Si l'on définit l'humanisme de manière inclusive (et non totale) (L'humanisme met l'homme au premier plan mais n'exclut pas la religion), alors le christianisme est un humanisme.

2. Quantité.

Le sujet peut ou non être explicitement accompagné d'une modalité quantitative.

Distributif : un seul oiseau (singulier), plusieurs oiseaux (singulier), tous les oiseaux (universel).

Collectif : une seule plume de l'oiseau (partie singulière), les plumes et la tête de l'oiseau (parties privées), l'oiseau entier (quantificateur universel).

Note : Les gens sont mortels ne dit pas explicitement tous les gens mais le pense au moins. Tout ce qui est pensé n'est pas dit. Le non-dit en dit parfois plus que le dit. C'est vrai dans la logique naturelle qui calcule avec un contexte à comprendre, -- à comprendre complètement.

Une vérité qui juge.

Bibliographie : G. Jacoby, *Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtsschreibung*, Stuttgart, 1962, 55ff.

Proposition et jugement traduisent *apofansis* (Gr), Lat. : *enuntiatio, iudicium*, c'est-à-dire exposer en parlant.

1. Logique.

Depuis Aristote, *apophansis* signifie affirmation qui est soit vraie, soit fausse.

Note -- Cette notion dichotomique dérive du principe de contradiction : Quelque chose, dans ce cas : une déclaration, est soit vraie soit fausse.

Compris : il n'y a pas de troisième possibilité. La logique adhère à la formulation textuelle. La question de savoir si sa vérité peut être testée par rapport à une réalité textuelle supplémentaire est une question d'épistémologie et d'ontologie. Pas de logique. La logique ne s'intéresse qu'aux contenus textuels, compréhensibles, et à leurs connexions (notamment les *si/alors*),

2. Logistique.

Cependant, la logique propositionnelle implique constamment des tests épistémologiques dans sa théorie de la vérité. Elle est essentiellement extra-textuelle.

Prenons la phrase ou la proposition Il pleut.

a. Logique. -- Qu'elle soit en fait, déterminable (testable et donc décidable épistémologiquement parlant), la pluie n'a aucune importance en logique. Ce serait le domaine de la logique appliquée ou de la méthodologie.

b. Logistique - En logique propositionnelle, cependant, c'est le point décisif : au moment où la phrase est prononcée, sa vérité ou sa non-vérité doit être testable (= selon Nelson Goodman (1906/1998) soit testée, soit non testée). Alors, après tout, on peut décider.

1.-- $2 \times 2 = 4$. -- Il est maintenant testablement vrai que $2 \times 2 = 4$. C'est d'autant plus facile que cette phrase est toujours vraie. Car il est toujours vérifiable que $1+1$ est considéré comme vrai deux fois après un partout dans le monde. La vérifiabilité réelle est éternelle !

2. Je serai à Warszawa dans un an. -- Ici, ni la vérité transitoire ni la vérité éternelle présente ne sont, à l'heure actuelle (*note* : la logistique est obligée d'introduire le concept de temps), testables (= non testées selon Goodman). Conséquence : il n'existe actuellement qu'une indécidabilité.

Note : Contrairement à la logique, où le principe de contradiction domine, nous arrivons ici à une triple valeur : soit vrai (testé), soit faux (testé), soit indécidable (vrai ou faux).

Non (en tant que modalité).

Bibliographie : D. Mercier, *Logique*, Louvain/ Paris, 1922-7, 108.

A.1.2. Négation corrélatrice.

La mère n'est pas la fille. La base est une relation réciproque : bien qu'elle soit la mère et parce qu'elle est la mère d'eux, elle n'est pas la fille.

A.1.2. Négation différentielle.

Le rouge arc-en-ciel n'est pas le vert arc-en-ciel. La base ici est une cohérence différentielle, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, (système). Bien qu'indiscernables !

A.2. Déné privé.

Cet aveugle ne voit pas. La base est maintenant le cas normal, à savoir qu'il appartient à la nature (forma) de l'homme qu'il voit. Le terme pas exprime la privation (coïncidence) de quelque chose qui serait idéal. Quelque chose qui devrait être là.

Note -- Les positivistes, en tant que purs adhérents au purement déterminable (le défini ou le positif), nient comme indéterminable, par exemple pour un aveugle, le normal ou l'idéal inhérent à la nature. Le terme privé n'a donc aucun sens pour eux.

Note -- Ce type de pas se retrouve souvent dans le langage des frustrés (déçus). La vie ne m'a pas donné ce que j'attendais d'elle. En cela, l'amertume névrotique qui ne traite pas bien la privation peut s'exprimer.

Note -- **Le terme 'collection vide'.**

Elle est définie comme la présence d'une caractéristique commune (base abstraite) mais en l'absence de tout élément (spécimen qui réalise cette caractéristique commune).

Dans un sens naturel-logique, l'absence de spécimens (réalisations) est un cas de privation. Et cela correspond à ce que l'on attend normalement. Toutefois, d'un point de vue ontologique, une collection vide est en fait un rien : une forme de néant relatif.

B. Déné contradictoire.

L'être n'est pas le néant. -- Dire l'absurde ou le rien absolu, c'est ne rien dire du tout ! On peut dire, par exemple, un carré rond ou une douleur non ressentie, mais on ne peut pas penser. Car de tels mots ne représentent ni un contenu conceptuel ni une portée conceptuelle.

Comme le dit D. Nauta, *Logica en model*, Bussum, 1970, 27v., la preuve par l'absurde satisfait le donné mais pas l'exigé, l'exigé étant que le modèle (contre-modèle) provisoirement introduit n'est même pas concevable, donc rien.

Jugement avec sursis.

L'implication est exprimée par si, alors ou inhérent à ou entraîne : Si A, alors B ou B est inhérent à A ou A entraîne B.

1. Les jugements catégoriques.

A : je marche sous la pluie ; B : je suis mouillé.

2. Jugement hypothétique.

Si A, alors B.

Rempli de : Si je marche sous la pluie, je suis mouillé. La réalité de B est rendue possible par la réalité de A. Ou encore : A est la condition (nécessaire/suffisante) de B.

La cause peut être définie comme une condition suffisante et le facteur comme une condition nécessaire ou partielle.

Typologie.

Le si se cache dans une multitude de mots. Et aussi alors, bien sûr.

1.1. Parce que.

Si un corps matériel est chauffé, il se dilate devient si un corps matériel est chauffé, il se dilate.

Ceci est basé sur les lois thermiques de la physique.

1.2. Parce que.

Quand il la voit, il ne peut résister devient Quand il la voit, il ne peut résister.

Ceci est basé sur une règle psychologique (avec des exceptions) : un motif inconscient ou subconscient provoque (entre autres) le fait de ne pas pouvoir résister. Dans laquelle le libre arbitre ne joue parfois presque aucun rôle actuel.

2. Parce que.

Parce que la fille est venue, la propriétaire était satisfaite devient Si la fille est venue, la propriétaire était satisfaite.

Cela est dû à une loi psychologique (sauf exceptions) sous la forme d'un motif délibéré (le patron avait trop de travail).

Conclusion.

Les propositions introduites par car (type 1) et parce que (type 2) diffèrent considérablement les unes des autres et de la proposition introduite par parce que : physique, psychologique (processus subconscient), psychologique (conscient).

L'événement représenté par les trois phrases n'est pas le même en termes de forma (essence, structure), bien que l'on puisse - mais en négligeant la richesse des aspects de réalité que le langage non strictement raisonneur respecte - réduire l'événement à la même formulation conditionnelle.

Condition et condition mutuelle.

En guise d'introduction, la logique naturelle permet de repérer des phrases apparemment singulières qui sont en fait des phrases conditionnelles. Par exemple : Seul Dieu est primordial. Cela implique : Si Dieu, alors la puissance primordiale et si la puissance primordiale, alors Dieu ou Si et seulement si

Bibliographie : K. Döhmann, *Die sprachliche Darstellung logischer Funktoren*, in : A. Menne/ G.Frey, *Hrsg, Logik und Sprache*, Bern/ Munich, 1974, 46ff ...

Nous paraphrasons.

1. Implication

Si A, alors B, mais aussi : Avec A (je pense à) B.
ou 'De A suit B' ou 'B ne peut exister sans A' ou 'A et donc B immédiatement'.

a. *Conditio quacum semper.*

Condition suffisante (aucune autre condition n'est nécessaire).
Ainsi : Toujours plus de roses que d'épines ou Pas de roses sans épines.

b. *Conditio sine qua non.*

Condition nécessaire (d'autres peuvent être également nécessaires) .
Ainsi : Si la maturité est suffisante, alors des épines.
Note : Pas d'épines sans roses serait faux.

Application psychoscientifique.

Dis-moi quelles valeurs tu as, et je te dirai quelle âme (c'est-à-dire quelle personnalité) tu es. C'est ainsi que l'on peut formuler la thèse principale de la psychologie culturelle ou structurelle de l'Ed. Spranger (1882/1963).

Application

Si le profit, alors la valeur pense, consciemment ou inconsciemment, l'homme économique. Si Dieu, alors précieux dit l'homme religieux.

En d'autres termes : Si vous me dites ce que vous estimez, j'en conclurai logiquement (sur la base du matériel examiné) quelle âme vous êtes. Ce qui, bien sûr, présuppose l'établissement et l'interprétation des faits.

2. *Compréhension mutuelle.*

Soit les deux, A et B, soit aucun des deux. (ce qui signifie : ni l'un ni l'autre). Ou encore : Soit les deux, soit aucun. Ou A est une condition nécessaire et suffisante de B et vice versa. Ou Pas de A sans B et pas de B sans A.

Formulation classique : Si et seulement si A alors B.

Une application a déjà été donnée en haut de cette page : Si et seulement si Dieu, alors puissance primitive et vice versa.

Pourquoi pas : Le bon berger garde ses moutons ? Où est la condamnation avec sursis ?

Dérivation immédiate : induction analogique.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 608ss.

L'entente commune:

Si la Terre et Mars sont deux planètes et que la Terre a une atmosphère, Mars n'aurait-elle pas aussi une atmosphère ?.

Modèle théorique :

De la Terre (modèle qui fournit des informations) à Mars (original qui demande des informations) ! -- C'est ce que la méthode comparative permet de faire.

Structure.

Donné.-- La Terre et Mars appartiennent à un seul et même ensemble en vertu d'un certain nombre de caractéristiques communes (forme sphérique, rotation de l'axe, orbite autour du soleil, par exemple).

Demandé.-- Eh bien, la Terre a une atmosphère (d'ailleurs, condition principale pour la vie). Alors, Mars n'aurait-elle pas aussi une atmosphère (et peut-être de la vie) ? Ce serait une caractéristique commune de plus.

Graduation d'équivalence. On raisonne de ressemblance établie en ressemblance(s) établie(s). D'un certain degré de similarité à un degré supérieur de similarité.

Sciences comparées. C'est dans cet esprit que procède le comparatisme en science. Des sciences naturelles comparées aux sciences culturelles comparées. Par exemple, la science comparative des religions.

Variantes.

a. Les concordistes accordent une attention unilatérale à la similarité (ou à la cohérence).

b. Les positions différentielles accordent une attention unilatérale à la différence (ou à l'écart).

c. La logique identitaire tente de garder le juste milieu : elle défend le concept pur de la comparaison.

Échantillon.

J. Priestley (1733/1804) : la rouille, la combustion (= les oxydations (processus de l'oxygène)) décomposent la matière : toutes les autres oxydations décomposeraient-elles donc également la matière ?

La lumière, les rayons UV, les rayons de chaleur, sont des vibrations : ils seraient donc tous régis par les mêmes lois ?

G. Saint-Hilaire (1772/1844), embryologiste, a été le premier à noter la similitude de rôle entre le bras (humain), la jambe (quadrupède), la nageoire (poisson).

Dans le sillage de G. Cuvier (1769/1832), fondateur de la paléontologie, Saint-Hilaire a fondé l'anatomie comparée.

Voici quelques exemples dans le domaine des sciences naturelles.

Dérivation immédiate : raisonnement a-fortiori.

L'entente commune:

On s'arracherait les cheveux pour moins que ça ! Comprenez : Déjà pour une raison moindre.... Ou encore : Il n'y a déjà plus rien. Sans parler de ça....

Modèle.

En tant qu'homme malmené, le videur était déjà devenu inoffensif. Maintenant qu'il avait aussi la mafia sur le dos, il créait d'autant moins de problèmes. De la raison déjà existante de ne pas être craint à plus de raison de ne pas l'être. C'est comme ça que la phrase se passe.

Classement en fonction de la raison ou du motif.

La comparaison - la méthode - des données (mathématiquement exactes ou purement qualitatives) montre qu'elles sont susceptibles de gradation en termes d'estimation (de mesure si nécessaire). Ce qui implique toujours un différentiel (ensemble de différences au sein d'une même échelle).

Ainsi, quelqu'un est peu/ plutôt/ fortement/ extrêmement dangereux. - Comme dans l'analogie, dans le raisonnement a-fortiori, la différence de degré joue un rôle décisif. Là, il s'agissait de similitude ou de cohérence. Maintenant, c'est raison ou motif !

Axiome.

Si A (déjà des raisons), alors B (plus / moins de raisons). Eh bien, A (déjà des raisons). Donc B (le plus / le moins...). Si A, alors B n'a pas besoin de preuve car le sens commun / ordinaire voit immédiatement de quoi il s'agit : la gradation en termes de raisons.

Note : il y a a minore ad maius, de moins en plus, ou a maiore ad minus, de plus en moins.

L'axiome Si A, alors B est à la base des deux autres phrases : Eh bien, outre les raisons déjà données, il y en a de nouvelles. Alors

Bibliographie : A. Lalande, Vocabulaire technique et critique de la philosophie, Paris, 1968, 32.

Si l'on peut déjà tuer un voleur (comme moins criminel), alors à plus forte raison un assassin (comme plus criminel) comme Clodius. Cicéron (-106/-43) a ainsi raisonné en défendant le droit de légitime défense de Milo qui a tué Clodius en -52.

Il s'agit de la raison (suffisante) qui justifie la violence comme moyen de légitime défense : on peut, en conscience, tuer quelqu'un qui en veut d'abord à sa vie. Ici, même la gradation est invoquée comme une raison suffisante supplémentaire.

10. La dixième section est une doctrine de raisonnement.

Dans Si pré-phrased, alors post-phrased (dérivation immédiate) et dans Si pré-phrased 1 et pré-phrased 2, alors post-phrased (dérivation indirecte ou syllogistique), le syntagme prépositionnel est le phénomène (= donné) et le syntagme postpositionnel est (la solution de) la question.

1.1. Les deux configurations de base de J.Lukasiewicz sont :

Si A, alors B. C'est une déduction.

Donc B, donc A. C'est la réduction.

1.2. Les trois configurations de base de Ch. Peirce.

Ils représentent la grande tradition platonicienne. Car les phrases qu'il donne comme paradigme contiennent à la fois de la cohérence (système : dans ce sac) et de la ressemblance (classe : sont égaux). Il peut donc interpréter la réduction à la fois comme une généralisation (induction, dit-il) et comme une généralisation (abduction, dit-il). Pourtant, il associe à tort la généralisation à la généralisation causale.

2. L'axiome de la raison.

Celle-ci joue le rôle principal dans le raisonnement.

2.1. Dans la déduction, on raisonne de tout (entier) (contenu du concept comme raison) à au moins un (taille du concept : échantillons comme application). Dans la réduction, on raisonne à partir d'au moins un échantillon (concept de taille comme raison) jusqu'à tout (ensemble) (concept de contenu comme résultat).

2.2. La pensée hégélienne est spéculative, dialectique (comprendre : intégrale). La totalité est invariablement l'état d'esprit.

Conséquence : Hegel ne pense pas les raisons en dehors de ce que ces raisons justifient. Il pense les deux, y compris l'un avec l'autre. Il en parle en termes d'interpénétration. Bolland, en ce qui concerne le vol et la désertion, montre comment la raison existe précisément en conjonction avec ce qui est justifié par la raison.

Note -- A ce propos, le reproche fait par les logiciens et les cognitivistes que le schéma de pensée naturel-logique ne convient pas au raisonnement sur les relations est rejeté par G. Jacoby comme une projection.

3. Platon et Aristote connaissent tous deux la réduction (sunthesis analisis ; Analutika/ Topika) ainsi que la déduction.

4. Exemples de déduction et de réduction.

5. Vision hégélienne de la déduction (Si A et b sont égaux à C) et de la réduction (Der Schluss der Allheit).

Ainsi, nous disposons d'un riche aperçu des formes fondamentales de la pensée responsable.

Réécrire le raisonnement.

La forme de base, platoniquement parlant, de tout raisonnement est : Si pré-phrase, c'est-à-dire le socle phénoménologique, alors post-phrase, c'est-à-dire le résultat logique.)

1. Dérivation immédiate.

Le bon jardinier prend soin de ses plantes.

a. Le jardinier qui est bon prend soin de ses plantes. La clause relative couvre une clause conditionnelle : tant qu'il est bon .

b. Le jardinier, s'il est bon, prend soin de ses plantes.

2. Dérivation moyenne.

Conclusion ou syllogisme.

2.1. Modèle mathématique.

$2 + 2 = 4$. -- Logiquement réécrit : Si 2 et un autre 2, alors 4.

Une préposition universelle (contexte, coïncident) (= la raison) n'est pas dite : Séparer les sommes $S_1, S_2 \dots S_n$ sont résumés en un seul total S_t .

À propos : une application de l'induction sommaire (= si tout est séparé, alors tout est ensemble).

Forme syllogistique.

La règle (loi) que nous venons de citer, qui est généralement valable, a une application dans $2 + 2$. Nous disons un échantillon. Ainsi : Si règle générale (loi) et si application (échantillon) de cette règle (loi), alors une seule décision logiquement valide.

2.2. Modèle physique.

S'il pleut, alors, en marchant dedans, je me mouille.

Réécriture : S'il pleut et si je marche sous la pluie, je serai mouillé.

Or, le fait que je sois mouillé en marchant sous la pluie n'est qu'un cas, une application, d'une loi : Dans tous les cas, s'il pleut et que quelqu'un (n'importe qui, c'est-à-dire tout le monde) marche sous la pluie, il est mouillé.

Syllogistique.

Si loi universelle et si application de cette loi universelle, alors dérivation responsable. On voit : Si pré-phrase 1 et si pré-phrase 2, alors post-phrase. -- La raison se trouve ici dans la relation causale, physique et juridique liquide (pluie)/être mouillé. La physique regorge de tels liens de causalité. Ils sont tous exprimés selon l'exemple ci-dessus.

Conclusion : les pré-phrases 1 et 2 expriment le donné (phénomène) et la post-phrase exprime le demandé (voulu). Phénoménologie et logique vont de pair ! C'est pourquoi la phénoménologie a été abordée de manière si approfondie au début de ce cours. La phénoménologie est et reste le piédestal. Observez ce qui est donné !

Des explications supplémentaires sur le raisonnement.

Bibliographie : I. Bochenski, *Les méthodes philosophiques dans la science moderne*, Utr. / Antw., 1961, 93/95.

Deux formes de base.

Dans le sillage de W. Jevons (1853/1882), J. Lukasiewicz (1878/1956) a proposé le double schéma suivant.

Si A, alors B	Si A, alors B.
Donc A. Alors B.	Donc B. Alors A.
Déduction (Platon : sunthesis)	Réduction (Platon : analisis)

Remplir.

Ce lemme double commence à vivre une fois terminé. La phrase complète de Descartes.

Pour montrer comment les deux configurations diffèrent, voici ce qui suit.

$C=A : b=C : b=A$

Tout ce qui pense est ($C = A$). Eh bien, je pense que ($b = C$). Donc je suis ($b = A$).

En d'autres termes : si l'on pense, alors l'existence est une condition.

L'axiome. $C=A : b=C :$

Tout ce qui pense. existe ($c = A$), Eh bien, x existe (est là) ($b = A$). Donc x pense ($b = C$).

Le même axiome mais le donné (phénomène) est maintenant le fait vérifiable que x existe.

Objection : Tout ce qui existe ne pense pas ! En d'autres termes, la conclusion est sujette à réserve.

La différence entre les deux types - déduction et réduction - réside dans la différence de ce qui est donné.-- Voici un autre double exemple.

1. Déduction. Axiome : Si tout l'or fond à 1063° C., alors ce morceau d'or fondra aussi. Eh bien, tout l'or fond à 1063° C. (loi scientifique). Donc ce morceau d'or fond aussi à 1063° C. -- La phrase maintenant formule la loi comme un axiome qui est valide. Mais aussi valable soit-il, le raisonnement déductif n'enseigne pas grand-chose de nouveau (sauf s'il est appliqué). La conclusion est une illustration du connu.

2. Réduction. Axiome : si tout l'or fond à 1063° C., alors ce morceau d'or fondra aussi. Eh bien, ce morceau d'or (par expérience) fond à 1063° C.. Donc tout l'or fond à 1063° C.. La phrase du puits formule un échantillon inductif. Mais même s'il n'est pas valable en tant que loi générale, l'échantillon enseigne quelque chose de nouveau, à savoir que tous les autres ors fondent peut-être aussi à 1063° C. Sauf si les expériences prouvent le contraire.

Dans la vie quotidienne et surtout dans les sciences, on applique très souvent la règle réductrice. (Bochenski, o.c., 94). En effet, toute expérimentation implique un comportement réducteur. Que ce soit dans le laboratoire ou en dehors, les gens raisonnent de manière réductrice.

L'hypothèse (abduction) de Peirce correctement comprise.

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482.

Après la déduction et la réduction (généralisation), Peirce situe l'abduction. Voyons ce qu'il dit.

Scénario.

Une chambre. Une série de sacs contenant différentes sortes de haricots. Sur une table : une poignée de haricots blancs. L'un des sacs ne contient que des haricots blancs. Conclusion probable : cette poignée provient de ce sac,

Trois types de raisonnement... Peirce l'affirme clairement.

1. Déduction... Tous les haricots de ce sac (cohérence) sont blancs (similarité).

Ces haricots proviennent de ce sac.

Ces haricots sont blancs.

2. Induction. -- Ces haricots proviennent de ce sac.

Ces haricots sont blancs.

Tous les haricots de ce sac sont blancs (similarité, modèle métaphorique).

3. Abduction. -- Tous les haricots de ce sac sont blancs.

Ces haricots sont blancs.

Ces haricots proviennent de ce sac. (cohérence, modèle métonymique)

C'est ainsi que Peirce formule les trois types. L'induction et l'abduction sont des raisonnements réducteurs et, en ce sens, opposés à la déduction.

L'interprétation.

Peirce a fait une découverte : il constate - et le précise par un simple schéma - qu'à côté de la généralisation (induction), il existe aussi une abduction (hypothèse ou induction qualitative). Mais ce qu'il ne voit pas - et cela ressort clairement de son explication - c'est que l'abduction est en fait une généralisation, parce qu'elle est basée sur la cohérence et non sur la similarité.

En effet, même un Peirce qui tenait la scolastique en haute estime ne plaçait pas au centre le couple platonique tout/tout (concept distributif/collectif).

Chr. George, Polymorphisme du raisonnement humain, Paris, 1997, 113/127 (*L'abduction et l'explication*), ne voit pas non plus la généralisation comme la véritable structure de l'abduction. Comme Peirce, il y voit un raisonnement causal : Ces haricots viennent de ce sac, cependant, ne fait que dire qu'ils viennent d'un tout (système). Non pas qu'ils sortent de ce sac en vertu d'une cause quelconque.

En d'autres termes, la causalité n'est qu'un type de généralisation. C'est précisément pour cette raison que Peirce et George avec lui passent à côté de la nature large de sortir de cette poche.

L'axiome de la raison.

Anaximandros de Miletos (-640/-547) a introduit le terme archè, lat. : principium, prémisses, raison ou fondement. Platon affirmait : Rien n'est sans raison, c'est-à-dire sans ce qui le rend intelligible.

La formule est maintenant : Tout ce qui est (ainsi) est (ainsi) à cause d'une raison ou d'une prémisses soit en soi, soit en dehors de soi, soit les deux.

Cet axiome, indémontrable sans avoir à l'énoncer, régit la logique.

Deux formes principales.

Soit la raison est donnée, soit elle est recherchée.

1. *Déduction* (dérivation nécessaire).

Platonique : sunthesis. La préface est donnée.

Si pré-phrase, alors post-phrase. Eh bien, pré-phrase. Donc post-phrase.

Rempli Axiome : Si toute l'eau bout à 100°C, alors cette eau et cette eau. Eh bien, toute l'eau bout à 100°C. Donc (illustration, échantillon) cette eau et cette eau bouillent à 100°C.

2. *Réduction* (détournement non nécessaire).

Platonique : analisis. La préface est ce qui est demandé. Mais la phrase suivante est donnée.

Si pré-phrase, alors post-phrase. Eh bien, post-phrase. pré-phrase.

Rempli : Axiome : si toute l'eau bout à 100°C, alors cette eau et celle-là aussi. Eh bien cette eau et cette eau bouillent à 100°C. Donc (généralisation) toute l'eau bout à 100°C.

Dans la déduction concernant l'ébullition de l'eau, une loi, en tant qu'axiome, prévaut qui ne connaît pas d'exceptions, de sorte que l'ébullition de l'eau est prévisible car nécessairement dérivable.

Dans la réduction de l'ébullition de l'eau, on prélève d'abord des échantillons (cette eau bout à 100°C ; cette eau aussi), mais de telle sorte qu'en répétant les échantillons, on arrive à l'hypothèse de la généralisation : toutes les eaux bouilliront à 100°C. On extrapole de certaines à toutes. On extrapole de certains à tous.

Un axiome de base.

La phrase Si préface, alors postface en guise d'introduction est l'axiome de la raison mais un bouche-trou.

Dans la déduction, la loi (contenu conceptuel) prime en tant que fait direct (phénomène) et raison suffisante.

Dans la réduction, les échantillons (contenu conceptuel) priment en tant que fait direct (phénomène) et raison provisoirement insuffisante (car le reste des échantillons pourrait être négatif). - Modalement, la déduction est une dérivation nécessaire, la réduction une dérivation non nécessaire (provisoire).

L'axiome de la raison hégélienne.

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg, *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899,178. La formule classique Tout a sa raison d'être (en soi, hors de soi ou les deux) est traduite par Bolland en Tout a son 'être' (sa raison d'être) dans quelque chose d'autre.

Mais nous commençons par les exemples de Bolland.

1. Le vol.

Un acte en tant que vol est un concept qui comporte une multitude d'aspects (moments) :

1. violation de la propriété,
2. par exemple, le besoin du voleur de gagner sa vie,
3. l'utilisation volontaire de son bien par le propriétaire.

A cet égard, la violation de la propriété est l'aspect essentiel décisif et les deux autres aspects sont supplémentaires.

En d'autres termes : Bolland propose une définition créative de l'acte qui inclut la détresse du voleur (raison comme motif) et l'abus du propriétaire en soi. Les raisons de l'acte ne sont pas conçues séparément de l'acte mais en liaison avec lui. Le premier est la logique formelle de l'époque de Hegel. La seconde est la logique spéculative ou dialectique (comprenez : intégrale) de Hegel. La raison d'être du vol ne réside pas dans quelque chose d'autre.

2. Désertion.

Un soldat évite une bataille pour sauver sa vie (raison). Bolland : dans ce cas, il agit effectivement contre son devoir (destin de soldat) au service - essentiel et donc conceptuel ou par définition de créature - de sa patrie.

Mais un aspect, à savoir l'effacement des normes dans l'âme du soldat, sape la raison d'être ou la Wirklichkeit de l'homme en tant que soldat et qui est appelée son devoir (ce qui en soi devrait être suffisant). Il donne la priorité à une autre raison, celle de ma vie d'abord. Outre le devoir de défendre la vie et le bien-être de la patrie, ses concitoyens.

En pensant sa vie de manière abstraite, c'est-à-dire détachée du contexte de la vie et de l'existence totale, le déserteur perd sa pensée intégrale au profit d'une pensée unilatérale. Dans la langue de Hegel, unilatéral signifie abstrait. La logique de l'époque de Hegel devait être très abstraite pour que Hegel et Bolland s'y opposent de cette manière.

On peut être hégélien ou non, mais il y a du vrai dans la pensée dite spéculative ou dialectique qui pense avant tout au sein de totalités et y situe les raisons.

Syllogismes de relations.

La logistique sur le terrain.

Dans la syllogistique traditionnelle, un raisonnement comme 'Un éléphant est plus grand qu'un cygne'. Un cygne est plus grand qu'une souris. Ainsi, un éléphant est plus grand qu'une souris n'était pas valable. (*Drs H. van Ditmarsch, spécialiste en sciences cognitives techniques (Université de Groningue), Mathematics in Wonderland, in : Nature et technologie.*

(1998) : 1 (janv.), 70. Déjà *G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung*, Stuttgart, 1962, 53, typ :

1. les phrases qui ajoutent un proverbe à un sujet (S est p) peuvent formuler des propriétés ('classes') ;

2. ils ne peuvent pas articuler les relations logiquement. Par conséquent, la logique naturelle est insuffisante en mathématiques et en logistique.

C'est ainsi que Jacoby voit cette idée fautive et grossière.

1. Syllogisme.

Si A est plus grand que B qui est plus grand que C, alors A est plus grand que C. Eh bien, éléphant / cygne / souris sont une application de $A > B > C$. Donc un éléphant est plus grand (qu'un cygne qui est plus grand) qu'une souris. C'est un raisonnement parfaitement naturel et logique.

À propos, le rapport $A > B > C$ est entre autres un raisonnement a-fortiori : Si A est déjà plus grand que B, alors A est encore plus grand que C. La psychologie populaire le sait parfaitement.

2. Langues.

a. En logique naturelle, des termes comme A, B, C et > sont des lemmes, c'est-à-dire des ouvertures pour l'interprétation sur l'analyse. Il s'agit d'une pure tradition platonique (comparable aux fonctions de la logistique).

b. La logique naturelle ne fonctionne pas avec les signes séparés de la logistique, par exemple. Les mots, les chiffres, les symboles, les dessins, les diagrammes, etc. sont en fait des termes, c'est-à-dire des représentations de concepts et de relations entre concepts. Cela signifie pratiquement que plus grand que est composé de deux mots mais ne constitue qu'un seul terme. Car plus grand que est un terme de la logique naturelle.

Note : En y regardant de plus près, Platon a raison : une relation est une propriété ou une classe. Comment cela ? Si l'on pense que A inclut B, et qu'il s'avère que A est plus grand que B, alors plus grand que est une propriété de A dans la mesure où l'on pense que A inclut B.

Leçon de morale.

Les logiciens, les cognitivistes préfèrent ne pas projeter leur propre langage dans la logique. Car ce faisant, ils évitent la critique de leur propre produit : c'est l'hôpital qui se moque de la charité.

Raisonnement platonique.

Platon a identifié deux principaux types de raisonnement.

Sunthesis (déduction).

Si A (pré-phrase), alors B (post-phrase)... Eh bien, A (pré-phrase), - Donc B (post-phrase).

Si on pense, alors on est... Eh bien, je pense. C'est ce que je fais.

On reconnaît la phrase de Descartes Je pense. Donc je suis.

Analisis (réduction).

Si A (pré-phrase), alors B (post-phrase)... Eh bien, A (post-phrase), - Donc B (pré-phrase).

Si on pense, alors on est... Eh bien, je suis. Le renversement suppose que l'existence factuelle et la pensée sont une seule et même cohérence (équivalence). Mais ce n'est pas le cas.

L'axiome de raison.

Platon savait très bien - il avait un sens très développé du tout/pas tout et du tout/non-tout - que tout raisonnement qui saute la raison de sa dérivation est en fait incomplet. C'est pourquoi nous donnons toujours la priorité à la paire VZ, NZ.

1. Dérivation immédiate.

Je pense. C'est ce que je fais.

Descartes décide du donné (VZ : je pense) au demandé (NZ : donc je suis). Mais c'est la forme déguisée de ce qui suit.

2. Dérivation médiate.

C'est ce qu'on appelle un raisonnement concluant ou un syllogisme.

Tout ce qui pense est. C'est l'axiome de la raison dans son application.

Eh bien, je pense. C'est ce que je fais. C'est l'application déductive,

La sunthèse de Platon.

Eh bien, je le suis. Donc je pense. C'est l'application réductrice. L'analusie de Platon.

Note -- La phrase de raisonnement si, alors qui précède est invariablement basée sur un lien distributif (collection) (similarité) ou collectif (système) (connexion, relation). Ici : la pensée et l'existence réelle sont liées (un seul système). Ou : l'existence (réelle) et la pensée sont parfois liées.

Cela implique que la dérivation immédiate qui n'énonce pas explicitement la raison, ainsi que le phénomène factuellement j'existe/pense, inclut également la règle générale ou plutôt la loi de la pensée (donnée en partie), Tout a sa raison, y compris mon raisonnement actuel. Il y a inclusion de l'un avec l'autre.

Note : Le raisonnement déductif n'a besoin que de lui-même pour être valide. Le passage de tous à un seul ou certains est évident. Le raisonnement réducteur, en revanche, doit être situé dans une situation ou un contexte pour être valide. Cela donne lieu à un raisonnement lemmatique-analytique.

L'ensemble d'Aristote.

W. Klever, *Une erreur épistémologique*, in : B. Delfgaauw e.a., *Aristote (Sa signification pour le monde d'aujourd'hui)*, Baarn, 1979, 36/47, dénonce la mauvaise interprétation du travail scientifique selon Aristote. On le lit comme s'il n'avait écrit que l'*Analutika*. Et néglige ce qui pourrait réfuter une telle interprétation.

1. *Analutika*.

La théorie du syllogisme, dont, apparemment, Aristote est fier (il a fondé la syllogistique) en constitue le contenu principal.

Une apodeixis dans la langue d'Aristote consiste à démontrer quelque chose à quelqu'un. Cf. *Topika* 165a38.

L'analytique traite du raisonnement apodictique qui

- a. Préférer les certitudes et en sortir
- b. déduire de manière à présenter à un public non familiarisé avec le sujet (étudiants) une preuve pédagogique. Les analystes sont engagés dans une méthode formelle-logique d'exposition des connaissances déjà acquises.

2. *Topika*.

Le débat dialectique (argumentaire) est central. Par exemple, un participant au dialogue propose une certaine définition. Un autre, en revanche, tente de démontrer son caractère indéfendable par un raisonnement dialectique.

Aristote appelle dialectique - il se distingue en cela de son maître Platon - un raisonnement qui part de prémisses non évidentes ou non prouvées mais qui s'appuie sur *ta endoxa*, les opinions communes. Ce qui semble plausible à tous, à la plupart ou aux experts est un point de départ dialectique.

En d'autres termes, contrairement à l'*Analutika*, le *Topika* se concentre sur le raisonnement non apodictique. Ils déclarent

- a. les données d'expérience (phénomènes) à venir et
 - b. procéder à partir de là à la recherche des prémisses (les causes ou explications).
- De ce qui nous est plus familier - *note*: phénomène - on raisonne vers ce qui est sans doute familier. (Physique. 184a11).

Sans surprise, les explorations mathématiques, astronomiques ou médicales sont ici couvertes.

C'est ce que dénonce Klever : la lecture unilatérale d'Aristote. Il note immédiatement que le futur Platon s'est joint à cet examen.

D'ailleurs, la méthode lemmatique-analytique de Platon prouve abondamment qu'il n'a pas dû tout apprendre de son élève Aristote.

Du contenu conceptuel à la portée conceptuelle.

Toute déduction a cette structure. Considérons une application.

Bibliographie : R. Godel, *Une Grèce secrète*, Paris, 1960, 236/239 (Le destin).

a. Les anciens - Égyptiens, Grecs par exemple - postulaient une loi cosmique générale ('anankè') comme axiome (= contenu conceptuel) concernant le destin (cas).

b. Cela s'applique à un très large éventail de concepts. La matière, les corps célestes, les divinités, les hommes, les animaux, les plantes, c'est-à-dire l'ensemble de la nature (fusus, lat. : natura), dès qu'ils commencent à exister, se voient attribuer un destin qui dépend ou non d'une portion (moira) de force vitale (dynamisme) qui en trace les limites.

Cybernétique.

La loi cosmique est cybernétique : Si un cours intentionnel est donné et que l'on s'en écarte (coïncidence) (franchissement de la frontière), alors, par nécessité (anankè) - éventuellement renforcée par des divinités - l'ordre est rétabli. Tel est le raisonnement déductif.

Note -- Aristote, *Politika* v : 5, dit par exemple que les constitutions dissidentes provoquent l'épanorthosis (ou encore : rhythmōsis), feedback. Cf. H.Kelsen, *Die Entstehung des Kausalgesetzes aus dem Vergeltungsprinzip*, in : *Erkenntnis* 8 (1939) ; W.B. Kristensen et al, *Antieke en moderne kosmologie*, Arnhem, 1941.

Passage de la frontière.

Les symptômes de ce phénomène, selon les Grecs anciens, sont le manque de respect envers les parents, la domination d'une personne sans défense (orphelin, personne âgée, femme, mendicité, supplication). Celui qui commet cela montre que son âme souffre d'un aidos, d'une forme de comportement honteux, qui renvoie au koros, à l'orgueil personnel. Oui, à un kakodaimon, une force du mal, ou un alastor, un mauvais esprit.

Des situations tentantes.

Si un mortel fait l'expérience de l'olbos, l'excès de bonheur (richesse), la tentation de tomber dans l'hubris (déviation) est proche. Si un homme ne connaît que le malheur, la tentation de se rebeller contre la loi cosmique est proche.

Dans les deux cas, cette transgression des limites provoque un erinus, un rétablissement de l'ordre. Quelque chose qui est souvent attribué à ifonos, lat. : invidia, envie, des divinités qui ne montrent ainsi que leur soumission à l'anankè, la nécessité cosmique.

De la portée du concept au contenu du concept.

Toute réduction a cette structure.

Bibliographie : H. J. Schoeps, *Over de mens (Beschouwingen van de moderne filosofen)*, Utr./Antw., 1966, 119/141 (*Franz Kafka (La croyance en une position tragique)*).

Schoeps, lui-même juif mais devenu catholique, connaissait personnellement Kafka (1883/1924). Nous résumons les points essentiels de ce qu'il dit de Kafka.

Analyse du destin.

Le fait est que Kafka, en tant que critique culturel, a été très affecté par un phénomène, à savoir notre culture moderne. Dans notre culture, l'homme devient de plus en plus une partie d'une grande machine globale. Comme une bobine de fil dans la structure d'un atelier de tissage moderne, il devient une chose dans cette machine. Également impuissants.

Inconfort.

Ce destin s'accompagne d'un profond malaise car une personne normalement structurée ne peut pas survivre dans notre culture sans se poser des questions profondes.

En d'autres termes : il y a une question attachée au fait. Quelle est l'explication ou la raison suffisante de notre culture et de son malaise ?

1. La doctrine talmudique de la fin des temps.

Le Talmud, c'est-à-dire un ensemble d'études (Mishnah et Gemara) sur la loi de Moïse (du IIe au VIe siècle), a joué et joue toujours un rôle très important dans le judaïsme. Ils contiennent une prophétie de malheur : à la fin des temps, les visages des hommes seront comme des visages de chiens (animaux sans scrupules). Signe de déviation (transgression) de la loi, ou des lois de Moïse. Signe d'un monde cane, une culture de type canin. Regardez la loi. Avec sa déviation.

2. Application.

Si la ou les lois de Yahvé constituent l'ordre, et si l'on s'en écarte, alors une calamité.

Eh bien, une calamité. Donc l'ordre de Yahvé et la déviation de celui-ci. De l'essai de piqûre, de la portée (moderne) au contenu.

a. Pour le juif Kafka, qui a perdu sa foi mais vit toujours selon la tradition, la loi de Moïse explique notre situation malheureuse. Car la modernité a dévié de sa loi.

b. L'absurde... Kafka s'est cassé la tête pour savoir ce qui constitue exactement la ou les déviations. Ceux-ci restaient pour lui un x, un inconnu. Un inconnu, cependant, qui a un pouvoir déterminant et contrôle ainsi la vie. Pas un x purement théorique comme en mathématiques. Un x qui pèse sur la vie quotidienne.

Si a et b sont égaux à c, alors a est égal à b.

Bibliographie : G. Bolland, *Hrsg, Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 257.

Hegel résume la structure (configuration) d'un type de syllogisme : Si deux choses sont égales à une troisième, elles sont égales entre elles. Les deux choses ici sont A et b ; la troisième est C.

Le rôle d'un catalyseur dans une réaction chimique est bien connu. Il s'agit d'une substance qui active le déroulement de la réaction, mais qui reste finalement en dehors de celle-ci. C'est un rôle de médiateur. C'est un tel terme intermédiaire.

Exemple.

Supposons : le terme majeur C (dans pré-phrase 1) ; le terme mineur b (dans pré-phrase 2) ; tel que C'est prédicat dans pré-phrase 2 et b sujet dans post-phrase.-- Rempli :

C= A Tous les mammifères (C) sont vivipares (A).
b = C Eh bien, la baleine (b) est un mammifère (C).
b = A Eh bien, la baleine (b) est vivante (A).

Note -- Nous écrivons b en minuscule parce que dans le syllogisme normal, le terme en minuscule se trouve dans pré-phrase 2 (contenant le terme inférieur).

Note : Le moyen terme C est nécessaire comme catalyseur dans pré-phrase 1 et pré-phrase 2 mais il s'affaiblit dans post-phrase NZ.

Note : On peut aussi configurer le syllogisme de manière linéaire : Si C=A et b=C, alors b=A .

Note -- Complétez avec Tout ce qui pense est. Eh bien, je pense. C'est ce que je fais. All est le grand terme (tous). I' est le petit terme (un).

Le raisonnement quantitatif ou mathématique. C'est ainsi que Hegel formule la structure de base (configuration). Voyez comment Bolland s'explique.

Un tel raisonnement se retrouve en mathématiques sous la forme d'un axiome. Eh bien, on dit que cet axiome et d'autres sont indémontrables, voire inutiles. Pourtant, elles sont valables, c'est-à-dire qu'elles s'appliquent encore et encore. Raison : ils sont normalement (si le bon sens est suffisamment développé) presque immédiatement évidents et donc phénomènes (directement donnés).

Plus exactement : avec toute forme normale de syllogisme. Bien sûr, Bolland situe cette configuration (schéma) dans la métaphysique de Hegel. Mais cela ne nous intéresse pas ici. Ce qui nous intéresse, c'est ceci : notre esprit humain est tel que, quelque part dans les profondeurs, il contient cette structure. Avec les structuralistes, on pouvait parler d'une structure non (dé)consciente ou profonde.

'Der schluss der allheit' (Hegel).

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg, *Hegel's kleine Logik*, Leiden, 1899, 258.

L'abstrait-général.

Quelqu'un teste, par exemple, la sauge, la menthe (menthe poivrée, menthe aquatique, etc.) - des plantes singulières - pour leurs pouvoirs de guérison. Il établit que ce n'est pas l'individu mais l'espèce qui a un pouvoir de guérison.

Dans une phase globale, il part du principe que toutes les plantes individuelles de toutes les espèces ont un effet curatif. Le genre plante, en tant que collection universelle, est donc naturellement médicinal.

On peut voir la progression : du singulier au privé en passant par l'universel.

Syllogisme.

Pré-phrase 1.-- Si toutes les plantes (contenu du concept) sont médicinales d'une manière ou d'une autre.

puis l'espèce (taille du concept) et les plantes à plumes.

Pré-phrase 2.-- La sauge, la menthe, etc. (champ d'application conceptuel, échantillons) se révèlent médicinales lorsqu'elles sont testées (au hasard).

Conclusion . -- Donc toutes les plantes - le genre - sont médicinales.

Les échantillons - individuels et privés - sont interprétés comme concluants quant au concept de plantes médicinales. Attention : le terme concluant signifie décisif. Conclusion même si toutes les plantes, individuelles ou espèces, n'ont pas été examinées (induction amplificatrice ou d'élargissement des connaissances).

Hégélien.

a. Dans la rencontre, il y a d'abord les plantes individuelles (au singulier). En d'autres termes, ils sont la première chose que l'on rencontre.

b. Ces derniers s'avèrent toutefois - toujours dans le cadre d'une rencontre attentive avec eux - être la présentation individuelle d'espèces (par exemple la menthe, la verge d'or, la sauge, etc.). C'est le phénomène du privé.

c. Mais toujours en la côtoyant de près, notre esprit humain découvre que les types de plantes sont l'expression du général, en l'occurrence la plante.

En d'autres termes, le genre plante se déploie en une richesse inépuisable d'individus et d'espèces. Comme une source de vie infinie, la vie végétale alors.

L'Allheit de Hegel n'est pas abstrait mais concret et général, et qui plus est, le général - l'Allheit - est aussi le général. Car le genre en espèces et en individus montre une cohésion, un grand royaume des forces vitales végétales.

Peut-on voir la différence entre abstrait-général et concret-général ? Hegel a subi une influence romantique !

11. La onzième section contient un syllogisme avec des applications inductives et déductives.

1.1. La dérivation indirecte comprend trois termes ($C=A$ et $b=A$. Donc $b=C$).

C définit le Maior, b le mineur, A est le moyen terme qui apparaît et disparaît.

La combinatoire des syllogismes montre que, selon le rôle du moyen terme, il existe des types déductifs (aprioriques), réductifs (aposterioriques) et invalides. 4 chiffres x 64 modes = 256 formes de fermeture, dont 19 sont valables et six sont effectivement utilisées.

2.1. L'enthymème est la dissimulation d'une des phrases.

3.1. Peirce sur Barbara (déduction), Bocardo (réduction : généralisation) et Baroco (réduction : généralisation).

3.2. Peirce situe Henok et Elias selon Barbara/ Bocardo/ Baroco comme des personnes, oui, mais des personnes spéciales.

II. Capita selecta.-- se perd dans l'induction et la déduction.

II.A. Induction.

1. L'induction aristotélicienne (la sommative) est le noyau de l'induction socratique (expansion de la connaissance = amplificative), -- dont l'induction baconienne n'est que la forme causale en ce qu'elle examine la relation cause/effet.

Socrate pratique la méthode du contre-modèle.

2. La méthode de la contre-modélisation (réfutation/falsification/déconstruction) : Il y a tant de filles qui ne veulent pas se marier !

3. Induction universelle (soit 0% ou 100%) et statistique (les valeurs intermédiaires).

II. B. Déduction.

L'argument d'autorité (X prétend p. Donc p est vrai) doit être réduit au concept d'autorité en tant que contenu conceptuel valable pour une portée conceptuelle (domaine).

1. Mentalité rigide contre science rigide (tableau périodique de Mendeleiev).

2. La méthode d'orthodoxie de Peirce : les théories révolutionnaires de la presse scientifique professionnelle sont rejetées comme des hérésies (sic) par les bonzes.

3. L'axiomatique de groupe : le code d'honneur d'une communauté est un ensemble d'axiomes dont on déduit les comportements, qui semblent souvent irrationnels.

4. Consensus gentium... Hegel critique à juste titre la conscience commune qui, selon lui, doit être soumise à un examen minutieux avant de pouvoir être crue.

Ce sont des éléments de la logique naturelle. Il y a, bien sûr, beaucoup d'autres choses à dire à ce sujet (notamment la logique appliquée) mais ceci nous semble être le principal.

Syllogistique : 158 des /256 types d'obturateurs sont valides.

Trois trimestres partiels.

Ils sont comparés entre eux (distributivement ou collectivement), à l'intérieur du terme total qu'est le syllogisme. Ainsi, par exemple

C = A (Maior) :	L'eau bout à 100° C.
b = A (mineur) :	Eh bien, c'est de l'eau.
b = C (Conclusio) :	Donc cette eau bout à 100° C

Toute l'eau avec le plus grand format contient le grand terme. Cette eau avec la plus petite taille contient le petit terme. Les deux termes se rejoignent dans le terme intermédiaire, C, c'est-à-dire bout.

Combinatoire.

Bibliographie : Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 519/528.

Nous résumons ce chapitre compliqué.

A.1. Quatre figures (schémas). Le moyen terme peut occuper quatre places.

-- Sub (subiectum, sujet). Prae' (praedicatum, proverbe).

a. Sujet dans la majeure et proverbe dans la mineure (sub/prae).

b. Dire en majeur et dire en mineur (prae/ prae).

c. Sujet dans la majeure et sujet dans la mineure (sub/ sub).

d. Dire en majeur et sujet en mineur (prae/ sub).

Note.-- J. Lachelier (1832/1918 ; penseur kantien), connu pour son *Du fondement de l'induction* (1872), distingue les syllogismes dans :

a et b.-- Déductif (apriorique), décidant du général au particulier ou au singulier (sub / prae et prae /prae).

c. -- Réducteur (aposterior), décidant du singulier ou du privé à l'universel (sub / sub).

d. -- Invalide. -- Nl. prae / sub.

A.2. Soixante-quatre modes de fonctionnement (modes).

A partir du sujet, le prédicat est dit (asserté) selon la quantité (taille du sujet) et la qualité (affirmatif ou non affirmatif). Avec une combinatoire complète, cela donne 64 affectations du prédicat au sujet.

B. Deux cent cinquante-six formes. $4 \times 64 = 256$.

B.1. 19 formes seulement sont valables. -- Certains noms : Barbara, Baroco, Bocardo,-- Celanent, Darii, Ferio et autres.

B.2. Cinq ou six seulement sont utilisés... Ainsi Lahr, o.c., 520.

Conclusion... La capacité combinatoire de l'homme, particulièrement active dans la logique, est énorme. Néanmoins, l'homme ne choisit pratiquement qu'un petit nombre des possibilités offertes par la combinaison.

Enthyme.

Commençons par une définition.

P. Foulquié / R.SaintJean, Dictionnaire de la langue philosophique, Paris, 1969 - 2, 215 (Enthymème).- Les auteurs donnent trois possibilités.

1. La première phrase (maior) est omise : Tu as menti. Conséquence : vous ne méritez plus qu'on vous fasse confiance.

2. La phrase 2 (mineure) est omise : Celui qui a menti ne mérite plus de confiance. Conséquence : vous ne méritez pas plus.

3. L'arrière-pensée est dissimulée : Celui qui a menti ne mérite pas la confiance. Eh bien, vous avez menti.

Voici trois échantillons de la portée.

Définition.

Un enthymème est un syllogisme dont l'une des prépositions ou la postposition est omise.

La Logique de Port-Royal III : XIV : les enthymèmes sont la manière ordinaire de raisonner des hommes, car ce qui est clair de toute la situation (contexte, co-donné) ils ne l'expriment pas.

Note : *Aristote (Anal. Prior. ii:27)* donne une définition différente : un enthymème est un syllogisme dont les prépositions expriment soit des signes, soit le probable (*note* : ce que les cognitivistes appellent maintenant une loi psychologique populaire (règle avec exceptions)).

G. Jacoby, Die Ansprüche der Logistiker auf die Logik und ihre Geschichtschreibung, Stuttgart, 1962, 53/55 (Relationslogik), attire l'attention sur le fait que les logisticiens oublient les enthymèmes lorsqu'ils critiquent la logique.

Si aujourd'hui c'est dimanche, après-demain sera mardi. Les logiciens affirment que la logique naturelle ne peut pas en rendre compte ! Mais regarde : Il existe un ordre général - applicable à toutes les semaines - des jours dimanche/ lundi/ mardi/ mercredi/ jeudi/ vendredi/ samedi/ (dimanche). Eh bien, aujourd'hui, c'est dimanche. Donc, étant donné cet ordre (*opm* : un estivage), après-demain sera mardi.

La journée est si bien établie qu'elle peut rester enthymique : c'est un phénomène ou un acquis.

Note - *Susanne Gerritsen, Het verband ont me (Compréhensibilité : problèmes avec les arguments cachés), Amsterdam, 1999,* parle abondamment des enthymèmes (enthymèma, ce que nous avons dans la tête) et de la réécriture des textes pour faire ressortir les non-dits. Cependant, le problème que l'auteur soulève remonte à la Grèce antique.

Barbara/ bocardo/ baroco.

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482.

Peirce était déjà un représentant de la logique montante avec sa combinatoire. Nous vous en donnons aujourd'hui un échantillon.

Barbara (déduction).

Nous ajoutons les termes Rg (règle) ; Appl. (application) et Rs (résultat). Ils montrent les décalages causés par la combinatoire qui consiste à remplir les emplacements dans une configuration. La configuration ici est celle du syllogisme.

Les variantes montrent clairement les possibilités du syllogisme. Possibilités que beaucoup de personnes avec le vrai syllogisme comprennent mal.

Rg.-- La plupart des haricots de ce sac sont blancs.

Appl.-- Cette poignée de haricots provient de ce sac.

Rs.-- Probablement que la plupart des haricots de cette poignée sont blancs.

Note -- Il est clair que la structure qui fonde ce type de pensée est la structure distributive -- de l'ensemble entier à un sous-ensemble -- ou appliquée : Du sac (entier) à une partie du sac.

Bocardo (induction)

On retrouve la structure distributive, mais en sens inverse : de la poignée (sous-ensemble) au sac entier (collection universelle).

Rs.-- Peu de haricots de cette poignée sont blancs.

Appl.-- Ces haricots proviennent de ce sac.

Rg.-- Probablement peu de haricots dans ce sac sont blancs.

Note : Peirce appelle ce raisonnement induction . Nous comprenons la notion de généralisation.

Baroco (hypothèse, abduction).

Nous restons dans la configuration du syllogisme mais nous passons à la structure collective (système/sous-systèmes).

Rs.-- Peu de haricots de cette poignée sont blancs.

Rg.-- La plupart des haricots de ce sac sont blancs.

Appl.-- Cette poignée de haricots ne provient probablement pas de ce sac.

Note : Nous appelons cela une généralisation. Non pas de tout à certains, mais du tout à une partie du tout.

Note : Peirce a perçu la différence mais il l'a identifiée à l'explication causale. Ce qui n'est qu'une application de la généralisation.

Henok et Elias : comment les classer ?

Bibliographie : Ch. Peirce, *Déduction, Induction et Hypothèse*, in : *Popular Science Monthly* 13 (1878) : 470/482.

La Bible, Gen. 5:21/24 déclare que Henok a été enlevé de cette terre par Dieu. *2 Rois 1/13* affirme qu'Elias a été enlevé au ciel par Dieu dans un tourbillon.

Peirce tente de situer les deux sous la forme de modes, de variantes, du syllogisme de base.

1. Barbara... Peirce commence par ce type de syllogisme.

Règle (Rg).-- Tous les gens meurent. (C = A).

Application (Appl.)-- Henok et Elias étaient des personnes. (b = C)

Résultat (Rs). -- Donc Henok et Elias meurent. (b = A).

2.1. Bocardo. -- Première induction prudente.

Rs.-- Henok et Elias n'étaient pas mortels.

Appl.-- Henok et Elias étaient des personnes.

Rg.-- Donc certaines personnes ne sont pas mortelles.

Peirce... Ce raisonnement est une induction si provisoire qu'elle perd complètement son caractère amplificateur (d'expansion de la connaissance).

Note : Complet est un peu fort, car la taille de deux exemplaires n'est pas rien... Peirce : Henok et Elias sont des exemples d'un type particulier de personnes : la Bible les décrit comme très religieux, fidèles à Dieu et donc immortels. Mais conclure, sur la base de ces deux cas, que toutes les personnes pieuses et respectueuses de Dieu sont immortelles, n'est pas une option.

2.2. Baroco. -- Aussi une hypothèse prudente.

Rs.-- Henok et Elias ne sont pas mortels.

Rg.-- Tous les hommes sont mortels.

Appl.-- Henok et Elias n'étaient pas des personnes.

Peirce. -- Hypothèse très prudente. Peut-être que ce sont des dieux ou quelque chose comme ça. Ce serait une affirmation audacieuse. Non : nous nous limitons à dire qu'ils possédaient une nature d'être différente de celle de ce que nous appelons les êtres humains. Donc : Ces deux-là n'étaient pas des êtres humains. En laissant ouvert ce qu'ils étaient.

Conclusion... Voilà un petit exemple d'exégèse biblique logique.

Nous voyons immédiatement la véritable utilité des types de syllogisme comme le bocardo et le baroco.

Immédiatement : que sont Henok et Elias maintenant ? Des gens, parce qu'ils vivaient comme tout le monde, apparemment sur terre. Personnes particulières parce que leur fin de vie ne correspond pas au schéma commun.

Induction socratique.

Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 591, définit : généralisation à partir du cas singulier sur d'autres cas jusqu'au concept général.

L'induction aristotélicienne ou sommative est le noyau testé, car l'induction socratique étend ce qui est commun à tous les cas testés aux cas testables.

Ce que Lahr appelle l'induction baconienne n'est que l'induction socratique appliquée aux relations causales (si vous voulez : l'induction causale).

Telle est la logique naturelle de l'induction.

Précisons la méthode de Socrate.

L'étendu.

La base de toute induction est la portée de la compréhension.

Prenons la définition de l'inadmissibilité ! Il s'agit par exemple de priver son prochain de sa liberté, de lui faire du mal, voire de le tuer.

Socrate, cependant, a toujours gardé un œil sur le contraire : la conscience, c'est, par exemple, combattre les ennemis de la patrie, punir les criminels, prendre soin de son prochain qui est malade, même si cela nécessite une opération douloureuse dans son corps.

Pour résumer : une série de cas où l'inconscience est présente et une autre série où l'inconscience est absente.

Le contenu conceptuel.

A partir de là, l'induction socratique a maintenant un aperçu de la définition (contenu).

Si la définition de l'absence de scrupules était basée uniquement sur l'un des exemples énumérés (par exemple, voler quelqu'un), le champ d'application serait trop étroit. Au contraire, il faut éliminer les différences entre les cas et se concentrer uniquement sur ce qui est commun, c'est-à-dire ce qui rend tous les cas énumérés sans conscience. On arrive ainsi au résumé - car déterminer le contenu, c'est résumer - à savoir : Est sans scrupules tout comportement qui cause un préjudice à un semblable (car cela se produit dans tous les cas).

Pourtant, il y a des réserves.

Aider un compagnon malade, si nécessaire en lui faisant du mal (par une opération douloureuse) n'est pas un cas d'absence de scrupules !

En d'autres termes, l'intention intérieure, associée à l'ensemble de la situation, détermine en fin de compte ce qui est ou n'est pas inadmissible.

Causer du tort aux ennemis de l'État est une autre réserve : dans ce cas, causer du tort est consciencieux !

Réfutation.

Commençons par l'humour du calendrier.

Jan.-- C'est difficile à croire : il y a tant de filles qui ne veulent pas se marier.

Hilde... Cela me surprendrait.

Jan... Et pourtant c'est ainsi : je le sais ! J'ai demandé à tant de filles de m'épouser

!

1. Phénoménologique.

Le fait ou le phénomène auquel Jan est confronté est le suivant : J'ai déjà demandé à tant de filles... .

2. Logique.

Mais Jan considère ses expériences comme des échantillons dans le cadre d'une règle générale et commet une induction. Il y a tellement de filles qui ne veulent pas se marier.

Modèle sans contre-modèle.

À partir des expériences très individuelles avec les filles, Jan construit littéralement son modèle, c'est-à-dire le concept des filles qui veulent se marier (ou pas). Mais avec une double omission :

a. il omet la modalité avec moi ;

b. Le fait - également un phénomène - qu'il y a tant de filles qui veulent se marier, il le laisse également de côté.

Hilde exprime ce dernier point : Cela me surprendrait.

Contre-modèles.

On l'appelle désormais la méthode des contre-modèles, dans le sillage de la théorie des modèles. Dans le passé, on disait réfuter en démontrant le contraire. On dit maintenant aussi falsifier (K. Popper), c'est-à-dire prouver que c'est faux ou non. Et aussi : déconstruire (réduire une proposition comme J. Derrida utilise le terme). La méthode de la contre-modélisation revient à mettre en évidence les faits ou les phénomènes qui - dans ce cas : La thèse de Jan - réfuter.

Par exemple, les chercheurs ont reproché à Thor Heyerdahl (1914/2002) d'avoir accordé trop peu d'attention, voire aucune, à ce qui réfutait sa thèse selon laquelle certains peuples des mers du Sud étaient d'origine sud-américaine préhistorique (ce qu'il essayait pratiquement de prouver avec son Kon-Tiki).

Conclusion.

Induire, généraliser, est un art. Le prélèvement d'échantillons sans parti pris est une exigence. Le prélèvement d'un nombre suffisant d'échantillons est une deuxième exigence. Et la portée et le contenu doivent être vérifiés. Sinon, on généralise mais sans base suffisante.

Induction universelle et statistique.

Universel est le nom de l'induction qui s'exprime en 0 (aucun) ou 100 (tous) pour cent. Statique est le nom de ce type d'induction qui s'exprime en différents pourcentages.

Syllogisme.

Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs N.J.), 1963, 55f. - x % des exemplaires d'un ensemble présentent la caractéristique k. Eh bien, e en est un exemplaire. Ainsi, e a x% de chances de présenter la caractéristique k.

Modèle appliqué.

Ces haricots proviennent de ce sac. Eh bien, ces haricots sont blancs à 75%. Donc - induction amplificatrice (expansion de la connaissance) - tous les haricots de ce sac sont blancs à 75%.

Des échantillons.

L'induction se maintient ou s'effondre avec l'échantillonnage. Par exemple, dans les sondages d'opinion : à partir de 1 000 répondants (induction sommative), on passe par exemple à 6 000 000 de Flamands.

1. Etendu conceptuel (quantitative).

Plus le nombre d'échantillons est important, plus la généralisation est approximative (a-fortiori). -Si on ne teste que deux haricots de ce sac, alors c'est une base étroite.

2. Contenu conceptuel (qualitatif).

Plus les échantillons sont aléatoires (au hasard), plus ils sont objectifs (raisonnement a-fortiori). - Les primitifs parlent aux ethnologues. La façon de poser les questions peut suggérer la réponse.

Liste.

Une liste circule d'hommes qui

a. ont été baptisés et élevés dans la foi catholique, et

b. ont occupé de hautes fonctions politiques en tant qu'hommes d'extrême droite : Hitler (Allemagne), Mussolini (Italie), Franco (Espagne), Salazar (Portugal), Pétain (France), Pilsudski (Pologne), Horthy (Hongrie), Dollfus (Autriche), Schusznigg (Autriche), Tiso (Slovaquie), Degrelle (Belgique), Pavelich (Croatie).-- Quelle est la force d'évidence de cet échantillon dans l'ensemble du monde catholique ?

1.1. L'énumération pure ne dit rien des circonstances qui pourraient la nuancer.

1.2. Cet échantillon devrait être complété (méthode de contre-modélisation) par la liste des catholiques - baptisés/élevés - qui ont occupé de hautes fonctions politiques mais qui étaient démocrates. Cela constituerait une deuxième nuance.

2. Il reste bien sûr que dans une même période, autant de catholiques - baptisés/élevés - que d'extrême-droite l'ont fait. Cela donne à réfléchir sur l'atmosphère qui régnait dans les milieux catholiques à cette époque.

Argument d'autorité.

Bibliographie : W. Salmon, *Logic*, Englewood Cliffs (N.J.), 1963, 63/67 (*Argument d'autorité*).

L'auteur prend comme point de départ l'autorité réelle dont jouissent les individus (par exemple les pop stars), les groupes (la communauté de recherche des scientifiques), les institutions (les églises), les textes (par exemple la revue Nature), etc. Il formule comme suit .

X affirme p. Donc p est vrai.

Il nuance ensuite : La majorité, voire la (grande) majorité des déclarations de X ont été établies comme vraies. Donc (le reste de ces) déclarations seront vraies.

Induction sommative.

A partir des assertions établies comme vraies (c'est-à-dire la somme ou la totalité des assertions testées inductivement), ceux qui acceptent l'autorité raisonnent vers les assertions qui peuvent être établies mais qui n'ont pas encore été testées.

La prétention à l'infailibilité tient ou tombe avec l'extension des affirmations testées comme vraies à celles qui ne le sont pas encore.

L'autorité en tant que concept.

Prenons un physicien. Celui-ci, pour autant qu'il soit réellement un physicien, possède une compréhension (compréhension globale au sein de sa spécialité) de la nature c'est-à-dire dans la conception actuelle de la matière et ce dans la mesure où elle est accessible aux méthodes mathématico-expérimentales.

En ce qui concerne l'exactitude, cela remonte à l'époque de Galilée. Son concept comprend un certain nombre d'axiomes (par exemple, Tout est déterminé dans son cours), un certain nombre de lois établies. Ces axiomes et ces lois sont des contenus conceptuels qui se réfèrent à des domaines conceptuels.

Il s'agit notamment des phénomènes physiques qui sont mathématiquement - expérimentaux par nature lorsqu'ils sont étudiés. De sorte qu'en réalité, le physicien en question inclut dans son esprit un réseau de formules mathématiques et une représentation d'un certain nombre d'expériences, souvent réalisées par des prédécesseurs. Telle est donc sa conception de la matière, de ses axiomes et de ses lois.

Maintenant, attention : dès que cet expert dépasse son domaine, c'est-à-dire son champ de compréhension (tous les phénomènes), il perd son autorité en même temps que son incompréhension. Car son incompréhension commence là où s'arrête son domaine (le champ de la compréhension) et donc son autorité devient nulle.

À première vue, l'argument de l'autorité est une question de logique conceptuelle (contenu/portée).

À l'opposé de la mentalité dure comme le roc, la science dure comme le roc.

Bibliographie : A. Crisinel, Mendeleïev (*De l'ordre dans les atomes* (1869)), in *Le Temps* (Genève) 13.10.1999, 56.

1. D'une mentalité dure.

Première partie du 19^{ème} siècle : la chimie en plein développement et en pleine confusion. Aucune classification cohérente n'ordonnait les éléments alors connus.

D. Iv. Mendeleïev (1834/1907), cadet d'une famille de dix-sept enfants à Tobolsk (Sibérie), a étudié les mathématiques et les sciences à Petrograd et la chimie en France et en Allemagne. Il s'est mis à classer les éléments chimiques. Sur un carton, il a écrit, verticalement (maintenant c'est horizontalement), les noms des 63 éléments connus à l'époque, chacun avec sa masse atomique et ses principales propriétés.

Découverte.

En les classant par masse atomique croissante, il constate que les propriétés évoluent avec elles, de telle sorte qu'une série limitée se répète après un intervalle (tableau périodique).

Des espaces ouverts.

Partout où Mendeleïev - en raisonnant logiquement - soupçonne un élément jusqu'alors inconnu, il laisse un blanc. Il ose corriger certaines masses atomiques car elles lui semblent incorrectes.

Accueil glacial.

La publication de son premier tableau a été accueillie très froidement par les chimistes établis.

2. à une science dure comme le roc... Mais le vent va tourner.

1875 - Le Français Lecoq de Boisbaudran découvre le gallium. Appelé Gallium d'après le latin gallus (Lecoq en français signifie le coq). Le découvreur voulait se rendre célèbre. Mendeliev l'avait prévu sous le nom d'ekaaluminium.

1879 - Indépendamment l'un de l'autre, L.F. Nilson et P.T. Cleve découvrent le scandium (d'après Scandia, Scandinavie) que Mendeleïev avait pressenti comme ekabor).

1886.-- Cl. Winkler a découvert le germanium (d'après Germania, Allemagne) que Mendeleïev avait prédit comme ekasilicon. (Mendeleïev est mort peu de temps avant que N. Bohr et E. Ruthford ne conçoivent un modèle atomique expliquant la périodicité de la table de Mendeleïev.

1955 -- Les Américains découvrent par la synthèse el. 101 qu'ils baptisent mendelevium en l'honneur de Mendeleïev.

La méthode d'autorité de Peirce.

Ch. Peirce, dans un texte, mentionne la méthode de la droiture comme une des méthodes que les gens appliquent et accuse, entre autres, les églises de cette méthode : c'est essentiellement une méthode d'autorité.

Bibliographie : J. Margolis, *Ces savants excommuniés*, in : *Courrier international* 195 (28.07.1994), 34. Le texte est une traduction d'un texte du *Sunday Times*.

1. Les faits.

Avant que leur théorie ne soit acceptée, L. Pasteur (1821/1895), fondateur de la microbiologie, et A. Einstein (1879/1955), fondateur de la théorie de la relativité, ont été rejetés comme de dangereuses aberrations. Th. Edison (1847/1931), célèbre pour l'effet Edison, a été accusé de tromperie lorsqu'il a fait la démonstration de sa lampe électrique.

Les frères Wilbur Wright (1857/1912) et Orville Wright (1871/1948) n'ont pas été crus pendant deux ans après leur vol révolutionnaire, car la science avait prouvé qu'une machine, si elle pesait plus que l'air, ne pouvait pas voler. Quand Alfr. Wegener (1880/1930 ; géologue) a avancé la théorie de la dérive du continent, il a été ridiculisé (...).

Hérétique ?

BBC 2, dans une série télévisée intitulée *Heretic*, a posé la question suivante : Comment des institutions scientifiques respectées doivent-elles réagir lorsque des scientifiques de renom défendent des théories révolutionnaires ? La série montrait six hérétiques qui découvraient accidentellement une nouvelle vérité contre l'opinion établie et étaient donc expulsés du milieu scientifique.

Les commentaires de ceux qui font la pluie et le beau temps.

J. Maddox, physicien, rédacteur en chef de *Nature* (la célèbre revue) : *R. Sheldrake* qui, dans son ouvrage *A New Science of Life*, présente les champs morphogénétiques comme une hypothèse (*note* : pas encore comme une vérité établie) remplace la science par la magie. Une telle chose peut être condamnée dans les mêmes termes que les papes qui ont condamné Galilée. Et pour la même raison : c'est une hérésie.

L. Wolpert (professeur de biologie médicale) : La série de la BBC est une série absurde. La façon dont les émissions sont présentées me fait délirer de rage. (...) Je me suis catégoriquement opposé (...).

Note -- Le moins que l'on puisse dire, c'est que ces gens n'ont pas progressé depuis la condamnation de Galilée !

Taxonomie de groupe.

Bibliographie : S. A., *Meurtre (L'honneur n'excuse pas tout)*, in : *Journ. de Genève/Gazette de Lausanne* 23.08.1996.

Le 10.01.93, un Albanais vivant en Suisse assassine l'amant de sa femme sans pouvoir le tuer. Puis, trois mois plus tard, le propre père de la jeune femme tue son petit-fils et blesse sa fille et sa petite-fille. Le grand-père répond : Je n'ai fait qu'appliquer le code d'honneur (axiomatique) de ma communauté. En fait, je n'ai pas tué sans raison. Cependant - a-t-il expliqué à la cour - j'ai agi avec passion en raison de l'état d'esprit intense consécutif au devoir de vengeance.

Bibliographie : T. van Dijk, *Turkish mores*, in : *HP- De Tijd* 20.02.96.

L' auteur : Surtout lorsqu'il s'agit d'actes qui sont également punissables en Turquie, mais qui sont commis pour rétablir l'honneur de la femme, de la famille, de la sœur, de l'auteur lui-même, et pour lesquels il y a de l'admiration dans son propre cercle.

Les commérages, par exemple, dans un café, ternissent l'honneur.

Note -- Ce type de moralité héroïque exige que la vengeance soit prise. L'auteur du crime se considère donc comme un héros.

Modalités.

Le membre de la famille pour lequel l'emprisonnement est le moins défavorable se voit confier la tâche de se venger, c'est-à-dire de réparer l'injustice. Par exemple : Si le père est mort et que le fils aîné est marié et a des enfants, le plus jeune fils se vengera du fou qui s'en prend à la mère.

Comportement axiomatique-déductif.

Axiome : Une personne dont l'honneur a été violé ne peut retrouver son prestige au sein de la communauté turque que lorsque cet honneur a été restauré~.

Déductions.

1. Cela signifie que le violeur de votre sœur devrait être tué.
2. Cela signifie qu'un fils tuera sa mère si elle a une relation avec d'autres hommes.

Conclusion.

Étant donné l'axiome moral au sein d'un groupe, un futur rétablissement de la justice (vengeance) est prévisible.

En dehors de l'environnement - la communauté - des Albanais et des Turcs, cela peut facilement passer pour irrationnel. Mais dans ce milieu, il apparaît comme responsable et moralement correct. Les déductions à partir des axiomes sont de la logique appliquée.

Comme le dit la Logique de Port-Royal, les gens - la plupart du temps - raisonnent correctement mais souvent sur la base d'axiomes douteux.

Consensus gentium

Bibliographie : G. Bolland, Hrsg, *Hegel 's kleine Logik*, Leiden, 1899, 107.

Cicéron (-106/-43) cite le consensus gentium (conviction unanime du peuple) comme une preuve acceptable de Dieu. Raisonner de la sorte, c'est avancer un argument d'autorité important.

Hégélien.

Dans la tradition cartésienne, un contenu de connaissance et de pensée - par exemple Il y a des divinités ou il y a un seul Dieu - qui se trouve dans la conscience commune (apparemment omniprésente), est facilement interprété comme étant nécessairement lié à l'essence même de cette conscience commune. Le contenu est, pour ainsi dire, une caractéristique essentielle de la conscience (moderne).

Pourtant, Hegel observe que ceux qui font appel à l'argument de l'unanimité ne prêtent pas attention au contenu dans la mesure où il est justifié par des perceptions ou des sensations, mais veulent faire passer le simple fait que tant de gens chérissent ce contenu dans leur conscience comme une preuve en soi.

En d'autres termes, tout ce qui est dans la conscience commune n'est pas accepté par Hegel comme une preuve valable.

En effet.

Hegel fait appel au témoignage des ethnologues qui, au moins à son époque, pensaient qu'il existait des peuples qui ne connaissaient aucune divinité (méthode du contre-modèle). Ce qui, bien sûr, sape le degré absolu du consensus gentium.-

Note : Les ethnologues actuels sont plus prudents sur ce point aujourd'hui.

En effet.

Si le consensus gentium était valable en soi, il conduirait à des conclusions invraisemblables : la croyance indienne en des vaches ou des singes sacrés, en des brahmanes sacrés (les météorologues indiens) ou la croyance tibétaine en la sainteté du lama (météorologue) comme une sorte de dieu comptent comme la conscience commune de cultures entières. Mais sur quoi s'appuient-ils ?

Conclusion.

Hegel avance ainsi suffisamment vers la question principale : Dans quelle mesure notre conscience commune, notamment des choses sacrées, est-elle réelle, c'est-à-dire une représentation de la réalité ?.

Le consensus gentium est **a.** trop subjectif et **b.** trop varié à travers la planète pour compter comme une représentation de la réalité. Il s'agit toutefois d'un lemme, d'une hypothèse provisoire qui attend d'être analysée (testée). Rien de plus.

Contenu : Première année : Logique (ou théorie de la pensée)	
Le titre.	1
Raisonnement : quotidien et formel.	2
1. Cette première section traite de ce qu'est réellement la logique.	3
Concept (notion, notion).	4
Tout ce qui est, est compréhensible.	5
Réalisme chrétien sur les règles de conduite.	6
Jugement (proposition, assertion, phrase).	7
Une compréhension phénoménale et logique.	8
Phénoménologie et logique.	9
Types de raisonnement.	10
Logique formelle et appliquée	11
Raison (rationalité) définie par deux axiomes.	12
Définir (déterminer l'essence).	13
La construction de la logique naturelle	14
2. Cette deuxième partie thématise la phénoménologie	15
La phénoménologie comme intentionnalité.	16
Le fait est la demande en phénoménologie.	17
L'argumentation commence par la phénoménologie.	18
Phénoménologie et logique chez l'enfant	19
Les phénomènes en tant que résultats de la formation.	21
Aristote sur les opinions (établies).	22
Le concept de preuve d'Aristote.	23
G. Frege : sinn/ bedeutung.	24
Preuve immédiate : Je pense. Donc j'existe (R. Descartes).	25
Phénoménologie et formalisme.	26
Orientation phénoménologique.	27
Phénomènes contestés.	28
Argumentum ad ignorantiam.	29
La maison de la folie	30
Phénomènes dans un contexte hypnotique.	31
Argumentum ad hominem (donné et co-admis).	33
Phénoménologies.	34
Note épistémologique.	35
3. Cette section aborde l'ontologie comme le socle de la logique.	36
Ontologie (théorie de la réalité).	37
Qu'est-ce que la réalité ?	38
Être et être (significations).	39

Types de réalité.	40
La critique de l'ontologie occidentale par Heidegger.	41
L'identité comme une identité abstraite et immuable.	42
La phénoménologie comme rencontre vivante avec la réalité.	43
Les enfants et les données évolutives.	44
Données en cours de développement.	45
L'ontologie comme philosophie de la culture.	46
O. L'ontologie de Willmann.	47
4. Cette quatrième section développe la théorie de l'identité ontologique.	48
Différence/écart entre l'ontologie et la discipline.	49
L'axiome d'identité.	50
Vie quotidienne et contradictions.	51
Dilemme. Trilemme.	52
Cercle carré comme absolument rien.	53
Le terme rien.	54
Synthèse (sommative ou induction complète).	56
Induction sommative avec Platon.	57
L'estivage : préscientifique et scientifique.	58
Développement intégré de produits.	59
Règles avec exceptions.	60
La perte de poids.	61
Déduction sommative.	62
La règle syntaxique comme déduction sommative.	63
Des lettres comme des estimations.	64
5. Cette cinquième partie est une harmologie (théorie de l'ordre).	65
Doctrines de l'harmonisation (ordre).	66
Configurations.	67
Méthode comparative (comparatif).	68
Structure.	69
Et et ou !	70
Configurations de base.	71
Je pense. J'utilise le langage.	72
La théorie de l'identité.	73
Les modèles d'Euler.	74
6. La sixième section est une analogie.	75
Les deux principaux types d'analogie.	76
Tropologie : métaphore (transfert de similitude)	77
Tropologie : métonymie (transfert de relations).	78

Une structure collective.	79
Tropologie axiologique (comme une valorisation).	80
Similitude et cohérence dans la pensée primitive.	81
Raisonnement analogique et connaissance directe.	82
Tropologie : synecdoque.	83
Re- ou induction : généralisation ou généralisation.	84
7. La septième section est une doctrine de définition et de classification	85
Vue distributive et collective, sur la définition.	86
Définition distributive : catégories (prédicats).	87
Définition collective : catégories (prédicaments).	88
Définition collective : chreia (chrie).	89
Les modalités en logique naturelle.	91
Coïncidence	92
Définition limitée et intégrale.	93
Connaissance préalable/connaissance de base.	94
Modalités au tribunal.	95
Définition du terme lesbienne.	96
Postmoderne (a potiori).	97
Concepts.	98
Classification (classification, taxinomique),	99
Mise en page (un exemple).	100
Définition du terme critique sociale.	101
Textuologie (le texte comme définition illustrée)	102
Textuologie : thématique.	103
8. La huitième section est une typologie des définitions.	104
Définition algorithmique.	105
Définition axiomatique.	107
Raisonnement axiomatico-déductif.	108
Définition axiomatique : nombre entier positif.	109
Définitions descriptives et implicites.	110
La formalisation.	111
Le système axiomatico-déductif.	112
Contenu/Taille.	113
Limites des formalismes.	114
Définition lematique-analytique par la localisation.	115
Définition pragmatique (connaissance effective).	116
Définitions boiteuses.	117
Preuve par l'absurde. (absurde).	118
Définition convergente.	120

Définition idiographique de l'unique.	121
Induction dialogique.	122
9. Cette neuvième section est une doctrine de jugement.	123
Tous les jugements sont basés sur la comparaison.	124
Avec des modalités attributives et adverbiales.	125
Le contexte proverbial et non-dit.	126
Qualité/quantité du jugement.	127
La vérité du jugement.	128
Non (en tant que modalité).	129
Condamnation avec sursis.	130
Condition et condition mutuelle.	131
Dérivation immédiate : induction analogique.	132
Dérivation immédiate : raisonnement a-fortiori	133
10. La dixième section est une doctrine de raisonnement.	134
Réécrire le raisonnement.	135
Des explications supplémentaires sur le raisonnement.	136
L'hypothèse (abduction) de Peirce correctement comprise.	137
L'axiome de la raison.	138
L'axiome de la raison hégélienne.	139
Syllogismes de relations.	140
Raisonnement platonique.	141
L'ensemble d'Aristote	142
Du contenu conceptuel à la portée conceptuelle.	143
De la portée du concept au contenu du concept	144
Si a et b sont égaux à c, alors a est égal à b.	145
Der schluss der allheit (Hegel).	146
11. La onzième section : syllogistique, induire. et déduire. application.	147
Syllogistique : 158 des 256 rouges de fermeture sont valides.	148
Enthyme.	149
Barbara/ bocardo/ baroco.	150
Henok et Elias : comment les classer ?	151
Induction socratique.	152
Induction universelle et statistique.	154
Argument d'autorité.	155
À l'opposé de la mentalité dure , la science dure comme le roc.	156
La méthode de droiture de Peirce.	157
Taxis collectifs.	158
Consensus gentium	159